

INVENTAIRE  
V26709  
32

ALMANACH

1888

41<sup>e</sup> ANNÉE



V  
733  
6341

DEPOT CENTRAL DES ALMANACHS PUBLIÉS A PARIS  
LIBRAIRIE E. PLON, NOURRIT ET C<sup>ie</sup>. RUE GARANCIÈRE, 10



## BIBLIOTHÈQUE DE ROMANS A 1 FR. LE VOLUME

E. PLON, NOURRIT et C<sup>ie</sup>, éditeurs, 10, rue Garancière, Paris.

Cette collection, commencée il y a quatre ans, se recommande par le choix et la variété des ouvrages.

On y trouve, de Léon Gozlan, ce vif et spirituel humoriste, une *Histoire de cent trente femmes* et les *Martyrs inconnus*, et d'un autre conteur également alerte, Champfleury, la *Succession Le Camus* et les *Amoureux de Sainte-Périne*. Dans un genre plus dramatique ou plus sentimental, trois romans d'Emmanuel Gonzales, *Une princesse russe*, les *Sabotiers de la forêt Noire* et la *Belle Novice*; trois jolis romans d'Élie Berthet, le *Pacte de famine*, les *Drames du cloître* et *Télé-à-l'Envers*. Ensuite, les œuvres charmantes et originales de Charles Deslys, le *Mesnil-aux-Bois*, la *Majorité de M<sup>lle</sup> Bridot* et *Zingara*; d'Ernest Daudet, *Dolorès*, la *Tour des Maures* et *Madame Sylvani*; de A. de Lavergne, le *Lieutenant Robert*, *Épouse ou Mère* et le *Cadet de famille*; un très-émouvant récit, le *Bonhomme Misère*, d'Armand Lapointe, deux études pleines de délicates observations, les *Fonds perdus* et la *Fin du marquisat d'Aurel*, par Henry de la Madelène; *l'Ennemi de Madame*, par Victor Perceval, le *Lieutenant de Rancy* et les *Giboulées de la vie*, de madame Claire de Chandeneux.

Vient enfin la série de ces livres d'imagination, étranges, pittoresques, imprévus, saisissants : le *Grillon du moulin* et le *Chambrion*, de Ponson du Terrail; le *Courrier de Lyon*, de P. Zaccane; *Une dette d'honneur*, de P. Saunière; le *Tambour de Montmirail* et les *Nuits de Constantinople*, de F. du Boisgobey; la *Bande Graaft*, de Constant Guérout; le *Combat de l'honneur*, d'Adrien Robert; les *Fraudeurs*, d'Hippolyte Audeval; les *Mémoires d'un chiffonnier*, par Mie d'Aghonne; *Marcomir et Acacia*, par Alfred Assollant; le *Crime du bois des Hogues*, par Gabriel Ferry; le *Marquis de Brunoy*, par Albert Blanquet; *Une erreur judiciaire*, par Raoul de Navery; *Christiane et Vivante et Morte*, par André Gérard.

Cette rapide nomenclature peut donner une idée de la variété de la collection, qui s'augmente de jour en jour.

Afin de mettre cette Bibliothèque de choix à la portée de tout le monde, les éditeurs l'ont établie au prix de :

**1 franc le volume.**

On peut trouver ces divers ouvrages chez tous les libraires et chez tous les colporteurs, ou les recevoir *franco* en envoyant 1 fr. 25 par volume à la librairie E. Plon, Nourrit et C<sup>ie</sup>.

AS

PHYS

MA



733

Au

LIBRAIRIE



42<sup>e</sup> ANNÉE.

50 CENTIMES.

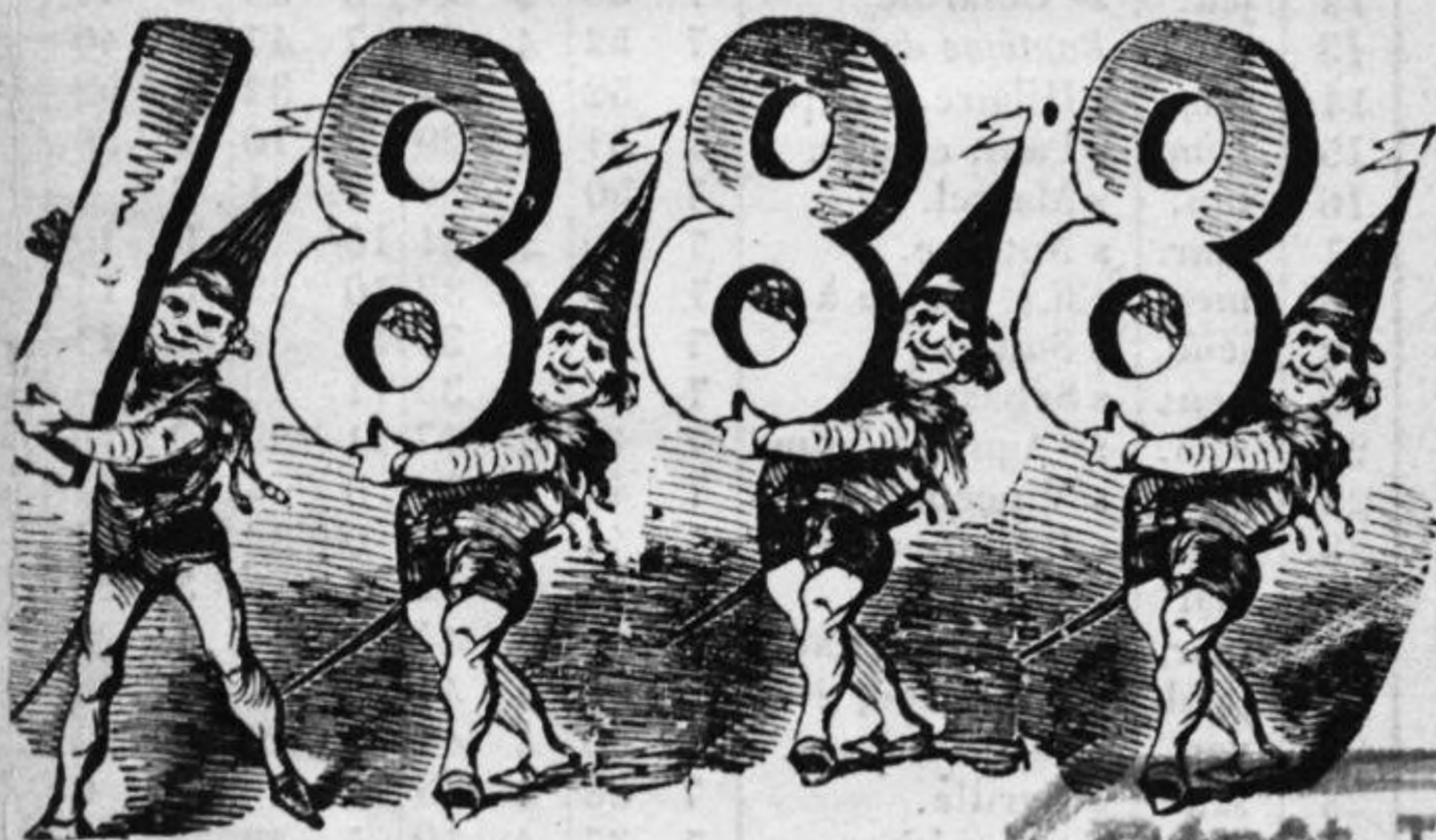
# ALMANACH ASTROLOGIQUE

SCIENTIFIQUE, ASTRONOMIQUE,

PHYSIQUE, SATIRIQUE, ANECDOTIQUE, ETC.

Magnétisme, Électricité, Locomotion aérienne,

Découvertes nouvelles, Progrès, etc.



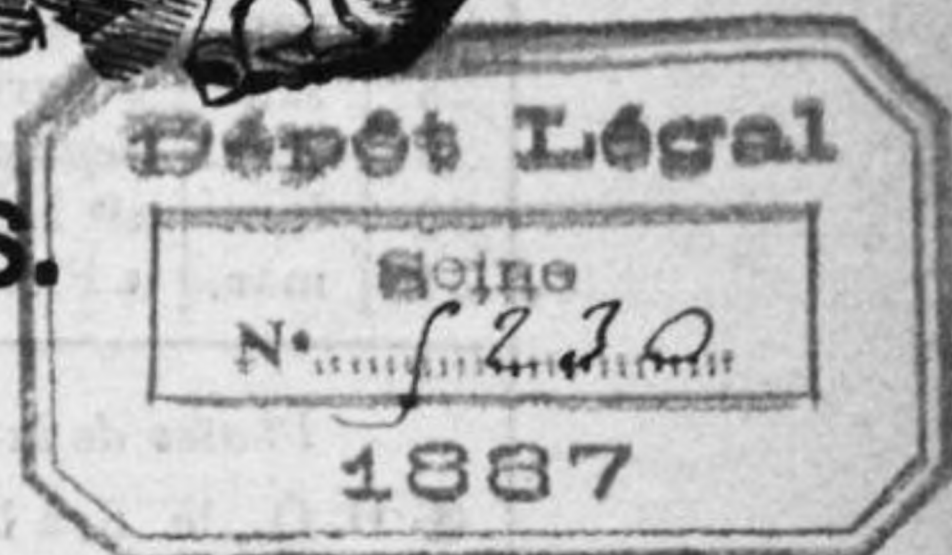
60 GRAVURES.

PARIS

**Au Dépôt central des Almanachs**

PUBLIÉS A PARIS

LIBRAIRIE E. PLON, NOURRIT ET C<sup>ie</sup>, RUE GARANCIÈRE, 10.



26709  
32



# CALENDRIER POUR 1888.

JANVIER.  Les jours croissent de 1 h. 6 m.

JOURS.		FÊTES.	Lever du Soleil.		Couch. du Soleil.		Lever de la Lune.		Couch. de la Lune.	
			h.	m.	h.	m.	h.	m.	h.	m.
1	Dim.	CIRCONCISION.	7	56	4	11	6	46	9	15
2	lun.	s Macaire, abbé.	7	56	4	12	7	56	9	54
3	mar.	st <sup>e</sup> Geneviève.	7	56	4	14	9	8	10	29
4	mer.	s Rigobert.	7	56	4	15	10	22	10	58
5	jeud.	st <sup>e</sup> Amélie.	7	56	4	16	11	37	11	25
6	ven.	ÉPIPHANIE.	7	55	4	17	—	—	11	52
7	sam.	s Lucien.	7	55	4	18	0	53	0	20
8	Dim.	st <sup>e</sup> Gudule.	7	55	4	19	2	8	0	50
9	lun.	s Julien.	7	54	4	20	3	24	1	24
10	mar.	s Guillaume.	7	54	4	22	4	39	2	3
11	mer.	st <sup>e</sup> Hortense.	7	53	4	23	5	49	2	50
12	jeu.	st <sup>e</sup> Césarine.	7	53	4	24	6	53	3	45
13	ven.	Baptême de N. S.	7	52	4	26	7	47	4	46
14	sam.	s Hilaire, évêque	7	52	4	27	8	32	5	52
15	Dim.	s Paul, ermite.	7	51	4	29	9	10	6	59
16	lun.	s Marcel.	7	50	4	30	9	41	8	5
17	mar.	s Antoine.	7	50	4	31	10	8	9	10
18	mer.	Ch. s. Pierre à R.	7	49	4	33	10	32	10	14
19	jeud.	s Sulpice.	7	48	4	34	10	54	11	17
20	ven.	s Sébastien.	7	47	4	36	11	16	—	—
21	sam.	st <sup>e</sup> Agnès, v. et m.	7	46	4	37	11	39	0	19
22	Dim.	s Vincent.	7	45	4	39	0	4	1	21
23	lun.	s Raymond de P.	7	44	4	40	0	32	2	23
24	mar.	s Timothée.	7	43	4	42	1	5	3	25
25	mer.	Conv. de S. Paul.	7	42	4	44	1	44	4	27
26	jeud.	s Polycarpe, év.	7	41	4	45	2	31	5	26
27	ven.	s Jean Chrysost.	7	40	4	47	3	26	6	20
28	sam.	s Cyrille.	7	38	4	48	4	30	7	9
29	Dim.	Septuagésime.	7	37	4	50	5	40	7	51
30	lun.	st <sup>e</sup> Martine.	7	36	4	52	6	53	8	28
31	mar.	s Pierre Nolasque	7	35	4	53	8	9	9	0

## Phases de la lune.

- ☾ D. Q., le 6, à 11<sup>h</sup> 52<sup>m</sup> mat.
- N. L., le 13, à 8<sup>h</sup> 48<sup>m</sup> mat.
- ☾ P. Q., le 21, à 4<sup>h</sup> 39<sup>m</sup> mat.
- ☾ Pl. L., le 28, à 11<sup>h</sup> 28<sup>m</sup> soir.

## Passage de la lune au méridien.

- Le 7, à 6<sup>h</sup> 41<sup>m</sup> du matin.
- Le 13, à 0<sup>h</sup> 15<sup>m</sup> du soir.
- Le 21, à 6<sup>h</sup> 24<sup>m</sup> du soir.
- Le 29, à 0<sup>h</sup> 14<sup>m</sup> du matin.



# CALENDRIER POUR 1888.

FÉVRIER.  $\approx$  Les jours croissent de 1 h. 33 m.

JOURS.		FÊTES.	Lever du Soleil.		Couch. du Soleil.		Lever de la Lune.		Couch. de la Lune.	
			h.	m.	h.	m.	h.	m.	h.	m.
1	mer.	s Ignace.	7	33	4	55	9	26	9	29
2	jeud.	PURIFICATION.	7	32	4	57	10	42	9	57
3	ven.	s Blaise.	7	31	4	58	11	58	10	24
4	sam.	s <sup>te</sup> Jeanne de V.	7	29	5	0	—	—	10	53
5	Dim.	Sexagésime.	7	28	5	2	1	14	11	26
6	lun.	s <sup>te</sup> Dorothee.	7	26	5	3	2	28	0	2
7	mar.	s Romuald.	7	25	5	5	3	38	0	45
8	mer.	s Jean de Matha.	7	23	5	7	4	42	1	36
9	jeud.	s <sup>te</sup> Apolline.	7	22	5	8	5	39	2	33
10	ven.	s <sup>te</sup> Scholastique.	7	20	5	10	6	27	3	36
11	sam.	s Severin.	7	18	5	12	7	7	4	42
12	Dim.	Quinquagésime.	7	17	5	13	7	40	5	49
13	lun.	s. Polyeucte.	7	15	5	15	8	9	6	55
14	mar.	Mardi gras.	7	13	5	17	8	34	7	59
15	mer.	CENDRES.	7	11	5	18	8	57	9	3
16	jeud.	s <sup>te</sup> Julienne.	7	10	5	20	9	19	10	5
17	ven.	s Sylvain.	7	8	5	21	9	41	11	7
18	sam.	s Siméon.	7	6	5	23	10	5	—	—
19	Dim.	Quadragesime.	7	4	5	25	10	31	0	9
20	lun.	s. Eucher.	7	2	5	26	11	2	1	11
21	mar.	s <sup>te</sup> Vitaline.	7	1	5	28	11	37	2	12
22	mer.	Ch. s. P. à A. Q. T.	6	59	5	30	0	19	3	11
23	jeud.	s. Pierre Damien.	6	57	5	31	1	10	4	7
24	ven.	s Mathias.	6	55	5	33	2	9	4	58
25	sam.	s Césaire.	6	53	5	34	3	17	5	44
26	Dim.	Reminiscere.	6	51	5	36	4	30	6	23
27	lun.	s <sup>te</sup> Honorine.	6	49	5	38	5	46	6	57
28	mar.	s Romain.	6	47	5	39	7	5	7	28
29	mer.	s Sever.	6	45	5	41	8	24	7	58

## Phases de la lune.

- ☾ D. Q., le 4, à 7<sup>h</sup> 35<sup>m</sup> soir.
- N. L., le 12, à 0<sup>h</sup> 2<sup>m</sup> mat.
- ☾ P. Q., le 20, à 2<sup>h</sup> 9<sup>m</sup> mat.
- ☾ Pl. L., le 27, à 0<sup>h</sup> 7<sup>m</sup> soir.

## Passage de la lune au méridien.

- Le 5, à 6<sup>h</sup> 23<sup>m</sup> du matin.
- Le 12, à 0<sup>h</sup> 40<sup>m</sup> du soir.
- Le 20, à 6<sup>h</sup> 32<sup>m</sup> du soir.
- Le 28, à 0<sup>h</sup> 44<sup>m</sup> du matin.



# CALENDRIER POUR 1888.

## MARS. ♀ Les jours croissent de 1 h. 50 m.

JOURS.		FÊTES.	Lever du Soleil.		Couch. du Soleil.		Lever de la Lune.		Couch. de la Lune.	
			h.	m.	h.	m.	h.	m.	h.	m.
1	jend.	s Aubin.	6	43	5	42	9	44	8	26
2	ven.	st <sup>e</sup> Camille.	6	41	5	44	11	2	8	55
3	sam.	st <sup>e</sup> Cunégonde.	6	39	5	46	—	—	9	27
4	Dim.	Oculi.	6	37	5	47	0	18	10	3
5	lun.	s Théophile.	6	35	5	49	1	30	10	44
6	mar.	st <sup>e</sup> Colette.	6	33	5	50	2	37	11	32
7	mer.	s Thomas d'Aquin	6	31	5	52	3	36	0	27
8	jend.	s Jean de D. <i>Mi-C</i>	6	29	5	53	4	25	1	27
9	ven.	st <sup>e</sup> Françoise.	6	27	5	55	5	7	2	31
10	sam.	40 Martyrs.	6	25	5	56	5	42	3	37
11	Dim.	Lætare.	6	23	5	58	6	11	4	42
12	lun.	s Grégoire.	6	21	6	0	6	37	5	47
13	mar.	st <sup>e</sup> Euphrasie.	6	19	6	1	7	0	6	51
14	mer.	st <sup>e</sup> Mathilde.	6	17	6	3	7	22	7	54
15	jend.	s Zacharie.	6	15	6	4	7	44	8	56
16	ven.	s Abraham.	6	13	6	6	8	7	9	59
17	sam.	s Patrice.	6	11	6	7	8	33	11	0
18	Dim.	La PASSION.	6	8	6	9	9	1	—	—
19	lun.	s Joseph.	6	6	6	10	9	33	0	1
20	mar.	s. Guibert.	6	4	6	12	10	12	1	0
21	mer.	s Benoît.	6	2	6	13	10	58	1	56
22	jend.	st <sup>e</sup> Léa.	6	0	6	15	11	52	2	48
23	ven.	s Victorien.	5	58	6	16	0	54	3	35
24	sam.	s Siméon.	5	56	6	18	2	3	4	16
25	Dim.	Les RAMEAUX.	5	54	6	19	3	18	4	52
26	lun.	s Emmanuel.	5	51	6	21	4	36	5	25
27	mar.	s. Robert.	5	49	6	22	5	56	5	55
28	mer.	s Gontran.	5	47	6	24	7	18	6	23
29	jend.	st <sup>e</sup> Eustasie.	5	45	6	25	8	39	6	53
30	ven.	Vendredi saint.	5	43	6	27	10	0	7	24
31	sam.	st <sup>e</sup> Cornélie.	5	41	6	28	11	17	7	59

### Phases de la lune.

- ☾ D. Q., le 5, à 3<sup>h</sup> 35<sup>m</sup> mat.
- N. L., le 12, à 4<sup>h</sup> 30<sup>m</sup> soir.
- ☾ P. Q., le 20, à 8<sup>h</sup> 53<sup>m</sup> soir.
- ☾ Pl. L., le 27, à 10<sup>h</sup> 17<sup>m</sup> soir.

### Passage de la lune au méridien.

- Le 6, à 7<sup>h</sup> 5<sup>m</sup> du matin.
- Le 12, à 0<sup>h</sup> 7<sup>m</sup> du soir.
- Le 20, à 6<sup>h</sup> 2<sup>m</sup> du soir.
- Le 28, à 0<sup>h</sup> 16<sup>m</sup> du matin.



# CALENDRIER POUR 1888.

AVRIL. 8 Les jours croissent de 1 h. 43 m.

JOURS.		FÊTES.	Lever du Soleil.		Couch. du Soleil.		Lever de la Lune.		Couch. de la Lune.	
			h.	m.	h.	m.	h.	m.	h.	m.
1	Dim.	PAQUES.	5	39	6	30	—	—	8	40
2	lun.	s Franc. de Paule	5	37	6	31	0	29	9	28
3	mar.	ste Marie Égypt.	5	35	6	33	1	32	10	20
4	mer.	s Isidore.	5	33	6	34	2	25	11	20
5	jeud.	s Vincent Ferrier	5	31	6	36	3	9	0	23
6	ven.	s Célestin.	5	29	6	37	3	45	1	29
7	sam.	s Hégésippe.	5	27	6	39	4	15	2	34
8	Dim.	Quasimodo.	5	24	6	40	4	42	3	39
9	lun.	s Hugues.	5	22	6	42	5	5	4	42
10	mar.	s Macaire.	5	20	6	43	5	27	5	45
11	mer.	s Léon.	5	18	6	45	5	49	6	48
12	jeud.	s Jules.	5	16	6	46	6	11	7	50
13	ven.	s Herménégilde.	5	14	6	47	6	35	8	52
14	sam.	s Tiburce.	5	12	6	49	7	2	9	53
15	Dim.	ste Anastasie.	5	10	6	50	7	33	10	53
16	lun.	s Fructueux.	5	9	6	52	8	8	11	50
17	mar.	s Anicet.	5	7	6	53	8	51	—	—
18	mer.	Be Marie del Inc.	5	5	6	55	9	44	0	43
19	jeud.	s Léon, pape.	5	3	6	56	10	38	1	31
20	ven.	s Théotime.	5	1	6	58	11	43	2	13
21	sam.	s Anselme.	4	59	6	59	0	53	2	50
22	Dim.	ss Soter et Caus	4	57	7	1	2	8	3	22
23	lun.	s Georges.	4	55	7	2	3	25	3	52
24	mar.	s Fidèle.	4	53	7	4	4	46	4	20
25	mer.	s Marc.	4	52	7	5	6	8	4	49
26	jeud.	s Clet.	4	50	7	7	7	31	5	19
27	ven.	s Anthime.	4	48	7	8	8	53	5	52
28	sam.	s Paul de la Cr.	4	46	7	9	10	11	6	30
29	Dim.	s Pierre Martyr.	4	44	7	11	11	20	7	16
30	lun.	ste Cath. de Sien.	4	43	7	12	—	—	8	9

## Phases de la lune.

- ☾ D. Q., le 3, à 0<sup>h</sup> 51<sup>m</sup> soir.
- ☉ N. L., le 11, à 9<sup>h</sup> 17<sup>m</sup> mat.
- ☾ P. Q., le 19, à 0<sup>h</sup> 2<sup>m</sup> soir.
- ☉ P. L., le 26, à 6<sup>h</sup> 31<sup>m</sup> mat.

## Passage de la lune au méridien

- Le 4, à 6<sup>h</sup> 51<sup>m</sup> du matin.
- Le 11, à 8<sup>h</sup> 13<sup>m</sup> du soir.
- Le 19, à 6<sup>h</sup> 29<sup>m</sup> du soir.
- Le 27, à 6<sup>h</sup> 46<sup>m</sup> du matin.



# CALENDRIER POUR 1888.

MAI. H Les jours croissent de 1 h. 18 m.

JOURS.		FÊTES.	Lever du Soleil.		Couch. du Soleil.		Lever de la Lune.		Couch. de la Lune.	
			h.	m.	h.	m.	h.	m.	h.	m.
1	mar.	ss Philippe et J.	4	41	7	14	0	20	9	8
2	mer.	s Athanase.	4	39	7	15	1	9	10	13
3	jeud.	Inv. de la S. Croix	4	38	7	17	1	48	11	19
4	ven.	st <sup>e</sup> Monique.	4	36	7	18	2	20	0	25
5	sam.	s Pie V.	4	34	7	20	2	48	1	31
6	Dim.	s Jean Porte Lat.	4	33	7	21	3	12	2	35
7	lun.	Rogations.	4	31	7	22	3	34	3	38
8	mar.	s Désiré.	4	30	7	24	3	55	4	40
9	mer.	s Grégoire de N.	4	28	7	25	4	17	5	42
10	jeud.	ASCENSION.	4	27	7	27	4	40	6	45
11	ven.	ss Achille et Nér.	4	25	7	28	5	5	7	47
12	sam.	st <sup>e</sup> Flavie.	4	24	7	29	5	34	8	48
13	Dim.	s Servais.	4	23	7	31	6	8	9	46
14	lun.	s Pacôme.	4	21	7	32	6	48	10	41
15	mar.	s Cassius.	4	20	7	33	7	35	11	30
16	mer.	s Honoré.	4	19	7	35	8	30	—	—
17	jeud.	s Pascal.	4	17	7	36	9	31	0	13
18	ven.	s Venant.	4	16	7	37	10	38	0	51
19	sam.	s Pierre Cél. V. j.	4	15	7	38	11	49	1	24
20	Dim.	PENTECOTE.	4	14	7	40	1	3	1	53
21	lun.	st <sup>e</sup> Virginie.	4	13	7	41	2	19	2	21
22	mar.	st <sup>e</sup> Julie.	4	12	7	42	3	38	2	48
23	mer.	s Didier. Q. T.	4	10	7	43	4	59	3	15
24	jeud.	N. D. Auxiliatrice	4	9	7	45	6	22	3	46
25	ven.	s Urbain.	4	8	7	46	7	43	4	21
26	sam.	s Philip. de Néri.	4	8	7	47	8	59	5	3
27	Dim.	TRINITÉ.	4	7	7	48	10	6	5	52
28	lun.	s Germain.	4	6	7	49	11	1	6	50
29	mar.	s Maximin.	4	5	7	50	11	46	7	55
30	mer.	s Félix, pape.	4	4	7	51	—	—	9	3
31	jeud.	FÊTE-DIEU.	4	4	7	52	0	22	10	12

## Phases de la lune.

- ☾ D. Q., le 2, à 11<sup>h</sup> 56<sup>m</sup> soir.
- N. L., le 11, à 1<sup>h</sup> 33<sup>m</sup> mat.
- ☾ P. Q., le 18, à 11<sup>h</sup> 14<sup>m</sup> soir.
- ☾ Pl. L., le 25, à 11<sup>h</sup> 49<sup>m</sup> soir.

## Passage de la lune au méridien.

- Le 3, à 6<sup>h</sup> 30<sup>m</sup> du matin.
- Le 11, à 0<sup>h</sup> 20<sup>m</sup> du soir.
- Le 18, à 6<sup>h</sup> 6<sup>m</sup> du soir.
- Le 26, à 0<sup>h</sup> 25<sup>m</sup> du matin.



# CALENDRIER POUR 1888.

## JUIN. 69 Les jours croissent de 20 m.

JOURS.		FÊTES.	Lever du Soleil.		Couch. du Soleil.		Lever de la Lune.		Couch. de la Lune.	
			h.	m.	h.	m.	h.	m.	h.	m.
1	ven.	s Pamphile.	4	3	7	53	0	32	11	19
2	sam.	s Marcellin.	4	2	7	54	1	17	0	25
3	Dim.	st <sup>e</sup> Clotilde.	4	2	7	55	1	40	1	29
4	lun.	s Quirin.	4	1	7	56	2	2	2	32
5	mar.	s Boniface.	4	0	7	57	2	23	3	34
6	mer.	s Norbert.	4	0	7	57	2	45	4	36
7	jeud.	s Claude.	4	0	7	58	3	9	5	39
8	ven.	Fête du S.-Cœur.	3	59	7	59	3	37	6	41
9	sam.	s Félicien.	3	59	8	0	4	9	7	41
10	Dim.	s Landry.	3	59	8	0	4	47	8	37
11	lun.	s Barnabé.	3	58	8	1	5	32	9	29
12	mar.	s Nabor.	3	58	8	1	6	24	10	14
13	mer.	s Antoine de Pad.	3	58	8	2	7	24	10	54
14	jeud.	s Basile.	3	58	8	2	8	29	11	28
15	ven.	st <sup>e</sup> Germaine C.	3	58	8	3	9	38	11	58
16	sam.	s J. Franç. Rég.	3	58	8	3	10	49	—	—
17	Dim.	s Aurélien.	3	58	8	4	0	3	0	25
18	lun.	st <sup>e</sup> Marine.	3	58	8	4	1	18	0	51
19	mar.	s Gervais, s Prot.	3	58	8	4	2	36	1	17
20	mer.	s Silvere.	3	58	8	5	3	55	1	45
21	jeud.	s Louis de Gonz.	3	58	8	5	5	15	2	16
22	ven.	s Paulin.	3	58	8	5	6	33	2	53
23	sam.	st <sup>e</sup> Ethelrède.	3	59	8	5	7	45	3	38
24	Dim.	Nativ. de S. J. B.	3	59	8	5	8	47	4	31
25	lun.	s Guillaume, ab.	3	59	8	5	9	38	5	33
26	mar.	ss Jean et Paul.	4	0	8	5	10	19	6	42
27	mer.	s Ladislas.	4	0	8	5	10	53	7	52
28	jeud.	s Irénée.	4	1	8	5	11	20	9	2
29	ven.	s Pierre et s Paul.	4	1	8	5	11	45	10	10
30	sam.	Comm. de s Paul.	4	2	8	5	—	—	11	16

### Phases de la lune.

- ☾ D. Q., le 1, à 1<sup>h</sup> 3<sup>m</sup> soir.
- ☉ N. L., le 9, à 4<sup>h</sup> 43<sup>m</sup> soir.
- ☽ P. Q., le 17, à 6<sup>h</sup> 59<sup>m</sup> soir.
- ☾ Pl. L., le 23, à 9<sup>h</sup> 17<sup>m</sup> soir.

### Passage de la lune au méridien.

- Le 2, à 6<sup>h</sup> 46<sup>m</sup> du matin.
- Le 9, à 0<sup>h</sup> 0<sup>m</sup> du soir.
- Le 17, à 6<sup>h</sup> 33<sup>m</sup> du soir.
- Le 24, à 0<sup>h</sup> 8<sup>m</sup> du matin.



# CALENDRIER POUR 1888.

## JUILLET. ☾ Les jours diminuent de 1 h.

JOURS.		FÊTES.	Lever du Soleil.		Couch. du Soleil.		Lever de la Lune.		Couch. de la Lune.	
			h.	m.	h.	m.	h.	m.	h.	m.
1	Dim.	s Thierry.	4	3	8	4	0	7	0	20
2	lun.	Visitat. de N. D.	4	3	8	4	0	28	1	23
3	mar.	s Anatole.	4	4	8	4	0	50	2	26
4	mer.	ste Berthe.	4	5	8	3	1	13	3	28
5	jeud.	ste Zoé.	4	5	8	3	1	39	4	30
6	ven.	s Tranquille.	4	6	8	3	2	9	5	31
7	sam.	s Procope.	4	7	8	2	2	45	6	30
8	Dim.	ste Elisabeth, reine	4	8	8	1	3	28	7	24
9	lun.	s Ephrem.	4	9	8	1	4	18	8	13
10	mar.	ste Félicité.	4	9	8	0	5	16	8	55
11	mer.	s Pie 1 <sup>er</sup> .	4	10	8	0	6	20	9	31
12	jeud.	s Jean Gualbert.	4	11	7	59	7	29	10	2
13	ven.	s Eugène.	4	12	7	58	8	40	10	30
14	sam.	s Bonaventure.	4	13	7	57	9	53	10	56
15	Dim.	s Henri.	4	14	7	56	11	7	11	21
16	lun.	N. D. du Carmel.	4	16	7	56	0	22	11	48
17	mar.	s Alexis.	4	17	7	55	1	39	—	—
18	mer.	s Camille.	4	18	7	54	2	56	0	17
19	jeud.	s Vincent de Paul	4	19	7	53	4	13	0	50
20	ven.	ste Marguerite.	4	20	7	52	5	26	1	30
21	sam.	s Victor.	4	21	7	50	6	32	2	18
22	Dim.	ste Madeleine.	4	22	7	49	7	27	3	15
23	lun.	s Apollinaire.	4	24	7	48	8	13	4	20
24	mar.	ste Christine, v.	4	25	7	47	8	50	5	30
25	mer.	s Jacques le Maj.	4	26	7	46	9	20	6	41
26	jeud.	ste Anne.	4	27	7	44	9	46	7	51
27	ven.	s Pantaléon.	4	29	7	43	10	10	8	59
28	sam.	s Nazaire.	4	30	7	42	10	32	10	5
29	Dim.	ste Marthe.	4	31	7	40	10	53	11	10
30	lun.	s Ignace de L.	4	32	7	39	11	16	0	13
31	mar.	s Germain d'Aux.	4	34	7	38	11	41	1	16

### Phases de la lune.

- ☾ D. Q., le 1, à 4<sup>h</sup> 2<sup>m</sup> mat.
- ☉ N. L., le 9, à 6<sup>h</sup> 26<sup>m</sup> mat.
- ☾ P. Q., le 16, à 0<sup>h</sup> 22<sup>m</sup> soir.
- ☉ Pl. L., le 23, à 5<sup>h</sup> 54<sup>m</sup> mat.
- ☾ D. Q. le 30. à 8<sup>h</sup> 39<sup>m</sup> soir.

### Passage de la lune au méridien.

- Le 2, à 6<sup>h</sup> 50<sup>m</sup> du matin.
- Le 9, à 0<sup>h</sup> 16<sup>m</sup> du soir.
- Le 16, à 6<sup>h</sup> 10<sup>m</sup> du soir.
- Le 24, à 0<sup>h</sup> 48<sup>m</sup> du matin.
- Le 31, à 6<sup>h</sup> 10<sup>m</sup> du matin.



# CALENDRIER POUR 1888.

AOÛT. *Les jours diminuent de 1 h. 38 m.*

JOURS.		FÊTES.	Lever du Soleil.		Couch. du Soleil.		Lever de la Lune.		Couch. de la Lune.	
			h.	m.	h.	m.	h.	m.	h.	m.
1	mer.	s Pierre ès liens.	4	35	7	36	—	—	2	18
2	jeud.	s Alphonse.	4	36	7	35	0	9	3	19
3	ven.	Inv. s Etienne.	4	38	7	33	0	42	4	19
4	sam.	s Dominique.	4	39	7	32	1	22	5	15
5	Dim.	N. D. des Neiges.	4	40	7	30	2	9	6	6
6	lun.	Transfig. de J. C.	4	42	7	29	3	4	6	51
7	mar.	s Gaëtan.	4	43	7	27	4	7	7	30
8	mer.	s Cyriaque.	4	45	7	25	5	15	8	4
9	jeud.	s Justin.	4	46	7	24	6	27	8	33
10	ven.	s Laurent.	4	47	7	22	7	41	9	0
11	sam.	st <sup>e</sup> Susanne.	4	49	7	20	8	56	9	26
12	Dim.	st <sup>e</sup> Claire.	4	50	7	18	10	12	9	52
13	lun.	s Hippolyte.	4	52	7	17	11	29	10	20
14	mar.	s Eusèbe. <i>V. j.</i>	4	53	7	15	0	45	10	51
15	mer.	ASSOMPTION.	4	54	7	13	2	1	11	28
16	jeud.	s Roch.	4	56	7	11	3	14	—	—
17	ven.	s Mammès.	4	57	7	10	4	20	0	12
18	sam.	st <sup>e</sup> Hélène.	4	59	7	8	5	19	1	4
19	Dim.	s Joachim.	5	0	7	6	6	7	2	5
20	lun.	s Bernard.	5	1	7	4	6	47	3	12
21	mar.	st <sup>e</sup> Jeanne Chant.	5	3	7	2	7	20	4	22
22	mer.	s Symphorien.	5	4	7	0	7	47	5	33
23	jeud.	s Philippe Beniti.	5	6	6	58	8	12	6	42
24	ven.	s Barthélemy.	5	7	6	56	8	34	7	49
25	sam.	s Louis, roi.	5	8	6	54	8	56	8	55
26	Dim.	s Zéphyrin.	5	10	6	52	9	18	9	59
27	lun.	s Joseph Calasanz	5	11	6	50	9	42	11	2
28	mar.	s Augustin.	5	13	6	48	10	9	0	5
29	mer.	Déc. de s. J. B.	5	14	6	46	10	39	1	7
30	jeud.	st <sup>e</sup> Rose de Lima.	5	16	6	44	11	16	2	7
31	ven.	s Raymond Non.	5	17	6	42	11	59	3	4

## Phases de la lune.

- N. L., le 7, à 6<sup>h</sup> 30<sup>m</sup> soir.
- ☾ P. Q., le 14, à 4<sup>h</sup> 53<sup>m</sup> soir.
- ☼ Pl. L., le 21, à 4<sup>h</sup> 30<sup>m</sup> soir.
- ☾ D. Q., le 29, à 2<sup>h</sup> 28<sup>m</sup> soir.

## Passage de la lune au méridien.

- Le 7, à 0<sup>h</sup> 0<sup>m</sup> du soir.
- Le 14, à 5<sup>h</sup> 52<sup>m</sup> du soir.
- Le 22, à 0<sup>h</sup> 22<sup>m</sup> du matin.
- Le 30, à 6<sup>h</sup> 19<sup>m</sup> du matin.



# CALENDRIER POUR 1888.

SEPTEMBRE. ☾ Les jours diminuent de 1 h. 44 m.

JOURS.		FÊTES.	Lever du Soleil.		Couch. du Soleil.		Lever de la Lune.		Couch. de la Lune.	
			h.	m.	h.	m.	h.	m.	h.	m.
1	sam.	s Leu et s Gilles.	5	18	6	40	—	—	3	57
2	Dim.	s Etienne, roi.	5	20	6	38	0	50	4	44
3	lun.	s Lazare.	5	21	6	36	1	50	5	26
4	mar.	s <sup>te</sup> Rosalie.	5	23	6	34	2	56	6	2
5	mer.	s Laurent Justin.	5	24	6	32	4	8	6	33
6	jeud.	s <sup>te</sup> Reine.	5	25	6	30	5	22	7	1
7	ven.	s Cloud.	5	27	6	28	6	39	7	28
8	sam.	Nativité de N. D.	5	28	6	26	7	57	7	55
9	Dim.	s Omer, év.	5	30	6	24	9	15	8	22
10	lun.	s Nicolas Tolent.	5	31	6	21	10	34	8	53
11	mar.	s Hyacinthe.	5	33	6	19	11	51	9	28
12	mer.	s <sup>te</sup> Pulchérie.	5	34	6	17	1	6	10	10
13	jeud.	s Aimé.	5	35	6	15	2	14	10	59
14	ven.	Exalt. de la Croix.	5	37	6	13	3	15	11	57
15	sam.	s Nicomède.	5	38	6	11	4	5	—	—
16	Dim.	ss Corn. et Cypr.	5	40	6	9	4	47	1	1
17	lun.	Stig. de s. Franç.	5	41	6	7	5	21	2	9
18	mar.	s Joseph Copert.	5	43	6	5	5	49	3	18
19	mer.	s Janvier. Q. T.	5	44	6	2	6	14	4	27
20	jeud.	s Eustache.	5	45	6	0	6	37	5	35
21	ven.	s Mathieu.	5	47	5	58	6	59	6	41
22	sam.	s Maurice.	5	48	5	56	7	21	7	46
23	Dim.	s <sup>te</sup> Thècle.	5	50	5	54	7	44	8	50
24	lun.	N. D. de la Merci.	5	51	5	52	8	9	9	53
25	mar.	s Firmin.	5	53	5	50	8	38	10	56
26	mer.	s <sup>te</sup> Justine.	5	54	5	48	9	11	11	56
27	jeud.	ss Côme et Dam.	5	55	5	45	9	51	0	54
28	ven.	s Wenceslas.	5	57	5	43	10	38	1	48
29	sam.	s Michel, arch.	5	58	5	41	11	33	2	37
30	Dim.	s Jérôme.	6	0	5	39	—	—	3	21

## Phases de la lune.

- ☉ N. L., le 6, à 5<sup>h</sup> 5<sup>m</sup> mat.
- ☾ P. Q., le 12, à 10<sup>h</sup> 9<sup>m</sup> soir.
- ☼ Pl. L., le 20, à 5<sup>h</sup> 34<sup>m</sup> mat.
- ☾ D. Q., le 28, à 8<sup>h</sup> 40<sup>m</sup> mat.

## Passage de la lune au méridien.

- Le 6, à 0<sup>h</sup> 18<sup>m</sup> du soir.
- Le 12, à 5<sup>h</sup> 40<sup>m</sup> du soir.
- Le 21, à 0<sup>h</sup> 34<sup>m</sup> du matin.
- Le 29, à 6<sup>h</sup> 38<sup>m</sup> du matin.



# CALENDRIER POUR 1888.

OCTOBRE. *m Les jours diminuent de 1 h. 45 m.*

			Lever du Soleil.		Couch. du Soleil.		Lever de la Lune.		Couch. de la Lune.	
JOURS.		FÊTES.	h.	m.	h.	m.	h.	m.	h.	m.
1	lun.	s Remi.	6	1	5	37	0	35	3	58
2	mar.	SS Angesgard.	6	3	5	35	1	44	4	31
3	mer.	s Denys l'Aréop.	6	4	5	33	2	57	5	0
4	jeud.	s François d'As.	6	6	5	31	4	13	5	27
5	ven.	s Placide.	6	7	5	29	5	32	5	54
6	sam.	s Bruno.	6	9	5	27	6	52	6	21
7	Dim.	s Serge, s <sup>te</sup> Bacq.	6	10	5	24	8	14	6	51
8	lun.	s <sup>te</sup> Brigitte.	6	12	5	22	9	35	7	25
9	mar.	s Denis, év.	6	13	5	20	10	53	8	5
10	mer.	s François Borgia	6	15	5	18	0	7	8	53
11	jeud.	s Nicaise.	6	16	5	16	1	11	9	49
12	ven.	s Vilfrid.	6	18	5	14	2	5	10	52
13	sam.	s Édouard.	6	19	5	12	2	49	11	59
14	Dim.	s Calixte.	6	21	5	10	3	24	—	—
15	lun.	s <sup>te</sup> Thérèse.	6	22	5	8	3	54	1	8
16	mar.	s Léopold.	6	24	5	6	4	19	2	17
17	mer.	s <sup>te</sup> Hedwige.	6	25	5	4	4	42	3	24
18	jeud.	s Luc, évang.	6	27	5	3	5	4	4	30
19	ven.	s Pierre d'Alcan.	6	29	5	1	5	25	5	35
20	sam.	s Jean Cantius.	6	30	4	59	5	47	6	40
21	Dim.	s <sup>te</sup> Ursule.	6	32	4	57	6	11	7	43
22	lun.	s Mellon.	6	33	4	55	6	38	8	46
23	mar.	s Rédempteur.	6	35	4	53	7	9	9	48
24	mer.	s Raphaël.	6	36	4	51	7	46	10	47
25	jeud.	s Crépin, s Crép.	6	38	4	50	8	30	11	43
26	ven.	s Évariste.	6	40	4	48	9	21	0	33
27	sam.	s Frumence, v.	6	41	4	46	10	19	1	17
28	Dim.	s Simon, s Jude.	6	43	4	44	11	24	1	56
29	lun.	s Narcisse.	6	44	4	43	—	—	2	30
30	mar.	s Lucain.	6	46	4	41	0	33	2	59
31	mer.	s Quentin. V. j.	6	48	4	39	1	46	3	26

## Phases de la lune.

- ☾ N. L., le 5, à 2<sup>h</sup> 43<sup>m</sup> soir.
- ☽ P. Q., le 12, à 5<sup>h</sup> 38<sup>m</sup> mat.
- ☾ P. L., le 19, à 9<sup>h</sup> 18<sup>m</sup> soir.
- ☽ D. Q., le 28, à 2<sup>h</sup> 5<sup>m</sup> mat.

## Passage de la lune au méridien.

- Le 5, à 0<sup>h</sup> 0<sup>m</sup> du soir.
- Le 12, à 6<sup>h</sup> 27<sup>m</sup> du soir.
- Le 19, à 11<sup>h</sup> 56<sup>m</sup> du soir.
- Le 29, à 7<sup>h</sup> 2<sup>m</sup> du matin.



# CALENDRIER POUR 1888.

## NOVEMBRE. → Les jours diminuent de 1 h. 20 m.

JOURS.		FÊTES.	Lever du Soleil.		Couch. du Soleil.		Lever de la Lune.		Couch. de la Lune.	
			h.	m.	h.	m.	h.	m.	h.	m.
1	jeud.	TOUSSAINT.	6	49	4	38	3	2	3	52
2	ven.	Les Trépassés.	6	51	4	36	4	21	4	19
3	sam.	s Marcel.	6	52	4	34	5	42	4	47
4	Dim.	s Charles Borr.	6	54	4	33	7	6	5	19
5	lun.	st <sup>e</sup> Bertilde.	6	56	4	31	8	29	5	57
6	mar.	s Léonard.	6	57	4	30	9	49	6	43
7	mer.	s Ernest.	6	59	4	28	11	0	7	37
8	jeud.	Les 4 Couronnés.	7	0	4	27	0	1	8	40
9	ven.	s Théodore.	7	2	4	25	0	49	9	48
10	sam.	s André Avellin.	7	4	4	24	1	28	10	58
11	Dim.	s Martin.	7	5	4	23	2	0	—	—
12	lun.	s René, év.	7	7	4	21	2	26	0	8
13	mar.	s Didace.	7	8	4	20	2	49	1	16
14	mer.	s Stanislas Kotska.	7	10	4	19	3	10	2	22
15	jeud.	st <sup>e</sup> Gertrude.	7	12	4	18	3	31	3	27
16	ven.	s Edmond.	7	13	4	16	3	52	4	31
17	sam.	s Grégoire Thau.	7	15	4	15	4	15	5	35
18	Dim.	s Eudes.	7	16	4	14	4	41	6	38
19	lun.	st <sup>e</sup> Elisabeth.	7	18	4	13	5	10	7	40
20	mar.	s Félix de Valois.	7	19	4	12	5	45	8	41
21	mer.	Présent. de N. D.	7	21	4	11	6	26	9	38
22	jeud.	st <sup>e</sup> Cécile.	7	22	4	10	7	14	10	31
23	ven.	s Clément.	7	24	4	9	8	10	11	17
24	sam.	s Jean de la Cr.	7	25	4	9	9	11	11	57
25	Dim.	st <sup>e</sup> Catherine.	7	27	4	8	10	17	0	31
26	lun.	st <sup>e</sup> Genev. des Ar.	7	28	4	7	11	26	1	1
27	mar.	s Maxime.	7	29	4	6	—	—	1	23
28	mer.	s Sosthène.	7	31	4	6	0	39	1	54
29	jeud.	s Saturnin.	7	32	4	5	1	54	2	18
30	ven.	s André.	7	33	4	4	3	11	2	44

### Phases de la lune.

- N. L., le 4, à 6<sup>h</sup> 12<sup>m</sup> mat.
- ☾ P. Q., le 10, à 4<sup>h</sup> 25<sup>m</sup> soir.
- ☾ Pl. L., le 18, à 3<sup>h</sup> 25<sup>m</sup> soir.
- ☾ D. Q., le 26, à 5<sup>h</sup> 30<sup>m</sup> soir.

### Passage de la lune au méridien.

- Le 4, à 0<sup>h</sup> 17<sup>m</sup> du soir.
- Le 10, à 6<sup>h</sup> 10<sup>m</sup> du soir.
- Le 19, à 0<sup>h</sup> 5<sup>m</sup> du matin.
- Le 27, à 6<sup>h</sup> 33<sup>m</sup> du matin.



# CALENDRIER POUR 1888.

## DÉCEMBRE. ☾ Les jours diminuent de 27 m.

JOURS.		FÊTES.	Lever du Soleil.		Couch. du Soleil.		Lever de la Lune.		Couch. de la Lune.	
			h.	m.	h.	m.	h.	m.	h.	m.
1	sam.	s Éloi.	7	35	4	4	4	32	3	13
2	Dim.	AVENT.	7	36	4	3	5	55	3	47
3	lun.	s François Xavier	7	37	4	3	7	18	4	28
4	mar.	s <sup>te</sup> Barbe.	7	38	4	3	8	36	5	19
5	mer.	s Sabas, abbé.	7	40	4	2	9	45	6	20
6	jeud.	s Nicolas.	7	41	4	2	10	42	7	29
7	ven.	s Ambroise.	7	42	4	2	11	27	8	41
8	sam.	Inm. Conception.	7	43	4	2	0	2	9	53
9	Dim.	s <sup>te</sup> Léocadie.	7	44	4	1	0	31	11	4
10	lun.	N. D. de Lorette.	7	45	4	1	0	55	—	—
11	mar.	s Damase.	7	46	4	1	1	17	0	12
12	mer.	s Valery.	7	47	4	1	1	38	1	18
13	jeud.	s <sup>te</sup> Lucie.	7	48	4	1	1	58	2	22
14	ven.	s Nicaise.	7	49	4	2	2	20	3	26
15	sam.	s Mesmin.	7	49	4	2	2	45	4	29
16	Dim.	s <sup>te</sup> Adélaïde.	7	50	4	2	3	12	5	32
17	lun.	s <sup>te</sup> Olympe.	7	51	4	2	3	45	6	34
18	mar.	s Gatien.	7	52	4	3	4	24	7	33
19	mer.	s Meurice. Q. T.	7	52	4	3	5	10	8	27
20	jeud.	s Philogone.	7	53	4	3	6	4	9	16
21	ven.	s Thomas.	7	53	4	4	7	3	9	58
22	sam.	s Honorat.	7	54	4	4	8	8	10	35
23	Dim.	s <sup>te</sup> Victoire.	7	54	4	5	9	15	11	5
24	lun.	s <sup>te</sup> Delphine. V. j.	7	55	4	6	10	25	11	33
25	mar.	NOËL.	7	55	4	6	11	37	11	58
26	mer.	s Étienne.	7	55	4	7	—	—	0	21
27	jeud.	s Jean, ap.	7	56	4	8	0	51	0	45
28	ven.	Les ss. Innocents	7	56	4	9	2	7	1	12
29	sam.	s Thomas de Can.	7	56	4	9	3	26	1	41
30	Dim.	s <sup>te</sup> Colombe.	7	56	4	10	4	46	2	17
31	lun.	s Sylvestre.	7	56	4	11	6	6	3	2
							7	21	3	57

### Phases de la lune.

- ☉ N. L., le 3, à 10<sup>h</sup> 15<sup>m</sup> mat.
- ☾ P. Q., le 10, à 6<sup>h</sup> 55<sup>m</sup> mat.
- ☉ P. L., le 18, à 10<sup>h</sup> 50<sup>m</sup> mat.
- ☾ D. Q., le 26, à 6<sup>h</sup> 9<sup>m</sup> mat.

### Passage de la lune au méridien.

- Le 3, à 0<sup>h</sup> 0<sup>m</sup> du soir.
- Le 10, à 6<sup>h</sup> 28<sup>m</sup> du soir.
- Le 19, à 0<sup>h</sup> 24<sup>m</sup> du matin.
- Le 27, à 6<sup>h</sup> 54<sup>m</sup> du matin.





## L'ANNÉE 1888

---

L'ANNÉE 1888 RÉPOND AUX ANNÉES :

- 6601 de la période julienne.  
2664 des Olympiades. La 4<sup>e</sup> année de la 666<sup>e</sup> Olympiade commence en juillet 1888.  
2641 de la fondation de Rome, selon Varron (mars).  
2635 de l'époque de Nabonassar, depuis février.  
1888 de la naissance de Jésus-Christ.  
1305 de l'Hégire ou des Turcs.

### COMPUT ECCLÉSIASTIQUE.

Nombre d'or. . . . .	8	Cycle solaire. . . . .	21
Epacte. . . . .	XVII	Indiction romaine. . .	1
Lettre dominicale. . . . .			A G

### FÊTES MOBILES.

- La Septuagésime, le 29 janvier.  
Les CENDRES, le 15 février.  
PAQUES, le 1<sup>er</sup> avril.  
Les Rogations, les 7, 8 et 9 mai.  
L'ASCENSION, le 10 mai.



LA PENTECOTE, le 20 mai.

La Trinité, le 27 mai.

La FÊTE-DIEU, le 31 mai.

L'Avent, le 2 décembre.

### QUATRE-TEMPS.

Les 22, 24 et 25 février.	Les 19, 21 et 22 septembre.
Les 23, 25 et 26 mai.	Les 19, 21 et 22 décembre.

### COMMENCEMENT DES SAISONS.

Le Printemps commencera le 20 mars, à 4 heures 5 minutes du matin. *Equinoxe.*

L'Été commencera le 21 juin, à 0 heure 23 minutes du matin.

L'Automne commencera le 22 septembre, à 3 heures 2 minutes du soir. *Equinoxe.*

L'Hiver commencera le 21 décembre, à 9 heures 12 min. du matin.

### ÉCLIPSES DE 1888.

Il y aura en 1888 trois éclipses de soleil et deux de lune.

1. Éclipse totale de lune, le 28 janvier, visible à Paris.

Commencement, 8 h. 38 m. soir; milieu, 11 h. 29 m. soir; fin, 2 h. 20 m. matin.

2. Éclipse partielle de soleil, le 11 février, invisible à Paris.

3. Éclipse partielle de soleil, le 8 juillet, invisible à Paris.

4. Éclipse totale de lune, le 22 juillet, en partie visible à Paris.

Commencement, 3 h. 6 m. matin; milieu, 5 h. 54 m. matin; fin, 8 h. 41 m. matin.

5. Éclipse partielle de soleil, le 7 août, invisible à Paris.







### SIGNES DU ZODIAQUE.

	Degrés.		Degrés.
0 ♈ Aries, le Bélier .	0	7 ♏ Scorpius, le Scor-	
1 ♉ Taurus, le Taureau	30	pion . . . .	210
2 ♊ Gemini, les Gé-		8 ♐ Sagittarius, le	
meaux . . . .	60	Sagittaire. .	240
3 ♋ Cancer, l'Écrevisse	90	9 ♑ Capricornus, le	
4 ♌ Leo, le Lion. . .	120	Capricorne .	270
5 ♍ Virgo, la Vierge	150	10 ♒ Aquarius, le	
6 ♎ Libra, la Balance	180	Verseau. . .	300
		11 ♐ Pisces, les Pois-	
		sons . . . .	330

☼ Le Soleil. — ☾ La Lune, satellite de la Terre.







## PLANÈTES.

♂ Mercure. ♀ Vénus. ♂ Terre. ♂ Mars. ♃ Jupiter.  
♄ Saturne. ♅ Uranus. ♆ Neptune. ♁ Vesta. ♀ Junon.  
♄ Cérès. ♀ Pallas. Junon. Vesta. Astrée. Hébé. Iris.  
Flore. Métis. Hygie. Parthénope. Victoria. Égérie. Irène.  
Eunomia. Psyché. Thétis. Melpomène. Fortuna. Massalia.  
Lutetia. Calliope. Thalie. Thémis. Phocée. Proserpine.  
Euterpe. Bellone. Amphitrite. Uranie. Euphrosyne. Po-  
mone. Polymnie. Circé. Leucothée. Atalante. Fidès.  
Léda. Lætitia. Harmonia. Daphné. Isis. Ariane. Nysa.  
Eugenia. Hestia. Aglaïa. Doris. Palès. Virginia. Nemausa.  
Europa. Calypso. Alexandra. Pandore. Méléte. Mnémo-  
syne. Concordia. Olympia. Écho. Danaé. Erato. Ausonia.  
Angelina. Maximiliana. Maja. Asia. Leto. Hesperia. Pa-  
nopea. Niobé. Feronia. Clytia. Galathea. Eurydice.  
Freia. Frigga. Diana. Eurynome. Sapho. Terpsichore.  
Alcmène. Béatrix. Clio. Io. Sémélé. Sylvia. Thisbé.  
Antiope. Udine. Aréthusa. Æglé. Clotho. Ianthé.







## TABLEAU DES GRANDES MARÉES.

Mois.	Jours et heures de la syzygie.	Haut. de la marée.
Janvier. . .	{ N. L. le 13, à 8 h. 48 min. du matin.	0,90
	{ P. L. le 28, à 11 h. 28 min. du soir. .	0,94
Février. . .	{ N. L. le 12, à 0 h. 02 min. du matin.	0,90
	{ P. L. le 27, à 0 h. 07 min. du soir. .	1,07
Mars. . . .	{ N. L. le 12, à 4 h. 30 min. du soir. .	0,89
	{ P. L. le 27, à 10 h. 17 min. du soir .	1,15
Avril. . . .	{ N. L. le 11, à 9 h. 17 min. du matin.	0,86
	{ P. L. le 26, à 6 h. 31 min. du matin.	1,13
Mai. . . . .	{ N. L. le 11, à 1 h. 33 min. du matin.	0,81
	{ P. L. le 25, à 1 h. 49 min. du soir. .	1,04
Juin. . . . .	{ N. L. le 9, à 4 h. 43 min. du soir. .	0,77
	{ P. L. le 23, à 9 h. 17 min. du soir. .	0,95
Juillet. . . .	{ N. L. le 9, à 6 h. 26 min. du matin.	0,80
	{ P. L. le 23, à 5 h. 54 min. du matin.	0,92
Août. . . . .	{ N. L. le 7, à 6 h. 30 min. du soir. .	0,89
	{ P. L. le 21, à 4 h. 30 min. du soir. .	0,92
Septembre .	{ N. L. le 6, à 5 h. 5 min. du matin.	1,02
	{ P. L. le 20, à 5 h. 34 min. du matin.	0,92
Octobre. . .	{ N. L. le 5, à 2 h. 43 min. du soir .	1,12
	{ P. L. le 19, à 9 h. 18 min. du soir. .	0,88
Novembre. .	{ N. L. le 4, à 0 h. 12 min. du matin.	1,11
	{ P. L. le 18, à 3 h. 25 min. du soir. .	0,81
Décembre. .	{ N. L. le 3, à 10 h. 15 min. du matin.	1,04
	{ P. L. le 18, à 10 h. 50 min. du matin.	0,77

On a remarqué que, dans nos ports, les plus grandes



marées suivent d'un jour et demi la nouvelle et la pleine lune. Ainsi, on aura l'époque où elles arrivent en ajoutant un jour et demi à la date des syzygies. On voit, par ce tableau, que pendant l'année 1888 les plus fortes marées seront celles des 29 février, 29 mars, 27 avril, 27 mai, 7 septembre, 7 octobre, 5 novembre et 4 décembre. Ces marées, surtout celles des 29 mars, 27 avril, 7 octobre et 5 novembre, pourraient occasionner quelques désastres, si elles étaient favorisées par les vents.

Voici l'unité de hauteur pour quelques ports :

Port de Brest. ....	3 m. 21	Port de Saint-Malo. ....	5 m. 68
— Lorient. ....	2 m. 24	— Audierne. ....	2 m. 00
— Cherbourg ....	2 m. 82	— Croisic. ....	2 m. 50
— Granville ....	6 m. 15	— Dieppe ....	4 m. 40

Pour avoir la hauteur d'une grande marée dans un port, il faut multiplier la hauteur de la marée prise dans le tableau précédent par l'unité de hauteur qui convient à ce port. *Exemple* : Quelle sera à Brest la hauteur de la marée qui arrivera le 29 mars 1888, un jour et demi après la syzygie du 27 ? Multipliez 3 m. 21, unité de hauteur à Brest, par le facteur 1,15 du tableau, vous aurez 3 m. 69 pour la hauteur de la mer au-dessus du niveau moyen qui aurait lieu si l'action du soleil et de la lune venait à cesser.





## CALENDRIER DU JARDINIER.

---

### Janvier.

Labour à la bêche des terrains qui doivent être semés aux mois de mars et avril. — Conduire le fumier. — Confection de couches. — Semer sur couche laitues et carottes hâtives. — Repiquer sous cloches laitues et romaines. — Si le temps est beau, donner de l'air aux artichauts. — Forcer les asperges. — Semer pois michaux hâtifs sur costières. — Visiter la serre aux légumes.

Planter arbres fruitiers dans les sols secs, s'il ne gèle pas. — Laver au lait de chaux les arbres fruitiers couverts de lichen et de mousse. — Tailler les poiriers et pommiers.

Utiliser les mauvais jours en fabriquant des paillasons.

### Février.

Continuer les labours et les fumures. — Semer en pleine terre poireaux, persil, cerfeuil, cresson alénois, pois hâtifs et oignons blancs, fèves de marais. — Semer sur couche melons, haricots pour récolter en vert, radis. — Repiquer sur couche laitues et romaines hâtives. — Aérer les artichauts. — Récolter les choux de Bruxelles. — Labourer les asperges.

Continuer les plantations et la taille des arbres fruitiers à pépins. — Commencer la taille des arbres à noyaux. — Écheniller les haies et les arbres. — Planter et tailler la vigne.

### Mars.

Continuer la préparation des carrés. — Semer sur costières ou couche sourde les choux d'York, de Milan, quintal et les choux-raves. — Semer en pleine terre betteraves, carottes, pois, chicorée, etc. — Planter les



pommes de terre hâtives, griffes d'asperges et bulbes d'ail et d'échalote. — Découvrir les artichauts. — Renouveler les réchauds des couches. — Planter les portegraines. — Donner de l'air aux plantes sous châssis.

Terminer la taille des arbres fruitiers. — Bouturer les groseilliers. — Abriter contre les froids les pêchers, abricotiers qui vont fleurir.

#### **Avril.**

Semer sur couche les céleri, chicorée, citrouilles, courges, cornichons. — Semer en pleine terre toutes les graines, sauf les haricots. — Repiquer les choux-fleurs semés en janvier sur couche. — Arroser si cela est utile. — Labourer et œilletonner les artichauts. — Planter les fraisiers. — Récolter les asperges.

Continuer à abriter les arbres fruitiers en fleur, tels que pêchers, abricotiers. — Pratiquer les greffes.

#### **Mai.**

Continuer les semis des mois de mars et d'avril. — Semer les choux-fleurs, salsifis et brocolis. — Transplanter laitue, romaine, chicorée. — Repiquer sur couche sourde et sous cloches les melons. — Pincer les fèves. — Ramer les pois. — Semer haricots pour récolter en sec. — Planter ciboules et poireaux. — Déchausser les échalotes. — Mettre en place et en pleine terre les tomates. — Arroser amplement et fréquemment.

Ebourgeonner les arbres fruitiers. — Palisser la vigne.

#### **Jun.**

Continuer à semer les haricots. — Lier les romaines et les chicorées. — Transplanter les choux, choux-fleurs, oignons, poireaux, etc., semés au printemps en pépinière. — Ramer les pois et les haricots. — Enlever les coulants des fraisiers. — Pincer les tomates. — Tailler les melons de seconde saison. — Récolter artichauts, fraises, melons hâtifs cultivés sous châssis. —



Arroser les fraisiers et tous les légumes qui demandent beaucoup d'eau. — Biner et sarcler.

Continuer à ébourgeonner et palisser les arbres fruitiers. — Commencer à récolter les cerises.

#### Juillet.

Semer les pois tardifs. — Renouveler les semis d'oignons. — Lier les chicorées et scaroles. — Lier et butter les cardons. — Récolter pommes de terre hâtives, échalotes, ail. — Tailler une seconde fois les melons. On commence à récolter les cornichons. — Arroser et butter les céleris. — Sarcler et biner les carottes, betteraves, etc. — Récolter les semences et porte-graines à mesure qu'ils mûrissent. — Enlever les coulants des fraisiers.

Écussonner et desserrer les ligatures des greffes du printemps. — Ebourgeonnement et palissage des pêchers, vignes, etc. — Enlever les feuilles qui couvrent complètement les pêches et les abricots.

#### Août.

Semer chicorée, navets, épinards, mâche, choux cœur de bœuf et pain de sucre, etc. — Repiquer les plants de fraisiers. — Arroser largement. — Surveiller les porte-graines. — Semer les oignons blancs hâtifs. — Biner et sarcler. — Butter les céleris et cardons. — Récolter les oignons.

Continuer à écussonner et à palisser. — Commencer l'épamprage des treilles et des vignes. — Opérer la taille en vert dite *cassement*. — Détruire les animaux et insectes qui attaquent les fruits mûrs.

#### Septembre.

Semer choux-fleurs demi-durs, laitue d'hiver, radis noirs, épinards pour mars et avril, mâche. — Planter choux et chicorée pour l'hiver. — Repiquer l'oignon blanc. — Terminer la récolte des graines. — Empoter les fraisiers qui doivent être forcés. — Préparer les silos



et magasins destinés aux racines. — Planter oseille et fraisiers. — Labourer et fumer les carrés non occupés. — Terminer la récolte des oignons.

Continuer l'épamprement des vignes. — Récolter et sécher les prunes à pruneaux. — Biner les pépinières. — Opérer le dernier pincement. — Récolter les poires.

#### **Octobre.**

Planter griffes d'asperges dans les sols secs. — Supprimer les vieux pieds d'artichauts. — Repiquer les choux d'York, cœur de bœuf et pain de sucre. — Planter les choux de printemps et les laitues d'hiver. — Détruire les vieilles couches. — Récolter les navets. — Mettre en jauge les choux cabus pommés.

Commencer la plantation des arbres fruitiers qui se dépouillent de leurs feuilles. — Continuer la récolte des fruits à pépins.

#### **Novembre.**

Semer mâche, pois hâtifs et carottes de Hollande. — Butter les artichauts. — Mettre en place les choux semés en août. — Replanter oseille. — Rentrer dans les caves les cardons, chicorée, céleri, choux-fleurs et les derniers artichauts. — Arracher les carottes, betteraves et navets.

Continuer, s'il y a lieu, les plantations des arbres fruitiers. — Préparer les trous pour les plantations du printemps.

Ramasser les feuilles et confectionner les composts.

#### **Décembre.**

Couvrir les artichauts de feuilles et de fumier. — Visiter les légumes conservés dans les silos ou les caves, et donner de l'air pendant le jour. — Commencer les labours d'hiver.

Continuer les plantations et commencer la taille des arbres à pépins.

---



# PROPHÉTIES.

---

## JANVIER

Le 1<sup>er</sup> janvier, Michel de Nostre-Dame, dit Nostradamus, attendra de ses fidèles lecteurs leurs cadeaux de bonne année. — Le 6 janvier, les vrais patriotes resteront au lit, ne voulant pas célébrer la fête des Rois. — Le 26, on fêtera les carpes à cause de leur politesse, car il faut toujours honorer les



Le 6 janvier les bons patriotes restent au lit, pour ne pas célébrer la fête des Rois.

Polycarpe. — Un mélomane désireux de connaître gratuitement le violon, se fera arrêter pour tapage nocturne. — Un dentiste sera médaillé pour avoir su fabriquer un râtelier pour les Bouches-du-Rhône. — Le 30 de ce mois, toutes les femmes des bou-



langers de France *ferron* en général des petits boulangers. — Un jeune homme et une jeune fille de caractère querelleur se marieront pour... se battre tout à leur aise. — On proposera de faire de la tour Eiffel l'assût d'un gigantesque canon braqué sur Berlin.

## FÉVRIER

Le 2 de ce mois, une jeune veuve se remariera en prétendant que la première fois il y a eu mal-donne. — Pour les habituer à tomber de haut sans se



Une femme veuve se remariera.

faire du mal, un couvreur fera de ses enfants des ministres. — Un mari ayant femme et maîtresse sera dit elliptique... puisqu'il aura deux foyers. — Un ivrogne volera une batterie de canons... chez le chand de vin. — Un mari deviendra amoureux de



sa femme, en pensant qu'elle serait bien jolie en veuve. — Un caissier hypnotisera, en s'en faisant suivre jusqu'en Belgique, la caisse de son patron. — Le conseil des ingénieurs étudiera la question d'utiliser la tour Eiffel à la surveillance des don Juan qui cherchent à enlever les demoiselles à dot.

### MARS

Un mari se refusera à battre sa femme trop fort, parce que d'une femme battue trop fort on ne peut plus se débarrasser. — Les fils de légitimistes seront déclarés alliés nés de la monarchie. — Un gendre mordu par sa belle-mère sera conduit chez M. Pas-



Un mari refusera de battre sa femme pour pouvoir s'en débarrasser. — A la Havane naîtra un blanc si sage qu'il en deviendra blanchisseur. — Un financier trouvera que la meilleure idée à creuser est celle d'un canal. — On remplacera, pour les contribuables, l'assiette au beurre par celle de l'impôt. — La destination de



la tour Eiffel sera arrêtée : on en fera le manche d'un gigantesque parapluie pour Paris.

## AVRIL

Un bon poisson d'avril à faire à son créancier sera de lui... donner un à-compte. — Un monsieur, la



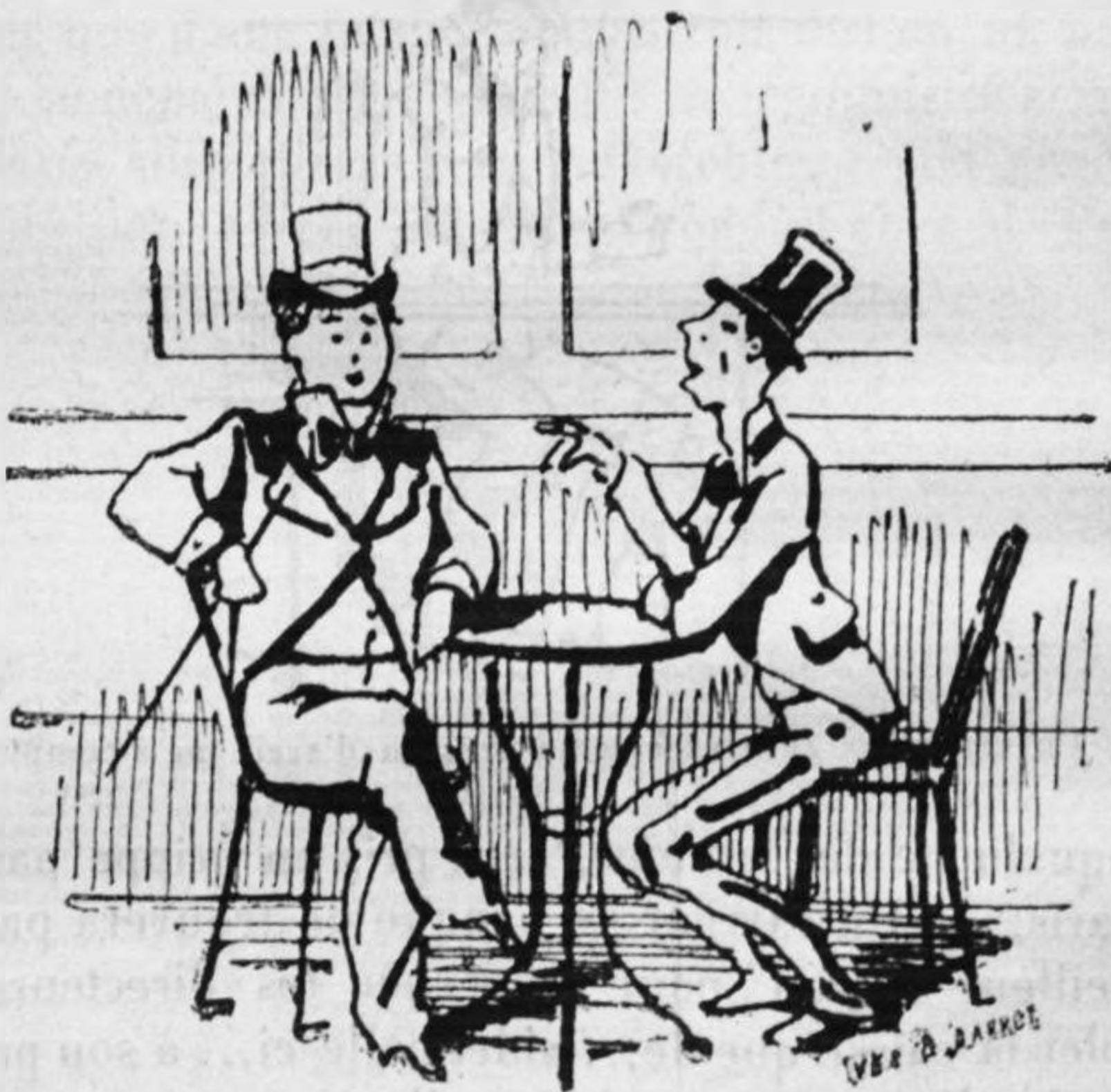
Un créancier recevra comme poisson d'avril un à-compte.

coqueluche des femmes, sera pris en grippe par les maris. — Un caissier de banque ne trouvera pas de meilleur moyen pour empêcher les directeurs de voler la caisse que de... vider celle-ci... à son profit. — Au lieu et place de la tribune, on mettra à la Chambre un mât de perroquet. — Pour ne pas rendre le Sénat jaloux, une cage d'écureuil remplacera la tribune. — Le premier avril, on établira sur la tour Eiffel un vaste poisson-girouette : ce sera l'emblème d'un bon gouvernement cherchant à contenter tout le monde et son père.



## MAI

Deux pick-pockets se retireront des affaires, attendu qu'on ne fait plus de foulards... qu'à bas prix. — Un candidat bachelier sera refusé aux examens parce que, en géographie, il n'aura pas eu de cap à citer. — Un frotteur sera décoré du Mérite agricole,



Deux pick-pockets se retireront des affaires.

parce qu'il aura frotté le parquet de Paris. — Un prix Montyon sera décerné à qui établira la ressemblance entre feu Poteau et pot-au-feu. — Un bon jardinier avouera préférer la greffe des racines à celui de la cour d'assises. — Pour tirer d'un sac



plusieurs moutures, la tour Eiffel, suivant décision ministérielle, deviendra le premier élément d'un colossal jeu de quilles.

### JUIN

Un Juif, sur sa fin, annoncera que l'argent n'a plus d'intérêt pour lui. — Une demoiselle, de sentiments délicats, ne prendra que vingt-cinq sur trente-huit ans qu'on voudra lui donner. — Un marchand de



Un vieux Juif annoncera que l'argent n'a plus d'intérêt pour lui. faïence réclamera la décoration pour ses services allant au feu. — Un candidat bachelier sera admis d'emblée pour avoir établi que ni Laure ni les grands ne rendirent Pétrarque heureux. — La tour Eiffel deviendra l'aiguille indicatrice d'un immense cadran solaire.

### JUILLET

Il sera défendu de se baigner dans l'eau qui dort,



de peur de la réveiller. — Un poète qui passera pour illuminé, aura sa place marquée au 14 juillet. — Un chanteur chantera si faux qu'on n'entendra plus les



Un poète illuminé aura sa place le 14 juillet.

sifflets. — Un banquier fera comme le temps... il volera... — Pour être député, un candidat se fera d'abord barbier... pour apprendre à raser dans les règles. — La plate-forme de la tour Eiffel deviendra le boudoir de la femme de César : ainsi bien en vue, on ne pourra la soupçonner.

## AOUT

L'inspecteur trop zélé d'une grande administration en sera déclaré son *Suif errant*. — Un neveu, pour mieux affirmer son deuil, ne se nourrira plus que de crêpes. — Un vieux capitaine de navire qui, pendant une tempête, aura abattu ses mâts, sauvera son navire, parce que l'habitude du danger est une seconde mâture. — Un ivrogne sera vexé de voir sur son visage des boutons de culotte. — Un monsieur qui aura des cors aux pieds en profitera pour en



jouer. — Par mesure d'économie, la tour Eiffel sera



Un ivrogne sera vexé de voir sur son visage des boutons de culotte, désignée, par message présidentiel, pour devenir l'embarcadere de Paris à la lune.

### SEPTEMBRE

Un acteur jouera avec tant de feu au théâtre de Landerneau, qu'on le congédiera dans la crainte



d'un incendie de la salle. — Ceux qui naîtront le dix de ce mois seront de merveilleux militaires. —



Un acteur jouera avec tant de jeu qu'on le congédiera, par crainte d'incendie.

Pour cause de sécurité publique, le port d'armes sera, en ce mois de chasse, interdit aux gendres et à leurs belles-mères. — Dans le but d'occuper les braconniers, on les chargera de poursuivre et d'arrêter les gendarmes. — Un plaideur perdra son procès en remarquant que si, en justice, la forme emporte le fond, ce sont encore les honoraires de l'avocat qui emportent le plus de fonds. — Un député aura la jaunisse pour avoir dévoré en deux heures le *Livre jaune*. — La tour Eiffel deviendra la rivale de l'illustre général Pain-Blanc.



## OCTOBRE

Le général X..., bien connu par sa mobilité d'opinions, passera à l'état de sabre mouvant. — Une armée d'héritiers collatéraux se pressant autour du lit d'un cousin malade, sera toute déconfite en apprenant que, cette fois encore, ce ne sera rien. — Un avocat aura une logique si serrée que, faute de pouvoir la dénouer, le président condamnera le client. — Un futur refusera décidément une demoiselle, trouvant qu'elle préfère beaucoup plus tricoter



Un futur refusera décidément la main d'une demoiselle à cause  
du tricotage.

des jambes que des bas. — Un banquier qui se sera rendu aux eaux d'Hunyadi Janos, en reviendra complètement nettoyé. — Un sénateur passera à l'état de carpe pour avoir lu trop vite le *Livre bleu*. — De ce que la tour Eiffel aura, à sa base, un poste de police, on l'appellera la Tour prends garde.



## NOVEMBRE

Un architecte à qui on demandera d'établir un jeu de paume, ne voudra le construire qu'en Normandie. — Un bon paysan viendra à Paris pour savoir quel est donc ce fameux mérite à Gricol... — A la ques-



Un paysan viendra de Paris faire connaissance avec mérite à Gricol. —  
tion : Quelle est la meilleure recette pour être heureux ? une dame répondra : Une recette générale. —  
— Désireux d'administrer en paix, le gouvernement fera mettre sous clef tous les huissiers : ce sont gens d'opposition. — Un jeune collégien sera convaincu d'être le plus beau de son collège, parce que chaque année il a le prix de physique. — L'avare baron



Blancpoil sera déclaré la fleur des pois... chiches. — L'Académie de médecine demandera que la tour Eiffel soit réservée à l'ascension et à la promenade des gens gras, pour les dégraisser.

### DÉCEMBRE

Un caissier, pour se préparer à ses fonctions, se fera servir un plat de grenouilles. — Ne sachant que faire en attendant le médecin, un malade fera son testament. — Un décret permettra d'appeler indifféremment avoués les champignons, et *vice versa*, parce que tous les deux poussent aux frais. — Un homme d'affaires sera envoyé à Poissy; il aura pris l'intérêt de son client et aussi son capital. — Un menuisier anarchiste déclarera qu'il n'a ni valet, ni mètre. — Un chapelier fera fortune parce que,



Un chapelier offrira une coiffe adhérente à sa clientèle. pour la fin de l'année, il offrira à sa clientèle des chapeaux à coiffe adhérente... Oh! alors si elle a



des rentes! — Ce qu'il y aura de plus salé chez les restaurateurs, ce ne sera pas le potage, mais l'addition. — Comme gratification de fin d'année à ses employés, l'Etat leur fera cadeau d'une ceinture à se serrer le ventre. — La tour Eiffel perdra son nom pour s'appeler la Tour est faite.





# ASTRONOMIE ET MÉTÉOROLOGIE

---

## LA PHOTOGRAPHIE STELLAIRE.

L'œil humain n'arrive à distinguer les étoiles que si elles atteignent un certain diamètre ou une grandeur déterminée. Pour mieux reconnaître, surtout pour mieux établir leurs catalogues d'étoiles et dresser la carte du ciel, les astronomes ont partagé les étoiles en classes ou grandeurs, et nos yeux ne peuvent apercevoir que les étoiles de sixième grandeur, en tout, six mille étoiles environ. Ce n'est qu'avec le secours des instruments d'optique que ce nombre s'accroît considérablement, et que l'on peut observer des astres dont on ignorerait absolument l'existence si l'on n'avait à sa disposition que l'œil humain. Les constructeurs ont imaginé des instruments d'optique d'une singulière puissance avec lesquels on peut, en quelque sorte, fouiller jusqu'au plus profond des cieux. Mais l'usage de ces instruments exige encore l'intervention de la vue, et s'ils ont singulièrement accru la puissance de la vision, ils n'ont pu cependant lui permettre de dépasser certaines limites. Sans doute, on était parvenu à de merveilleux résultats ; mais le propre de l'homme, du savant surtout, c'est de désirer toujours progresser, c'est d'aller toujours en avant. C'est aux savants que les Américains ont dû emprunter leur fameux *Go ahead!* en avant ! qui est un de leurs cris nationaux.

Les astronomes, maîtres de puissants instruments d'optique, ont eu l'idée de braquer ces instruments vers le ciel, et, au lieu de mettre l'œil au verre oculaire, ils y ont disposé convenablement une plaque



photographique sensibilisée. Après un temps de pose et le traitement par les procédés ordinaires de la plaque sensibilisée, ils ont obtenu une image d'une portion du ciel stellaire.

Les auteurs de cette idée tout à fait simple, mais que, semblable à l'œuf de Christophe Colomb, il fallait trouver et appliquer, sont MM. Paul et Prosper Henry, astronomes de l'observatoire de Paris.

Ces deux messieurs ont imaginé et perfectionné un appareil photographique spécial, qui s'adapte aux lunettes astronomiques pour transformer celles-ci en objectifs à la fois colossaux et puissants. Les premières épreuves obtenues par eux, à l'aide de leur procédé, donnaient l'image d'une portion du ciel, d'une étendue d'un degré, c'est-à-dire d'un cent quatre-vingtième de la voûte céleste, et, sur cette plaque, on a pu reconnaître l'image de plus de cinq mille étoiles de grandeurs variant de la première à la dix-septième. Nous voilà bien loin, n'est-ce pas, des six mille étoiles aperçues à l'œil nu pour toute l'étendue de la coupole du ciel. Fait tout à fait remarquable et nouveau, qui rend bien plus sensible encore l'utilité de l'appareil de MM. Henry, c'est que l'instrument a vu et retenu l'image d'astres inconnus jusqu'à présent. Ainsi, la plaque photographique a découvert l'existence d'une nébuleuse dans les environs de l'étoile Maïa, de la constellation des Pléiades. Ce que jamais l'œil humain, non pas libre, mais armé des instruments les plus puissants, n'avait jamais vu, l'œil photographique l'a vu et marqué sur la plaque photographique.

Avec la photographie céleste, on a pu voir les détails les plus infimes de la grande constellation



d'Orion, on a obtenu des images des planètes et de leurs satellites, d'étoiles doubles, etc.

Jusqu'au moment où MM. Henry ont réussi à photographier les astres de faible éclairage, on n'avait pu obtenir que des images du soleil et de la lune, et c'est un astronome anglais, M. Warren de la Rue, qui était l'auteur des procédés en usage. Les astronomes des autres pays, principalement M. Struve, le célèbre directeur de l'observatoire russe de Poulkowa, et M. Cruls, directeur de l'observatoire de Rio de Janeiro, ont suivi les traces des savants français et obtenu, eux aussi, de remarquables épreuves photographiques du ciel stellaire.

De ces premiers essais à l'idée de construire une carte photographique du ciel, carte d'une extrême exactitude, il n'y avait qu'un pas; ce pas a été franchi, d'abord par l'amiral Mouchez, puis par le congrès des astronomes qui s'est tenu à Paris, au printemps de 1887. M. l'amiral Mouchez en a émis l'idée, dans la séance de l'Académie des sciences du 8 février 1886, idée qui a été reprise par le congrès. Il a été convenu, en principe, que toutes les nations qui ont des observatoires feront exécuter chez elles, par leurs astronomes, des vues photographiques de la portion de ciel vue de leur territoire, et que toutes les vues photographiques, réunies et repérées entre elles, se trouveraient présenter la situation exacte du ciel. D'après cette situation, il deviendra facile de construire une carte du ciel stellaire, carte d'une rigoureuse exactitude, très-utile à divers points de vue, aussi bien pour les relevés astronomiques que pour les calculs de la marine.



## UNE GRANDE TEMPÊTE ET LA BAISSÉ DU BAROMÈTRE.

Un météorologiste distingué, M. Renou, a signalé, les 13 mai 1886 et 16 octobre de la même année, un abaissement extraordinaire du baromètre. La dépression du 13 mai était en rapport avec une immense tempête qui embrassait à la fois les Etats-Unis, l'océan Atlantique et l'ouest de l'Europe. L'abaissement non moins extraordinaire s'est produit le 16 octobre dans des circonstances tout à fait pareilles. A quatre heures du soir, à Paris, le baromètre descendait à 727<sup>mm</sup>06 à l'altitude de 49<sup>m</sup>30 : la température de l'air était à 10°4, le vent du sud-ouest fort; il était sud-sud-ouest violent deux heures auparavant. Il est tombé 13 millimètres d'eau dans la journée.

Ce minimum barométrique, qui équivaut à 731<sup>mm</sup>57 au niveau de la mer, est sans exemple depuis l'année 1757.

De son côté, l'auteur de cet almanach se trouvait au Havre les 15 et 16 octobre, et a pu être témoin de l'une des tempêtes les plus violentes qui se soient abattues sur les côtes de France et d'Angleterre. La mer était, suivant l'expression maritime, absolument démontée. Les vagues passaient par-dessus les murs des jetées en projetant des blocs de pierre énormes, les amassant en barricades au devant du sémaphore; l'eau jaillissait en merveilleuses gerbes quand les vagues se heurtaient contre les batteries du Sud. Des bruits extraordinaires étaient produits par le sifflement du vent dans les mâtures des bâtiments ancrés dans les bassins, etc., sans compter la



pluie obligée de briques, de tuiles, d'ardoises et de cheminées dont les ports de mer n'ont pas le monopole.

Mais ce qui a été particulièrement remarqué, c'est l'étonnante baisse du baromètre, qui, en moins de vingt-quatre heures, a baissé de 760 millimètres jusqu'à 722, soit 38 millimètres. C'était à croire que l'on allait recevoir un cyclone.

Une remarque a été faite : c'est que les trois tempêtes les plus violentes du siècle ont eu lieu aux mêmes époques de l'année : en 1877, un dimanche 14 octobre ; en 1881, un samedi 14 octobre, et en 1886, les vendredi et samedi 15 et 16 octobre.

### UNE TROMBE.

La formation des trombes est assez rare sur nos côtes. Voici la description d'un phénomène de ce genre observé le 14 septembre 1886, à Marseille, par M. Barthelet. Cette trombe s'est formée sur la mer pendant un orage. Un tube en forme de cône descendait d'un nuage jusqu'à la mer. A la base, une espèce de nuage de vapeur et d'écume, d'un diamètre apparent d'une quarantaine de mètres, annonçait un trouble très-grand à la surface de la mer ; mais des espèces de jets d'eau qui s'élevaient des bords semblaient indiquer que ce trouble était causé par un refoulement et non par une aspiration. La trombe a duré un quart d'heure environ, puis elle s'est évanouie brusquement.

### MOUVEMENTS DES COTES DE LA FINLANDE.

Les levés topographiques récemment entrepris



sur les côtes de la Finlande ont prouvé, une fois de plus, que les bords de la mer Baltique sont soumis à un exhaussement continu. On a comparé les plans topographiques modernes à ceux qui datent de 1810-1815, et l'on a trouvé que plusieurs îles se sont transformées en presqu'îles, parce que le fond des détroits qui les séparaient de la terre ferme s'étant élevé considérablement, plusieurs bas-fonds d'autrefois sont devenus des îles ou des plages.

On a pu voir ainsi, depuis plus d'un siècle que durent les observations, que le continent s'agrandit aux dépens de la mer.

### TEMPÊTES ET CYCLONES.

M. Faye, le savant astronome, s'est appliqué à recueillir et à grouper tous les faits de nature à justifier la théorie suivant laquelle il faut chercher l'origine des trombes, cyclones et tornados dans les perturbations causées par les grands courants aériens des hautes régions de l'atmosphère. Il a établi à ce propos une sorte de statistique des observations faites en Amérique, aux Etats-Unis surtout, des ouragans et des tempêtes cycloniques. On sait que, dans ce pays, cette classe de perturbations atmosphériques est particulièrement violente et redoutable, et cause presque chaque année des catastrophes souvent effroyables. En 1884, on a compté 180 orages, cyclones et tornados; depuis, on en a observé 44.

Ces tornados ont tué 800 personnes; ils en ont blessé 2,400, détruit 10,000 maisons ou bâtiments divers, fait périr un grand nombre d'animaux et de bestiaux, et enfin réduit à une condition des plus



précaires près de 15,000 habitants des régions ravagées.

### LA LUNE ET LES TREMBLEMENTS DE TERRE.

M. Henri de Parville a établi, par de nombreux relevés et par des observations, que les déclinaisons de la lune paraissent jouer un rôle prédominant dans la production des tremblements de terre. Il a examiné un très-grand nombre de tremblements de terre, de 1750 à 1887. Tous les tremblements de terre bien caractérisés sont survenus, pendant cette période, aux équilunes, aux lunistiques, ou quand le soleil et la lune avaient la même déclinaison. La loi est très-nette. Les secousses arrivent exactement au jour dit, ou avec un jour d'avance ou de retard, exactement à deux jours d'intervalle. Il en a été ainsi pour toutes les grandes catastrophes historiques comme pour les désastres des dernières années. Le tremblement de terre du 1<sup>er</sup> novembre 1755 de Lisbonne est survenu à l'équilune exactement. De même les tremblements de terre du Krakatoa, du Pérou, de Californie, de Cachemir, d'Andalousie, de la Calabre, d'Ischia, de Ligurie, de Nice, etc. Ces concordances, si constantes et si régulières, semblent bien impliquer une relation de cause à effet, des mouvements de déclinaison lunaire avec les tremblements de terre.

### LE TEMPS A VOLONTÉ.

Quand certains journaux se mêlent de couper chez leurs confrères des articles scientifiques, leur naïveté n'a pas d'égale.



Voici le joli article auquel l'un de ces journaux donnait récemment asile et qu'il qualifiait de scientifique :

« En temps de sécheresse, ce serait un rêve, n'est-il pas vrai ? que de recevoir quelques averses utiles !

« En temps de pluies incessantes, ce serait aussi un grand bonheur que de les faire cesser avant que l'inondation se produise !

« Eh bien, un tel résultat n'est peut-être pas impossible à obtenir ! »

« Il suffirait pour cela d'utiliser le *Gulf Stream*, ce grand courant d'eau chaude qui s'écoule du golfe du Mexique, traverse le Grand Océan, et vient aboutir sur les côtes de France vers les rivages de la Guienne, pour remonter ensuite le long de l'Irlande, vers la Norwège.

« *Théoriquement*, pour doter les côtes occidentales de la France d'un printemps éternel, il faut amener plus près de nos rivages le grand fleuve d'eau chaude qui traverse l'Océan.

« *Pratiquement*, il est indispensable de créer une digue de 6 kilomètres de long au-dessous de la dernière île du cap Vert, digue assez puissante pour dévier le *Gulf Stream* dans la direction de nos parages. »

La seconde partie du problème n'offre pas plus de difficultés à notre très-ingénieux confrère.

« *Théoriquement*, le courant chaud du *Gulf Stream*, en se dirigeant vers le nord, attaque les blocs de glace des régions polaires, et, une fois détachés, ceux-ci reviennent vers le sud, et refroidissent l'atmosphère de nos latitudes au fur et à mesure qu'ils



se fondent. De là, l'une des principales causes des pluies qui envahissent l'Europe.

« *Pratiquement*, pour régler à volonté ces grands phénomènes de la nature, il suffirait de diriger vers l'embouchure du *Gulf Stream*, dans la région des blocs charriés, une flottille de gros bateaux.

« S'il y a trop de pluie chez nous, les bateaux manœuvreront de manière à former un barrage mobile, une digue mouvante, une ligne en un mot, qui pousse, et au besoin qui remorque les icebergs dans les régions du nord-ouest, en les empêchant ainsi de suivre leur itinéraire vers le sud.

« S'il y a trop de sécheresse dans nos contrées, les bateaux de la flottille *scientifique* laisseront passer les glaces du pôle, que le bienfaisant courant d'eau chaude aura détachées, et, moins de dix jours après, les pluies bienfaisantes commenceront sur nos côtes. »

Comme on le voit, tout cela est simple comme bonjour ! dit le docteur Karl, de l'*Hygiène pratique*, et dirons-nous avec lui.

### L'OBSERVATOIRE LE PLUS ÉLEVÉ DE L'EUROPE.

On a construit un observatoire sur le pic du Sonnblick, l'un des sommets du massif des Alpes tyroliennes : la hauteur de ce point au-dessus du niveau de la mer est supérieure à 3,000 mètres, et dépasse par conséquent celle de l'observatoire du général de Nansouty au pic du Midi, de l'Etna et du Sentis, dans le canton d'Appenzell.

M. Rojacer, propriétaire des mines de la vallée de Rauris, dont l'habitation et l'exploitation sont situées sur l'un des versants du Sonnblick, à une altitude



d'environ 1,500 mètres, a, le premier, attiré l'attention des météorologistes sur l'importance de cet emplacement. L'accès n'en est pas très-difficile, car un système de transport par câble est établi entre la mine et la vallée et peut amener des passagers jusqu'à un niveau situé à 2,400 mètres. En cet endroit, on a construit un petit bâtiment habité par une vingtaine de mineurs qui y séjournent, même pendant l'hiver. De là on gagne en trois heures le sommet de la montagne, en traversant un glacier ; la descente en traîneau ne demande que quinze minutes.

L'observatoire se compose d'un bâtiment en bois de très-fort équarrissage, solidement amarré dans le roc ; il est flanqué d'une tour en pierres de grande épaisseur, destinée à recevoir les instruments météorologiques.

On a préféré le bois pour la maison d'habitation, parce qu'il est moins pénétrable au froid ; mais il a l'inconvénient grave d'exposer l'ensemble à des dangers d'incendie, si les conducteurs des paratonnerres viennent à présenter quelque défectuosité. Toutefois, il est probable qu'on aura diminué la combustibilité des pièces employées par l'application de peintures spéciales. Les madriers qui forment les murs sont recouverts, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, d'un revêtement en planches. Une chambre est réservée au gardien qui fera les observations ordinaires, et une autre aux étrangers qui désireraient faire des expériences.

Trois paratonnerres protègent la construction contre les coups terribles de foudre qui frappent le sommet du Sonnblick. Une ligne téléphonique, de 600 mètres de longueur, relie l'observatoire à la



mine dont nous avons déjà parlé, et de là part une autre ligne de 24 kilomètres de longueur qui relie la première avec le village de Rauris.

#### **SUBSTANCE SINGULIÈRE RECUEILLIE APRÈS UN COUP DE FOUDRE.**

Le 28 juillet 1885, à Luchon, pendant un orage, un coup de foudre éclata à peu de distance d'un homme du pays, qui constata aussitôt, sur un rocher voisin et sur plusieurs arbres, la présence d'un enduit de couleur brune, qui n'y avait jamais été remarqué. Des spécimens d'écorce, de schiste et de calcaire portant cet enduit furent recueillis par un savant géologue, M. Maurice Gourdon. M. Stanislas Meunier a soumis cette matière à l'analyse pour en connaître la nature. La substance lui parut de nature résineuse, et contient par places des fibres entre-croisées. Lorsqu'on la faisait brûler sur une plaque de platine, les fibres ne répandaient pas l'odeur de corne. Lorsqu'on la faisait dissoudre dans l'alcool, le résidu très-abondant de cette dissolution offrait à l'examen microscopique une identité complète avec les poussières atmosphériques.

Dans un grand nombre de cas de tonnerre en boule, on a signalé de même la présence de substance brûlant et répandant l'odeur du soufre, de la résine ou du bitume. Un peu de suie conservée par un des morceaux de marbre de Luchon, montre qu'ici il y a eu combustion : cette combustion s'est arrêtée par cause inconnue.

#### **VUE A GRANDE DISTANCE.**

Un exemple curieux de vue à grande distance a été



signalé à diverses reprises, c'est la vue du mont Canigou, du sommet de la colline de Notre-Dame de la Garde, de Marseille.

Entre Notre-Dame de la Garde et le mont Canigou, qui domine toute la plaine du Roussillon et s'élève à 2,785 mètres au-dessus du niveau de la mer, il y a une distance de 253 kilomètres.

Or, il se produit parfois des circonstances favorables qui permettent à un observateur placé sur la colline de Notre-Dame de la Garde d'apercevoir le Canigou. C'est quand l'astre se couchant derrière le pic, celui-ci se détache en pointe noire sur le disque lumineux. Deux fois par an, vers le 10 février et vers le 31 octobre, ce curieux spectacle peut être aperçu par un observateur, pourvu que le ciel soit aussi pur que possible de nuages et de vapeurs. Il est également nécessaire de se munir d'une lunette d'approche; une jumelle de spectacle est même suffisante, — l'éclat du soleil couchant étant assez affaibli pour qu'on puisse le regarder sans danger pour la vue.

On dit que c'est en 1808 qu'un astronome du nom de Zach s'aperçut pour la première fois du phénomène curieux, de cette espèce d'éclipse partielle de soleil par le Canigou. Depuis, on ne l'a revu que rarement, les circonstances atmosphériques n'étant pas dans les conditions voulues.

En 1886, les 30 et 31 octobre, le Canigou a pu être aperçu, ainsi qu'un autre pic voisin, celui des Treize-Vents, d'une hauteur à peu près égale, que l'on a vu de Notre-Dame de la Garde, le 1<sup>er</sup> novembre.



## DE L'ORIENTATION DU BRUIT.

Comment, lorsqu'un son se produit, nous rendons-nous compte de sa direction ?

C'est un curieux problème dont la solution n'est pas complètement trouvée, et nos sens sont à ce sujet victimes de bien des illusions. Une personne qui a les yeux bandés a beaucoup de peine à savoir d'où vient un bruit ou un son. C'est ce que savent très-bien les prestidigitateurs et les ventriloques. Le ventriloque cache le mouvement de ses lèvres, modifie le son de sa voix, et regardant la poupée ou l'animal qu'il est censé faire parler, persuade à l'auditeur que le son produit par lui vient d'une tout autre direction. Le regretté docteur Fournier publia, il y a quelques années, à propos du devin Cumberland, de curieuses observations sur ce sujet. L'expérience est facile à faire dans un salon avec une montre ; sans le secours de la vue, bien peu de personnes peuvent vous dire dans quel point de la pièce se fait entendre son tic tac.

Il y a cependant en nous une certaine faculté d'orientation. On admet que nous prenons connaissance de la direction des sons par la conscience des mouvements de la tête et du corps effectués pendant la recherche du maximum. Le pavillon de l'oreille joue pendant cette recherche un rôle important, et les animaux qui l'ont plus développé et mobile ont, à ce point de vue, une grande supériorité sur l'homme.

M. Gellé, dans une communication à la Société de biologie, insiste sur l'importance qu'a dans cette appréciation la sensibilité du tympan. On sait que



les sons recueillis par l'oreille externe et le pavillon vont frapper la membrane du tympan, et, par l'intermédiaire des osselets et de l'oreille interne, impressionner le nerf auditif. Il y a des personnes dont on peut toucher le tympan avec une épingle, avec un corps chaud ou froid, sans qu'elles éprouvent la moindre sensation : leur tympan est anesthésié.

De même, bien des névropathes ont un côté du corps absolument insensible. On peut leur enfoncer des épingles dans la peau sans qu'ils éprouvent la moindre douleur, sans même qu'ils s'en aperçoivent, s'ils ont les yeux fermés. Les sujets dont le tympan est insensible n'ont, à aucun degré, la faculté d'orientation du bruit. Ces observations, pratiquées sur un grand nombre de sujets, éclairent d'un jour nouveau un fait de physiologie des plus intéressants.

---

## ASTROLOGIE ET DIVINATION

---

### LES NOMBRES, SUIVANT PYTHAGORE ET SES DISCIPLES.

Les nombres ont joué dans la vie des anciens un rôle que l'on peut qualifier de majeur, rôle qui a été défini surtout par l'école dite des philosophes pythagoriciens. Nicomaque, l'un de ceux-ci, donnait à la doctrine des nombres le nom de théologie arithmétique.

Chaque nombre avait sa valeur morale et reli-



gieuse, son caractère spécial, représentait un bon ou un mauvais principe.

Le nombre UN n'ayant point de parties, doit moins passer pour un nombre que pour le principe génératif des nombres. Par là, disaient les pythagoriciens, il est devenu comme l'attribut essentiel, le caractère sublime, le sceau même de Dieu. On le nomme avec admiration celui qui est un ; c'est le seul titre qui lui convient, ce qui le distingue de tous les autres êtres qui changent sans cesse et sans retour.

Lorsqu'on veut présenter un empire florissant et bien policé, on dit qu'un même esprit y règne, qu'une même âme le vivifie, qu'un même ressort le remue.

---

Le nombre DEUX désignait, suivant Pythagore, le mauvais principe, par conséquent le désordre, la confusion et le changement. La haine que l'on portait au nombre DEUX s'étendait à tous ceux qui commençaient par ce même chiffre : 20, 200, 2,000 francs.

Suivant cette ancienne prévention, les Romains dédièrent à Pluton le second mois de l'année, et le second jour du même mois était consacré aux mânes des morts. Des gens superstitieux, pour appuyer cette doctrine, ont remarqué que ce second jour du mois avait été fatal à beaucoup de lieux et de grands hommes, comme si ces mêmes fatalités ne s'étaient pas présentées pendant d'autres mois et à d'autres jours.

---

Le nombre TROIS plaisait extrêmement aux py-



thagoriciens, qui y trouvaient de sublimes mystères dont ils se vantaient d'avoir la clef; ils appelaient ces nombres l'harmonie parfaite.

---

Le nombre QUATRE était en grande vénération chez les disciples de Pythagore; ils disaient qu'il renfermait toute la religion du serment, et qu'il rappelait l'idée de Dieu, et sa puissance infinie dans l'arrangement de l'univers.

---

Junon, qui préside aux mariages, protégeait, suivant Pythagore, le nombre CINQ, parce qu'il est composé du nombre deux, premier nombre pair, et du nombre trois, premier nombre impair. Or ces deux nombres pair et impair réunis ensemble font cinq, ce qui est un emblème ou image du mariage. D'ailleurs, ajoutaient-ils, le nombre cinq est remarquable par une autre propriété : c'est qu'étant toujours multiplié par lui-même, il donne toujours un cinq à la droite du produit.

---

Le nombre SIX, au rapport de Vitruve, devait tout son mérite à l'usage où étaient les anciens géomètres de diviser toutes leurs figures, soit qu'elles fussent terminées par des lignes droites, soit qu'elles fussent terminées par des lignes courbes, en six parties égales, et comme l'exactitude du jugement et la rigidité de la méthode sont essentielles à la géométrie, les pythagoriciens, qui, eux-mêmes, faisaient beaucoup de cas de cette science, employaient le nombre six pour caractériser la justice, celle qui,



marchant d'un pas toujours égal, ne se laisse séduire ni par le rang des personnes, ni par l'éclat des dignités, ni par l'attrait ordinairement vainqueur des richesses.

---

Aucun nombre n'a été aussi bien accueilli que le nombre SEPT ; les médecins y croyaient découvrir les vicissitudes de la vie humaine.

---

Le nombre HUIT était en vénération chez les pythagoriciens, parce qu'il désignait, selon eux, la loi naturelle ; cette loi primitive et sacrée qui suppose tous les hommes égaux.

---

Les anciens considéraient avec crainte le nombre NEUF, comme désignant la fragilité des fortunes humaines, presque aussitôt renversées qu'établies. C'est pour cela qu'ils conseillaient d'éviter tous les nombres où le *neuf* domine, et principalement quatre-vingt-un, qui est le produit du neuf multiplié par lui-même.

---

Les disciples de Pythagore regardaient le nombre DIX comme le tableau des merveilles de l'univers contenant éminemment les prérogatives des nombres qui le précèdent. Pour marquer qu'une chose dépassait de beaucoup une autre, les pythagoriciens disaient qu'elle était dix fois plus grande, dix fois plus admirable. Pour marquer simplement une seule chose, ils disaient qu'elle avait dix degrés de beauté. D'ailleurs ce nombre passait pour un signe d'amitié, de paix, de bienveillance, et la raison qu'en



donnaient les disciples de Pythagore, c'est que quand deux personnes veulent se lier étroitement, elles se prennent les mains l'une dans l'autre, et les serrent en témoignage d'une union réciproque. Or, disaient-ils, deux mains jointes ensemble forment, par le moyen des doigts, le nombre dix.

### LA SCARPOLOGIE.

A Paris, les vieilles chaussures qu'on jette à la boîte aux ordures sont précieusement récoltées par les chevaliers du crochet et de la hotte, et remises ensuite aux patrons des restaurants à bas prix, qui les transforment en beefsteak ou en aloyaux sauce tomate.

A Bâle, les choses ne se passent pas ainsi. Le docteur Garré, inventeur de la *scarpologie*, ou « l'art de connaître les hommes d'après leurs vieilles chaussures », collectionne pieusement les bottes éculées et les souliers hors d'usage. Et, au lieu de les manger, il les étudie. Montrez-lui la chaussure d'un homme après deux mois d'usage, et sur-le-champ il vous analysera son caractère. Voici d'ailleurs les principes fondamentaux de l'art :

1° Talon et semelle pareillement usés indiquent l'homme énergique, entendu en affaires; la femme fidèle et bonne ménagère. Quand le bord extérieur de la semelle est usé, c'est l'indice certain d'un esprit fantasque et braque en ses desseins. Si c'est le bord intérieur, vous êtes en face de l'irrésolution, de la faiblesse, de la timidité.

2° Quand les souliers sont usés au bord extérieur,



et les pointes du pied un peu râpées, tandis que le reste de la chaussure est comme neuf, le porteur est un fripon, un escarpe, un coupeur de femmes en morceaux.

3° Les jeunes gens se garderont bien d'épouser une jeune fille qui forcerait un pied n° 4 dans un soulier n° 2.

En conséquence, quand vous voudrez juger *de visu* une personne quelconque, dites-vous bien que c'est la semelle de ses bottes qui est... le miroir de son âme.

#### ORIGINE DU SPIRITISME.

On a rappelé il y a quelque temps, dans une conférence sur le spiritisme, l'origine de cette science suivant les uns, de cette folie suivant les autres, qui a envahi le monde et ne nous permet plus de rire de la pythonisse des Grecs et la sibylle des Romains, des mystères d'Isis et de ceux des druides.

Voici comment a débuté le spiritisme :

En décembre 1847, raconte M. le docteur Gibier, une famille d'origine allemande, la famille Fox, — le nom primitif était Voss, — vint s'établir à Hydesville, village du comté de Wayne, dans l'Etat de New-York. Cette famille se composait du père, de la mère et de deux filles. L'une, Margaret, était âgée de quinze ans; l'autre, Kate, de douze ans. Cette famille Fox appartenait à l'Eglise épiscopale méthodique et faisait montre d'une piété exemplaire. Quelques jours après leur installation, des faits étranges se produisirent dans leur maison. On entendit des coups frappés dans les murs, le plancher et les pièces voisines. Parfois, lorsque la famille



était réunie pour le repas du soir, il se faisait un grand bruit dans la chambre à coucher des enfants. Chacun accourait au tapage, mais on ne trouvait jamais personne. Seulement, les meubles étaient renversés sens dessus dessous ou entassés pêle-mêle. Ces meubles, même en présence de la famille, étaient agités d'un mouvement d'oscillation; on entendait marcher sur le parquet; les jeunes filles sentaient des mains froides se promener sur elles.

Fox et sa femme crurent d'abord à quelque facétie des voisins; mais ils eurent beau exercer la plus stricte surveillance, ils ne purent découvrir les auteurs présumés de ces bruits. Enfin, à partir de février 1848, la maison était devenue inhabitable; les nuits se passaient sans sommeil.

Cependant la plus jeune des enfants, la petite Kate, voyant que ces bruits ne lui causaient aucun mal, avait fini par se familiariser avec eux. Elle les attribuait au diable, et par plaisanterie elle appelait leur auteur M. Pied-Fourchu.

Un soir, comme elle s'amusait à faire claquer ses doigts d'une certaine manière, elle dit en riant : « Faites-en autant, M. Pied-Fourchu. » Immédiatement le bruit fut répété. L'enfant fit doucement quelques mouvements avec son doigt et son pouce et, à sa grande surprise, il fut frappé un nombre de coups égal au nombre des mouvements qu'elle avait accomplis silencieusement. La mère, aussi émerveillée que son enfant, dit à l'invisible visiteur : « Compte jusqu'à dix », et dix coups furent frappés. Plusieurs questions furent posées, auxquelles on répondit fort juste. A la question : « Etes-vous un homme ? » il ne fut rien répondu, mais plusieurs



coups nets et rapides furent entendus quand on demanda : « Etes-vous un esprit ? » On alla quérir les voisins, et une grande partie de la nuit se passa à faire les mêmes expériences suivies des mêmes résultats.

Telle est l'origine de ce spiritisme qui devait bientôt envahir l'Amérique et l'Europe. Le spiritisme, ainsi fondé, amena l'avènement des *médiums*, c'est-à-dire d'individus possédant le pouvoir refusé au commun des mortels d'évoquer les esprits. Les deux demoiselles Fox furent naturellement les premiers médiums, et la danse des guéridons commença par toute la terre. La religion spirite, car le spiritisme est pour ses adeptes une véritable religion, a donc été fondée par une petite fille de douze ans, Kate Fox. Ce n'est pas un des chapitres les moins curieux de l'histoire des folies humaines.

Pourquoi folie ?

La question est de savoir si les *phénomènes physiques* opérés sous l'influence des médiums sont réels ou supposés, si pour ceux qui les voient il y a observation ou réalité, et, de la part de ceux qui les opèrent, bonne foi ou tour de passe-passe.

Tout est là.

### PIERRES HISTORIQUES.

Certaines petites pierres taillées qu'on retrouve encore journellement en tous pays et qui remontent à l'époque préhistorique de l'*âge de pierre* possèdent une légende.

Ces objets, principalement la pointe de flèche, le couteau en silex et surtout la *hache polie*, ont de tout temps joui d'une certaine célébrité.



Ils se trouvent d'abord mentionnés comme *pierres sacrées* dans les plus anciennes traditions des peuples de l'antiquité; plus tard, la mythologie s'en empara, et ils eurent un rôle dans les fables relatives aux dieux olympiens; ensuite, et jusqu'aux temps modernes, ils fournirent le sujet de nombreuses légendes; aujourd'hui encore, dans les campagnes, on y attache certaines croyances superstitieuses.

Dès la plus haute antiquité, on voit ces pierres entourées d'une grande vénération : les Germains, au dire de Prudence, portaient des pierres polies sur leurs casques d'or. Pour les Grecs et les Romains, elles étaient sacrées. Pline raconte qu'elles figuraient dans les cérémonies religieuses, et principalement dans certains sacrifices en l'honneur de Cybèle. Les Hébreux se servaient de couteaux en silex pour la circoncision. Les Egyptiens, au dire d'Hérodote, leur faisaient, sous le nom de *pierre d'Ethiopie*, jouer un grand rôle dans les embaumements sacrés. Les Chinois conservent avec respect certaines pierres polies et les portent en guise d'amulettes sous le nom de pierres de *Yu*.

Tous ces peuples avaient un culte légitime pour ces pierres, armes des âges précédents, qui, en leur rappelant le dénûment de leurs ancêtres, leur inspiraient de la reconnaissance envers les auteurs des progrès acquis et constituaient surtout pour eux un souvenir : la notion d'un long passé.

Mais ce souvenir s'effaça avec le temps, et, de ce culte, naquirent une foule de superstitions. Oubliant l'origine naturelle de ces pierres, on leur attribua une origine céleste, et, dans la mythologie, elles en vinrent à représenter les pierres que Saturne avait



dévorées à la place de ses enfants. Ayant ainsi été la cause de l'avénement de Jupiter, celui-ci devait avoir mis en elles une foule de vertus.

Enfin on s'imagina encore qu'elles étaient lancées pendant les orages; elles furent donc recherchées comme venant du ciel et conservées précieusement comme un talisman préservant de toutes sortes de maux. On les désignait alors sous le nom de *pierres de foudre* (céraunies).

Ces sortes de pierres représentèrent aussi des dieux : Bacchus, Cybèle, Jupiter furent adorés sous cette forme.

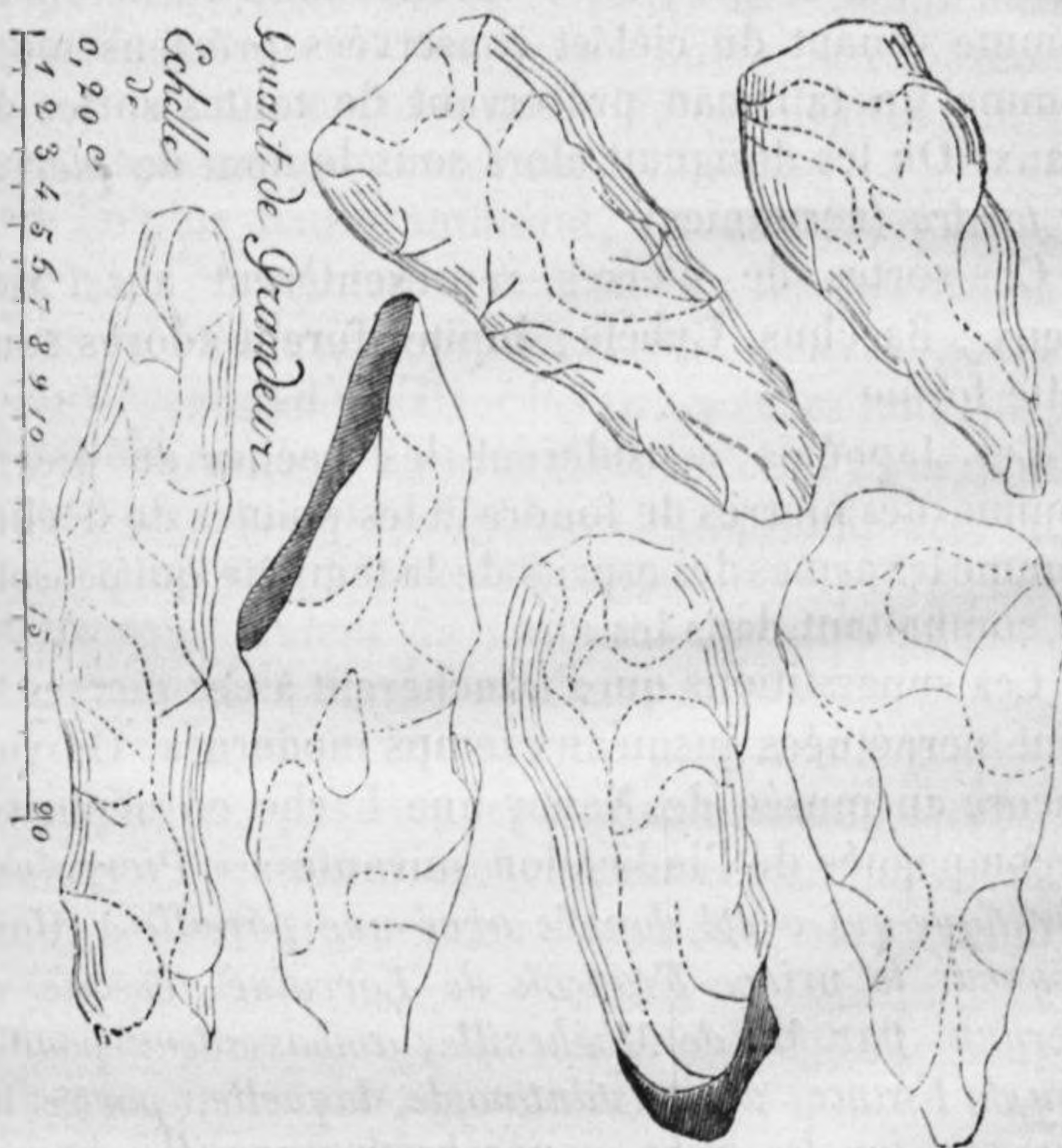
Les Japonais considèrent les haches en pierre comme des pierres de foudre et les pointes de flèches comme les armes des esprits de la tempête qui passent en combattant dans les airs.

Les superstitions qui s'attachèrent à ces pierres se sont perpétuées jusqu'aux temps modernes. On voit encore au musée de Nancy une hache en néphrite, accompagnée de l'indication suivante : « *Pierre néphrétique qui a été donnée avec une pareille à Monseigneur le prince François de Lorraine, évêque de Verdun, par M. de Macheville, ambassadeur pour le roy de France, à Constantinople, laquelle, portée au bras ou sur les reins, a une vertu merveilleuse pour jeter ou préserver de la gravelle, comme l'expérience le fait voir journellement.* »

De nos jours, on raconte encore dans les campagnes de nombreuses légendes sur ces pierres en leur attribuant des dons particuliers : ainsi, dans l'Aveyron, par exemple, les bergers croient leurs troupeaux à l'abri de tout danger et surtout des atteintes de la foudre, dès qu'ils ont pu se procurer



une hache polie et qu'ils l'ont suspendue à la sonnette ou attachée sur la tête de la principale brebis du troupeau. Ils appellent ce talisman *pedro del tro*, pierre du tonnerre.



Haches en pierre.

Les vertus de ces pierres sont encore plus précieuses dans d'autres pays : réduites en poudre et mêlées aux boissons, elles guérissent de leurs maladies les hommes et les animaux ; jetées dans une fontaine, elles purifient l'eau ; portées sur soi, elles donnent une belle mort, etc., etc.

Nous devons nous arrêter longuement sur ces



pierres historiques, qui présentent aujourd'hui un grand intérêt scientifique, car, en dehors de leurs légendes, elles nous sont encore précieuses comme documents véritablement humains. Ces objets de pierre, haches, pointes de flèche, etc., ont été les premiers instruments que l'homme primitif a su fabriquer. Ces épaves, ces rudiments d'un passé lointain, après bien des interprétations diverses, ont enfin aujourd'hui trouvé leur place dans l'histoire originelle de l'humanité.

Après bien des années de lutte contre l'ignorance et les préjugés, la science anthropologique est arrivée à éclairer notre passé d'un jour presque complet. Rejetant toutes les erreurs et les fictions surnaturelles sur ces temps si lointains, elle a rétabli la vérité, nous présentant le monde dans son état actuel, non pas comme la création d'un jour, mais comme le résultat obtenu par une évolution soumise depuis son principe à la grande loi du progrès.

T. OBALSKI.

### LA SUPERSTITION EN AMÉRIQUE.

Les Américains, tout en se posant en esprits forts, sont souvent très-superstitieux. Ce qui le prouve surabondamment, c'est le nombre de « clairvoyants », cartomanciens, chiromanciens, spirites et autres sorciers qui pullulent dans toutes les grandes villes. Le tribunal de la petite ville de Seranton (Pensylvanie) a été saisi d'un procès en rupture de mariage entre une jeune fille, miss Elsie Coslette, et un jeune homme, M. Franklin Howell, dans lequel la sorcellerie joue le rôle principal.



M. Howell, âgé de vingt-cinq ans, est vice-président de la Merchants and Mechanics' Bank de Seranton, et passe pour être très-riche. De son côté, miss Coslette, âgée de vingt ans, est la fille adoptive d'un ancien directeur de la poste, M. Buck ; elle est très-jolie, très-bien élevée et très-recherchée dans la bonne société de la ville.

M. Howell et miss Coslette, fiancés depuis quelque temps, devaient se marier le 5 juin. La jeune



Le spirite réussit à évoquer l'esprit du défunt.

fille s'était fait faire un riche trousseau, et son fiancé avait déjà envoyé ses malles chez elle pour être prêt à partir pour leur voyage de noces le jour même de



la cérémonie. Mais, justement ce jour-là, Howell ne s'est pas présenté. Sa fiancée, le clergyman et les invités l'ont attendu en vain. Tout le monde craignait qu'il ne lui fût arrivé un accident au dernier moment, et on commençait à avoir de vives inquiétudes, lorsque, tout à coup, on apprit qu'un esprit d'outre-tombe était allé conseiller à Howell de rompre aussitôt le mariage projeté.

Quelques jours avant, se trouvant à New-York, Howell était entré chez un spirite bien connu et avait demandé à consulter l'esprit de son père mort depuis longtemps. Le spirite a réussi à évoquer l'esprit du défunt, et celui-ci a conseillé à son fils de renoncer immédiatement à son mariage projeté. Le jeune homme est resté à New-York jusqu'à ce que le jour fixé pour la cérémonie fût passé; puis il a écrit à la jeune fille et à ses parents adoptifs pour les informer qu'il se trouvait dans la nécessité d'ajourner indéfiniment son mariage. La famille de miss Coslette a intenté un procès et obtenu de forts dommages-intérêts.

### LA PROPHÉTESSE DE L'ALABAMA.

L'Etat américain d'Alabama a possédé une prophétesse qui, pour n'être âgée que de treize ans, s'est fait une grande réputation dans le pays et de nombreux disciples, surtout dans la population des campagnes.

Tout au commencement du printemps de 1887, Mollie Pennington, fille d'un pauvre fermier des environs de Vernon (Alabama), est soudainement tombée malade. Les médecins ont cru qu'elle avait



la rage, car, en réalité, elle avait tous les symptômes de cette terrible maladie et elle cherchait à mordre toutes les personnes qui l'approchaient. Cependant elle finit par se rétablir et tomba en léthargie pendant trois jours.

Le matin du troisième jour, elle se réveilla, prédisant qu'elle mourrait au bout d'une heure et qu'elle ressusciterait une heure après. Ses parents et les autres personnes présentes affirment que sa prédiction s'est accomplie à la lettre. Après être restée morte pendant une heure, la petite Mollie s'est soudainement réveillée et a agilement sauté à bas de son lit comme si elle n'eût jamais été malade. Elle a affirmé qu'elle est allée au ciel et que Dieu, après l'avoir guérie, l'a renvoyée dans le monde pour qu'elle y portât sa sainte parole.

La nouvelle de ce prétendu miracle s'est répandue rapidement dans toutes les montagnes Rouges, et bientôt les habitants des environs sont allés en foule voir la nouvelle prophétesse et écouter la parole de Dieu. On lui a amené deux enfants malades, abandonnés depuis longtemps par les médecins, mais la petite Mollie n'a eu qu'à leur toucher les mains pour les guérir instantanément. Enfin le clergyman de la localité, le révérend Springfield, dit que, bien qu'elle n'ait jamais su lire, Mollie lui avait expliqué de la façon la plus claire et la plus plausible certains passages de la Bible qui avaient toujours été obscurs pour lui.

Les parents de la jeune prophétesse sont des fermiers très-pauvres et dénués de toute instruction, mais ils croient à la mission divine de leur fille, et



leur croyance est partagée par toute la population du pays.

### LE YOM KIPPOUR HÉBREU.

Une des fêtes les plus imposantes du judaïsme se célèbre le samedi 9 octobre, c'est le *Yom Kippour* ou jour du Grand Pardon. C'est le jour de la pénitence annuelle ordonné par le livre du Lévitique (chapitre xxiii). C'est le jour de la confession générale du peuple entier à Dieu.

Ce jour-là, tous les Israélites, à quelque classe qu'ils appartiennent, les plus riches comme les plus pauvres, même ceux qui en temps ordinaire négligent les pratiques de leur religion, se réunissent dans la synagogue ou temple pour s'incliner devant l'Éternel. Dans beaucoup de communautés israélites, c'est à partir du premier jour de la lune d'*Eloul*, c'est-à-dire quarante jours avant le Kippour, dès le lever de l'aurore, que les fervents se réunissent dans les temples pour y réciter en commun les prières qui implorent l'indulgence du Seigneur. Dans d'autres, moins rigides, ces prières ne commencent qu'à partir du huitième jour avant le Kippour.

Le jour du Grand Pardon est marqué par un jeûne sévère, qui commence le vendredi à cinq heures du soir pour se terminer le lendemain à six heures un quart. Dans les temples, l'officiant marque les heures par des prières et des cérémonies qui se modifient suivant la marche du soleil. Le jeûne du Kippour est d'une sévérité absolue. Pendant toute la journée on doit s'abstenir, non-seulement de prendre



de la nourriture et de boire, mais encore de faire des ablutions, de changer de vêtements. La veille du Kippour, les Israélites rendent aux tombes des cimetières la même visite que les chrétiens le soir de la Toussaint et le jour des Morts, et en même temps les pauvres reçoivent d'abondantes aumônes. Le jour du Kippour, il n'y a pas de pauvres dans Israël. Chez les fidèles du rite israélite allemand, les pénitents revêtent des habits de deuil; mais dans le rite portugais, différent du précédent, non par les dogmes qui sont les mêmes dans les deux grandes divisions juives, mais par quelques détails de liturgie et de discipline, la cérémonie du *Yom Kippour* a un tout autre caractère.

Rien n'est curieux et imposant, ne rappelle mieux les traditions bibliques et les usages de l'Orient que la cérémonie des trois bénédictions données dans cette journée. Les familles se groupent entre elles, et le plus ancien des chefs bénit ceux qui sont rassemblés autour de lui en les couvrant de l'écharpe appelée *Thaleht*. On répète vingt-six fois dans la journée l'évocation du Pardon, désignée sous le nom hébraïque de *Vayangnabor*. Et pendant les offices, les prières psalmodiées et chantées en plain-chant produisent sous les voûtes à demi sombres et dans leurs mystérieuses profondeurs des effets saisissants.

Les cérémonies se terminent par la prière de clôture, la *Nehila*, pendant laquelle les voix de toute l'assistance se mêlent à celles des officiants pour prononcer en hébreu la formule du pardon : « Dieu puissant et redoutable, pardonne à ton peuple coupable. »

M. Ed. Drumond, qui a écrit la *France juive*, un livre



documentaire, prétend que le dérangement des saisons provient de ce que, depuis une vingtaine d'années, le bon Dieu est débordé par le surcroît d'occupations que lui imposent les méfaits des financiers juifs. Il passe tout son temps à les écouter, pour voir s'il doit leur pardonner, il ne s'occupe plus d'autre chose et ne peut plus surveiller les distractions du soleil.

### LE PONT NEUF.

Il y avait jadis un proverbe fameux : « Solide comme le pont Neuf », pour exprimer la force et la résistance aux infirmités, blessures, et aux maladies d'un homme, militaire ou civil.

Ce proverbe s'est démenti, car le pont Neuf, le fameux pont Neuf, a failli s'écrouler.

Ce pauvre pont Neuf, il résuma la vie parisienne aux dix-septième et dix-huitième siècles ; c'était le boulevard des Italiens de ce temps-là. Les flâneurs allaient passer une heure ou deux à l'une des descentes de ce pont, toujours grouillant « du mouvement perpétuel d'une multitude », comme disait l'auteur du *Miroir historique de Paris*.

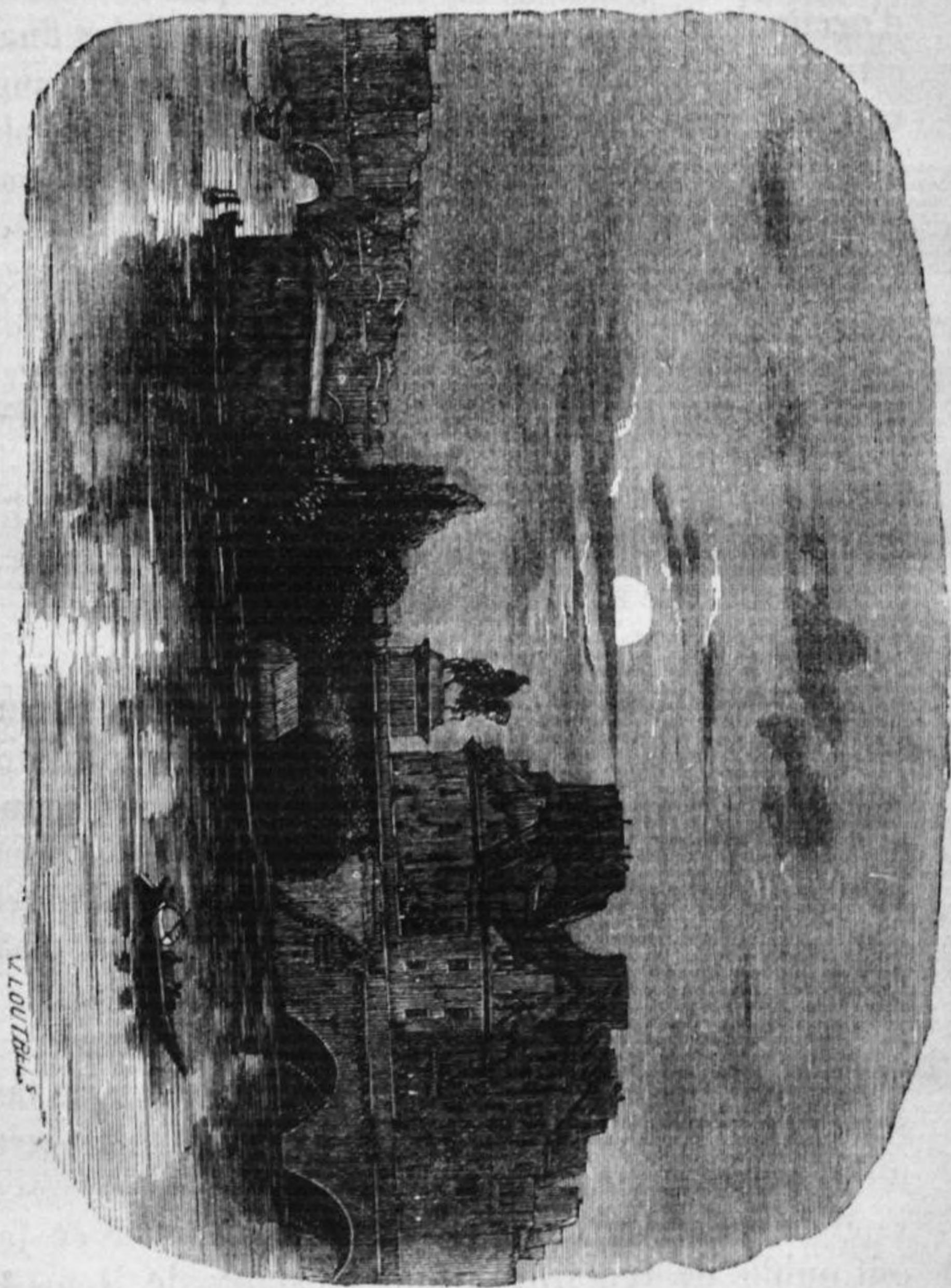
On a cru que la statue de Henri IV, dressée sur le terre-plein, était pour quelque chose dans le tassement qui s'est produit, car elle pèse près de seize mille kilogrammes.

Mais les *savants* écrivains qui ont avancé ce fait ont oublié de remarquer que la statue de Henri IV n'est pas sur le pont Neuf proprement dit, mais sur un terre-plein qui se détache du pont, à l'ouest, et peut supporter des poids bien autrement considé-



rables. Ils ont également omis de voir que l'affaissement du pont s'est produit du côté opposé et assez

Le Pont Neuf.



loin de la statue. Et voilà, dirait M. Prudhomme, comme on écrit l'histoire.



Une particularité curieuse. Cette statue, érigée par Louis XVIII, est bourrée de pamphlet; contre la Restauration, et voici comment. Pour se procurer le bronze nécessaire, le gouvernement bourbonien s'empara de plusieurs statues impériales, et comme cela ne suffisait pas, il fit jeter en outre à la fonte une statue de Desaix qui avait été érigée sur la place des Victoires.

C'est le ciseleur Mesnel qui avait été chargé de diriger les travaux de fonte et ceux du polissage de la statue. Cet habile ouvrier était resté bonapartiste, et, en cette qualité, il avait été atteint dans ses sentiments par la destruction des images impériales. Quand le moment fut venu, il se vengea de la façon suivante. Il introduisit subrepticement dans le bras droit de Henri IV une statuette de Napoléon I<sup>er</sup>. Il se procura tous les pamphlets, libelles, chansons qu'on publiait alors contre les Bourbons, et il en bourra le ventre du cheval du Vert-Galant.

Il a lui-même conté tout cela dans un petit mémoire fort curieux. Il constate qu'il dressa un procès-verbal de sa petite vengeance, et que ce procès-verbal se trouve déposé dans le nez si éminemment bourbonien du roi Henry !

Ainsi, la fameuse statue recèle toute une collection de documents antiroyalistes, qu'il serait relativement facile de remettre au jour.

Mesnel a, du reste, pris soin d'indiquer comment il conviendrait de s'y prendre pour cela.



# HORTICULTURE ET AGRONOMIE

---

## DE L'ACTION ÉLECTRIQUE SUR LA CROISSANCE DES PLANTES.

Des expériences très-curieuses ont été faites pour étudier l'action du courant électrique sur la croissance des plantes à tubercules. « Des pommes de terre et des navets ont été plantés entre des plaques de cuivre et des plaques de zinc enfoncées dans le sol à une distance de 30 mètres environ et reliées extérieurement par un fil métallique.

« Il se formait ainsi un générateur d'électricité ou pile à circuit fermé dont le courant agissait sur les racines des légumes. Dans ces conditions, l'expérience a permis, paraît-il, d'obtenir une augmentation de grosseur de 15 0/0 pour les navets et de 25 0/0 pour les pommes de terre, par comparaison avec d'autres plantes du même champ non soumises au même traitement. »

## L'AZOTE DANS LA CULTURE.

L'azote est l'un des éléments principaux de la fertilité d'un sol. Ce gaz est puisé dans l'air pour



une partie, et dans les composés azotés pour une autre.

M. Berthelot a voulu établir, par des expériences, quel est des deux sols, l'un à l'air libre, l'autre abrité, celui qui absorbe ou fixe la plus forte proportion d'azote gazeux directement puisé dans l'atmosphère.

La terre végétale fixe continuellement l'azote atmosphérique, même en dehors de toute végétation proprement dite. Ce gain ne saurait être attribué aux apports atmosphériques gazeux ou liquides : la pluie a même enlevé au sol, dans ces expériences, sous la seule forme de nitrates, plus d'azote qu'elle n'en a apporté sous forme d'ammoniaque et d'acide nitrique réunis. Malgré cette circonstance, la fixation de l'azote a été plus considérable dans une terre lavée par la pluie que dans une terre abritée, sans doute en raison de l'activité plus grande imprimée aux organismes fixateurs d'azote par la circulation de l'air et de l'eau. L'origine de l'azote fixé pendant le cours de la végétation paraît donc définitivement éclaircie.

#### AMÉLIORATION DES VINS PAR LE FROID.

M. Guinet est l'auteur d'un procédé d'amélioration des vins. Ce procédé consiste à soumettre les vins à un froid intense, produit artificiellement dans des cylindres par une machine pneumatique.

En introduisant dans les cylindres des vins de deux mois, quelle que soit leur provenance ou leur qualité, pourvu que la fermentation vineuse ait été bien conduite, l'eau contenue dans le vin se trans-



forme en petits cristaux incolores. On fait alors sortir le vin des cylindres et on le reçoit dans un vase.

Si le vin est faible en alcool, on peut immédiatement le fortifier en enlevant une partie ou la totalité des glaçons au moment de la sortie des cylindres.

Ces glaçons ne contenant que de l'eau pure, leur enlèvement ne peut modifier la nature du vin ; mais, par contre, il augmente sensiblement la richesse alcoolique.

On a reconnu que, après vingt-quatre heures de refroidissement, le vin traité de la sorte devient limpide et brillant ; son arôme et sa saveur sont rehaussés d'une façon considérable. Le résultat de l'opération a été d'anéantir par le froid tous les ferments, qui sont des êtres organisés et dont l'action est incontestablement malfaisante. Ces ferments se trouvent précipités avec les matières albuminoïdes et lourdes qui étaient en suspension dans le vin, de sorte que celui-ci reste à l'avenir à l'abri de toute altération.

Des expériences faites devant le Comice agricole d'Oran ont été concluantes, et il est facile de comprendre quels services importants peut rendre à la viticulture française le procédé de M. Guinet.

#### LA PROFONDEUR DU SOL GELÉ.

Des expériences, faites en France par MM. Becquerel père et fils, ont établi que la profondeur du sol gelé varie suivant que ce sol est ou non dénudé, gazonné ou non gazonné. Le général anglais Leroy, qui a eu l'occasion de voyager en Sibérie et d'y faire de nombreuses recherches météorologiques, a voulu se rendre compte de la profondeur du sol gelé dans



un pays déjà très-froid par lui-même. Il a déterminé la profondeur limite à laquelle le sol est gelé pendant toute l'année.

A Yakoutsck, en Sibérie, la profondeur du *perpetual ground ice* a été trouvée de 127 mètres. On a exécuté peu de mesures dans le nord de l'Amérique. John Richardson a trouvé une profondeur de 15 mètres par  $64^{\circ}20'$  de latitude nord et  $126^{\circ}35'$  de longitude ouest de Paris. Le lieutenant Ray, en creusant un puits près de la pointe Barrow, en 1883, rencontra une température de  $-20^{\circ}$  C. entre 17 et 23 mètres de profondeur. En admettant que l'augmentation de température soit de  $1^{\circ}$  C. par 38 mètres (cette variation ne nous semble guère applicable dans le sol gelé), le lieutenant Ray estimait à 430 mètres l'épaisseur du *ground ice*.

#### LE SUCRE AU CAMBODGE.

Parmi les cultures susceptibles d'un grand développement au Cambodge, mais demeurant cependant à l'état rudimentaire, autant par la paresse naturelle des indigènes que par le découragement résultant d'une oppression fiscale intolérable, M. de Fonpertuis a signalé, dans l'*Economiste français*, la culture de la canne à sucre; mais il pense qu'il se passera bien du temps, sans doute, avant que les sucres du Cambodge soient cotés sur les marchés européens, tant le système employé pour le fabriquer est primitif et défectueux. Les cannes sont écrasées entre deux gros cylindres verticaux en bois dur munis de dents d'engrenage que des buffles mettent en mouvement. Le sucre tombe dans un puits en maçonnerie ou bien dans des troncs d'arbres



creusés et mis en terre. Le jus ou *vesou* se transvase dans de grandes cuves en fer très-évasées, où on le fait bouillir à l'air libre, pour qu'il ne s'altère pas et que le sucre se concentre. On renferme ensuite ce sucre dans des pots en terre de forme cylindrique et on le livre à la consommation. Il a une teinte brun foncé ; il est humide, sirupeux et renferme beaucoup de mélasse. Parfois on le purifie avec de l'argile détrempée. Les Cambodgiens ont aussi du sucre terré, du sucre candi, et, en dehors de celui qu'ils retirent de la canne, ils extraient d'une sorte de palmier un sirop qu'ils font bouillir dans les tubes des bambous mêmes qui ont servi à le recueillir. Ils obtiennent ainsi un vin très-agréable au goût, le résidu de l'évaporation fournissant un sucre non cristallisable qui se vend sous forme de petites tablettes noires superposées.

#### PLANTATIONS LE LONG DES COTES.

Il est difficile de faire des plantations sur les côtes de la mer du Nord, qui sont, comme on sait, battues par des vents violents chargés de vapeurs salines et dont le sol, moelleux en hiver, durcit en été. Les Hollandais sont parvenus à vaincre ces obstacles en procédant de la manière suivante :

On commence par établir, au moyen de plançons d'essences à croissance rapide (peuplier du Canada), des rideaux d'abri derrière lesquels on plante des essences plus précieuses : orme champêtre, frêne et érable au premier rang ; peuplier, saule, tilleul, aune, châtaignier, noyer et platane au deuxième rang, et enfin, comme sous-bois, le sorbier, le sureau et l'épine noire.



Généralement, ces différentes essences sont plantées à l'état de hautes tiges dans des trous profonds distants de 1 mètre, ouverts en automne, et qu'au printemps, époque de la plantation, on remplit de sable à gros grains, ou mieux de terre limoneuse. Les plants sont assujettis à deux tuteurs par des liens de paille ou de saule.

Comme le succès des semis d'orme en pépinière est lent, difficile et incertain, on y transplante, après ameublement profond du sol, des marcottes rabattues à peu de distance des racines. Au bout de six à sept ans de culture en pépinière, on obtient ainsi de hautes tiges de 2 à 3 mètres de hauteur coûtant 1 fr. 25 à 2 fr. l'une, qui sont suffisamment fortes pour résister aux vents et fixer les sables.

### LES CHRYSANTHÈMES.

Les chrysanthèmes sont à la mode, et certes elles méritent la vogue dont elles sont l'objet. Plusieurs horticulteurs ont essayé de changer l'époque de leur floraison, et M. Chargueraud a signalé à la Société internationale d'horticulture une observation intéressante que lui ont fournie ses expériences sur les chrysanthèmes d'automne. Il a prouvé, par diverses communications antérieures, que, grâce à certains procédés de culture, on peut retarder la floraison de ces plantes de l'automne, qui en est l'époque normale, jusqu'au printemps suivant. Pour compléter ses expériences à ce sujet, il a voulu voir si, de même qu'on peut retarder cette floraison, on pourrait l'avancer également.

Dans ce but, des pieds de ces mêmes chrysanthèmes, qui n'avaient pas subi de pincement, ont été



rentrés par lui de telle sorte que leur mise en végétation au printemps fut ainsi notamment avancée. Ces plantes ayant été mises en pleine terre le 15 juin, il y avait lieu de s'attendre à ce que leur floraison fût avancée comme l'avait été leur végétation. Il n'en a rien été, et leurs fleurs ne se sont montrées qu'à l'époque normale. Il est ainsi démontré qu'on peut reculer, mais non avancer la floraison des chrysanthèmes d'automne.

Cette observation est intéressante au point de vue cultural, mais plus encore au point de vue physiologique.

Il est admis, en effet, et des faits nombreux viennent à l'appui de cette idée, que chaque plante fleurit et fructifie après avoir reçu, dans le cours de sa période végétative annuelle, une quantité de chaleur exprimée par une somme de degrés de température déterminée pour chaque espèce. Or, il est évident qu'un pied de chrysanthème qui, ayant été tenu plus ou moins chaudement pendant l'hiver, est entré en végétation de bonne heure et n'a fleuri néanmoins qu'en automne, a reçu beaucoup plus de chaleur, pendant sa période végétative ainsi allongée, que celui qui, étant resté à l'air libre, a commencé de végéter notablement plus tard, et qui cependant a fleuri en même temps que le premier. Il semblerait donc, d'après cela, que les chrysanthèmes d'automne échappent à la loi des sommes de température nécessaires pour amener la floraison et la fructification. C'est ce dont il serait bon de s'assurer par de nouvelles expériences.



## VARIÉTÉS SCIENTIFIQUES

---

### LES PARFUMS ÉGYPTIENS.

Les hommes sont fanatiques de parfums, et l'histoire des civilisations antiques montre à quel degré de perfectionnement avait été poussé l'art du parfumeur, dans les temps les plus reculés.

Les parfums sont, en général, des produits végétaux dont la nature est prodigue, mais qu'il faut recueillir, extraire, élaborer et conserver pour les employer au moment voulu, et les anciens étaient plus avancés que nous à ces divers points de vue.

Extraits de fleurs ou résines, les parfums anciens franchissent les siècles, et il serait impossible d'assigner une limite à leur durée.

Témoins, par exemple, les momies d'Egypte, qui, pour nous, doivent être considérées comme indestructibles, étant donné leur état actuel de conservation.

C'est en étudiant les momies d'Egypte que M. Loret, professeur à Lyon, a retrouvé la formule de deux parfums égyptiens fameux, le *Kyphi* et le *Tasi*, que l'on ne connaissait que de nom.

A un moment donné, les Grecs et les Romains les adoptèrent, et en firent usage universellement comme onctions et aspersions dans les banquets.

Il y a une foule de recettes du *Kyphi*. Le nombre des substances mélangées pour l'obtenir augmente avec le temps.

Suivant tel historien, il y en a dix; suivant tel



autre, seize ; un troisième en compte vingt-huit ou trente ! Enfin, au douzième siècle, le savant Myreps en indique cinquante.

Avec le Kyphi on fait le parfum des clous fumants, un parfum pour la bouche, un autre pour le linge, un dernier pour les onctions sacrées.

L'Académie a reçu un échantillon de Kyphi préparé par M. Rimmel ; c'est une teinture alcoolique de plantes, de racines et de graines qui est colorée en vert brunâtre foncé.

Le *Tasi* préparé par M. Domère, sur les indications de M. Loret, est composé de huit substances résineuses, dissoutes dans du vieux vin de Xérès ; la mixture doit séjourner quatre-vingt-dix jours en vase clos.

Les substances principales sont du benjoin, de la lentisque, de l'encens et de la myrrhe.

Il est à remarquer que les parfums provenant des animaux, comme le musc, par exemple, sont répudiés par les anciens comme impurs et indignes de figurer dans les temples ou même dans l'usage privé.

#### LE FUSIL DE 1767.

Dans un recueil publié il y a cent vingt ans, on trouve parmi les inventions citées :

Un fusil inventé par les sieurs Bouillet père et fils, arquebusiers à Saint-Etienne en Forcz ; ce fusil a la propriété de pouvoir tirer vingt-quatre coups de suite, se chargeant, s'amorçant et s'armant par le seul mouvement circulaire du canon sur un axe disposé à cet effet ; il a paru très-ingénieusement imaginé, parfaitement exécuté, et n'être sujet à aucun danger, n'étant pas possible qu'il y ait jamais de



communication entre la poudre enflammée dans le tonnerre du fusil et celle du magasin ; dans les épreuves qui en ont été faites, il a tiré dix-huit coups de suite en une minute et demie ; le canon alors s'est échauffé assez pour ne pouvoir être tenu qu'avec quelque peine ; les six autres coups ont été tirés deux minutes après ; mais il a paru qu'avec un gant on aurait pu tirer les vingt-quatre coups sans interruption.

L'utilité de cette arme pour le service n'a pas paru répondre au mérite de l'invention. On a cru, cependant, qu'une douzaine de fusils de cette espèce ferait un grand effet dans un abordage.

Le fusil ne pèse que sept livres, tandis qu'un fusil de soldat en pèse huit ; il n'a aucun inconvénient et remplit parfaitement les fonctions auxquelles il est destiné.

### COMMENT LE PUBLIC COMPREND SOUVENT CE QU'ON LUI EXPLIQUE.

La lumière électrique, dit le journal *l'Electricité*, n'est un secret pour personne aujourd'hui. La lampe Edison, qui ne la connaît pas ? elle est employée partout. Eh bien, rien n'est amusant comme de parler électricité dans un milieu de gens du monde ou de marchands de boutons enrichis. C'est toujours drôle de voir comme ce qui nous semble à nous si simple, puisque c'est notre métier, est compris du public qui a la bonté de nous lire, et pour un esprit un peu sceptique, il y a, comme dit le camelot, « de quoi rire et s'amuser ».

Pour notre part, nous notons toujours les conver-



sations prises au passage, et, le cas échéant, nous nous en faisons volontiers l'écho.

L'autre soir, nous trouvant pendant un entr'acte assis à l'un des fauteuils d'un théâtre éclairé à l'incandescence, le hasard nous fit entendre ce qu'une dame élégante et deux messieurs très-bien discutaient derrière nous.

— Tiens ! disait la dame, les becs de gaz du lustre sont renversés !

— Tu te trompes, chère amie, répondit le mari, ce sont des lampes électriques !

— Oui, déclare le troisième, des lampes Edison.

— C'est joli, reprit la femme ; mais ces lampes, si l'on en décrochait une, éclaireraient-elles encore.

— Je ne le crois pas, fit le mari, car elles n'auraient plus d'électricité.

— C'est juste ; mais alors l'électricité est donc dans le lustre ?

— Certainement.

— Non, dit le deuxième monsieur, l'électricité est dans la cave ou dans les coulisses, et des fils l'amènent aux lampes.

— Mais, dites donc, réplique la dame curieuse, si un fil se cassait, l'électricité se répandrait dans la salle ? Est-ce que ce serait dangereux pour les spectateurs ?

— Mais, ma bonne amie, conclut le mari, comme les trois coups frappaient, l'électricité peut se respirer sans danger, et puis, s'il y en avait dans la salle, elle se porterait surtout au plafond, et nous n'avons rien à craindre.



**EXÉCUTION ÉLECTRO-CAPITALE.**

On s'est souvent demandé pourquoi on n'utilisait pas l'électricité qui tue si rapidement, et probablement sans que la victime en ait conscience, les hommes aussi bien que les animaux, pour exécuter les criminels condamnés à mort.

Un ingénieur de Leipzig a soumis au tribunal de cette ville un appareil qu'il destine aux exécutions électro-capitales.

Cet appareil consiste en une espèce d'estrade de neuf mètres carrés de superficie, à laquelle on accède par cinq marches. Au milieu est le siège destiné au patient et derrière est une statue de la Justice, tenant la balance. Celle-ci est mobile, et ce sont ses oscillations qui mettent en jeu le mécanisme de mort. Une batterie électrique, constituée par une pile et des appareils puissants d'induction, est montée sous l'estrade, à l'abri des regards du condamné. Les conducteurs de la pile montent par les montants et le dossier du siège pour venir aboutir à deux plaques de platine, entre lesquelles se loge la tête du condamné, demeuré libre, s'il y consent ou attaché à la chaise, s'il résiste.

Voici maintenant la mise en scène qu' imagine l'inventeur allemand.

Le procureur lit le jugement et, cette lecture achevée, le bourreau brise un bâton, en jette les morceaux dans un des plateaux de la balance. En s'abaissant, celui-ci fait jouer le mécanisme de réunion des piles, la machine électrique agit et le fluide foudroie le condamné.

Essayé sur des animaux, l'appareil de l'ingénieur



de Leipzig a « fait merveille ». Aussi son inventeur use-t-il de toute son influence et de celle de ses amis pour obtenir que l'essai en soit ordonné lors de la première exécution capitale.

Est-ce assez allemand tout cet enfantillage théâtral ?

Pour moi, à toutes ces mécaniques modernes, je préférerais, si un jour le choix m'était donné, la décollation par l'antique bache ou par l'épée gigantesque ; c'était plus... chic !...

### LES FEMMES A CORNES.

Il y a des femmes à cornes ! Ceci n'est pas une plaisanterie de mauvais goût. Il existe un tableau de Wiertz représentant un accident de ce genre. Le peintre, qui n'avait voulu se livrer qu'à une fantaisie, à l'illustration d'une vieille légende de terroir, a représenté un cas pathologique, qui est, sinon fréquent, du moins susceptible de se reproduire. Voici à cet égard des renseignements précis donnés par M. Henri de Parville dans sa *Revue des sciences* :

Oui, il y a des femmes à cornes. Le cas est assez rare ; mais enfin il peut se présenter, puisque le docteur Demarquay en a relevé 59 exemples. Le baron Jules Cloquet a cité une femme qui portait sur le cuir chevelu un appendice de 14 centimètres ; Bartholin en a mentionné une dont la corne atteignait 16 centimètres.

Ce n'est rien. Celle qui a appartenu à madame X... et que le docteur Dubrandy, d'Hyères, a déposée au musée de l'hôpital Saint-Louis, mesure 21 centimètres et elle atteindrait 26 centimètres si son



extrémité, repliée sur elle, venait à être déroulée. Cette corne humaine est tordue en spirale comme une corne de bélier. Sa circonférence, en moyenne de 6 centimètres, atteint en certains endroits plus de 7 centimètres. La surface présente des stries et des cannelures dans le sens longitudinal. A sa base naissent deux petites cornes auxiliaires, l'une de 3 centimètres, l'autre de 7 centimètres, grosses chacune comme un tuyau de plume.

La couleur de cette corne rappelle celle de la cire brute et tourne au brun vers son extrémité. Il ne s'agit pas d'une production cornée de la nature de celle des ruminants, mais bien d'une production cutanée, d'une véritable affection morbide. Elle a été enlevée en novembre 1885, par M. Dubrandy, sur madame X..., femme de cinquante et un ans, très-obèse (95 kilog.) et de petite taille, n'ayant jamais eu d'affection cutanée. C'est à quarante ans qu'apparurent sur le cuir chevelu, au niveau de l'angle supérieur de l'occipital, les rudiments de cette corne. Son développement a été très-lent; jusqu'à quarante-sept ans, la corne atteignit à peine 13 millimètres de longueur; puis, tout à coup, elle grandit assez rapidement et atteignit, en quatre ans, 21 centimètres.

Une autre corne de 1 centimètre est tombée spontanément, il y a trois ans. Il existe aussi, sur la tête de madame X..., quelques loupes. La grande corne se dirigeait d'abord obliquement en arrière, pour se continuer en spirale vers le bas. Parfaitement dissimulée sous le bonnet de sa propriétaire, elle ne produisait aucune gêne pendant le jour ni aucune douleur. Mais, pendant la nuit, la moindre



pression accidentelle, en provoquant de la souffrance, réveillait souvent la malade. Aussi elle se décida à se faire opérer. On serra la corne avec une ligature élastique, et trois jours après, la production cutanée tombait.

La structure histologique de cette corne est celle de toutes les productions de même nature. Elle est formée de cellules épidermiques dépourvues de noyaux, tassées en long les unes contre les autres, faciles à dissocier avec la potasse ou l'ammoniaque.

Six mois se sont écoulés depuis l'opération. Et voilà la corne qui repousse à toute vitesse; elle a déjà acquis 3 centimètres de longueur. On aura donc bientôt la corne cadette. Mais, avec de la persévérance, on finira sans doute, ainsi qu'il est déjà arrivé, par débarrasser la malade de cette production anormale. N'importe, la nature est quelquefois bien bizarre.

### L'INDUSTRIE FROMAGÈRE EN SUISSE.

Un écrivain agronomique, M. Grandeau, qui a visité en Suisse les fromageries, une des richesses du pays, nous fournit sur la fabrication du fromage en Suisse les détails suivants :

La Suisse fabrique chaque année de trente à quarante mille tonnes de fromages divers dont la valeur est de cinquante à soixante millions de francs. La moitié environ de cette quantité alimente le commerce d'exportation. La quantité de beurre fabriquée est à peu près égale, et l'on porte à plus de cent vingt-cinq millions de francs la valeur du lait, du beurre et du fromage qui se consomment en Suisse. On comprend que l'animal auquel le Suisse doit cette



richesse soit traité par lui comme un nourricier, qu'il reçoive des soins de tous les instants, que l'on éprouve pour lui une véritable affection.

La fabrication des fromages demi-durs de Gruyère est l'objet, dit M. Grandeau, d'arrangements spéciaux d'une excellente institution dite *la Fruitière*.

On donne ce nom à une association de propriétaires de bestiaux permettant à ceux qui ne possèdent qu'une ou deux vaches de tirer de ces animaux un profit égal à celui qu'en peuvent obtenir les possesseurs d'un nombreux troupeau. Suivant l'étendue du pâturage appartenant à l'association ou affermé par elle à une commune, le nombre des vaches de la *Fruitière* varie d'un lieu à l'autre ; il est toujours strictement limité à la possibilité de nourrir convenablement le bétail pendant toute la durée de son séjour dans l'*alp*. De là cette première conséquence que l'alimentation des animaux des sociétaires est complètement assurée pendant la saison d'été. Il est tenu un compte, par le fruitier ou fromager chargé de la surveillance du bétail sur la montagne et de la fabrication du fromage, des quantités moyennes de lait produites par chacune des vaches confiées à ses soins. Au mois de novembre, après le retour des animaux chez leurs propriétaires, le fromage provenant de la campagne d'été est pesé et vendu au nom de l'association. Du prix de la vente on déduit les frais de toute nature qu'entraîne l'opération, et le produit net ainsi obtenu est partagé entre les sociétaires au prorata du nombre de litres de lait fourni par les animaux leur appartenant. De cette façon, le paysan qui ne possède qu'une ou deux vaches, dont le lait consommé en nature ne lui eût donné que



cinq ou six centimes par litre, réalise pour la même quantité un bénéfice de dix à onze centimes au minimum.

C'est à la Franche-Comté, où elle existe depuis le seizième siècle, que la Suisse a emprunté l'institution de la *Fruitière*. Des agronomes éminents des divers cantons, notamment Schœtzmann, mort récemment, ont perfectionné le système et ont indiqué les meilleures méthodes pour entretenir les pâturages, soigner le bétail, traiter le lait et ses dérivés.

Sans vouloir entrer ici dans aucun détail sur la fromagerie, j'indiquerai rapidement l'organisation du chalet, siège de cette industrie sur les Hautes-Alpes. Le lait fournit six produits principaux : fromage gras, fromage demi-gras, fromage maigre, beurre, petit-lait et sucre. Le fromage gras est fabriqué avec le lait *entier*, non écrémé; le fromage demi-gras s'obtient avec le mélange du lait du matin entier et du lait de la veille, dont la crème s'est séparée partiellement pendant la nuit et qui, enlevée le matin, sert à la fabrication du beurre; par fromage maigre, on entend le produit obtenu avec le lait écrémé seul; enfin le petit-lait est la partie aqueuse du lait, résidu de la coagulation de la partie qui donne le fromage.

Matin et soir, les vaches viennent d'elles-mêmes au chalet se soumettre à la traite, puis se dispersent de nouveau dans le pâturage. Le chalet comporte une chambre à refroidir le lait, une cuve de 300 litres environ, où se pratique la transformation du lait en fromage, une presse pour l'extraction du petit-lait emprisonné dans le fromage au moment de la fabrication, et une cuve destinée à la salaison du



fromage et à son emmagasinement, jusqu'au moment où on le descendra dans la vallée, soit par une *schlitte*, sorte de traîneau léger, soit, le plus souvent, à dos d'homme. Un fromage de taille moyenne pèse de 30 à 40 kilogrammes. Annexée au chalet, on rencontre presque partout une porcherie plus ou moins considérable; les animaux y sont nourris avec le petit-lait. J'ai constaté depuis quelques années une diminution notable du nombre des porcs dans les chalets des pâturages élevés. Certains d'entre eux en sont même complètement dépourvus. Cela tient à l'extension considérable qu'a prise depuis plusieurs années la fabrication du sucre de lait. Ce liquide renferme normalement par litre 4 à 5 grammes d'un sucre particulier, qui se sépare complètement de la substance grasse et caséuse pendant la fabrication du fromage, et demeure dissous dans le petit-lait. Une usine spéciale, établie à Langnau (canton de Berne), traite les sucres de lait bruts et les raffine pour les livrer à l'industrie, et notamment à la pharmacie.

Dans nombre de fromageries, on a trouvé un profit notable à substituer la concentration à feu du petit-lait, pour en retirer le sucre, à l'alimentation des porcs, seul moyen connu autrefois pour l'utilisation du petit-lait. Le sucre de lait brut, tel que le fromager le prépare sommairement, se vend couramment de 100 à 110 francs les 100 kilogrammes.

### FALSIFICATION DES FLEURS.

A la millième falsification, nous ferons volontiers la croix. Voilà que la chimie permet aujourd'hui de



donner aux roses les teintes les plus bizarres : violet, safran, vert, panaché, etc.

Si la fleur est coupée et destinée à un bouquet, on la met dans un bain renfermant un peu de carbonate de potasse ; on la lave à l'eau pure pour enlever l'excès de mordant, et on la plonge ensuite au milieu d'une solution de fuchsine, dans de l'eau distillée ou de l'eau de pluie. Avec de la fuchsine dite bleu de lumière, une rose blanche sort du bain absolument bleue ; avec une teinture verte, elle passe au vert tendre. Si l'on diminue la dose de potasse, la couleur ne mord pas également partout, et la fleur est panachée. Souvent ces roses unicolores ou panachées sont largement bordées d'un bleu foncé avec des reflets gorge de pigeon. Si l'on colore des boutons, on obtient des roses singulières : franges bleues, taches bleues, avec le centre blanc. Jamais on ne supposerait ces roses teintes ; l'illusion est complète ; elles se conservent aussi longtemps que les autres roses, et gardent leur parfum.

Pour colorer leurs fleurs sur pied, il suffit, le matin de bonne heure, avant que le soleil ait passé sur les massifs, de saupoudrer les rosiers avec de la fuchsine de différentes couleurs. La rosée fait dissoudre la teinture, et l'on peint littéralement les fleurs. Crime abominable!...

Tel est, en deux mots, l'art de maquiller et de déguiser les fleurs d'un jardin.

### LES PONEYS ISLANDAIS.

Les poneys islandais forment une variété des plus remarquables de petits chevaux.

Haut de 1 mètre 20 à 1 mètre 60, généralement



couleur café au lait, le poney islandais est solidement bâti, à ossements gros, au pied d'une sûreté absolue, fort et excellent pour soutenir la fatigue. Il porte facilement cent kilogrammes et fait, avec cette charge, jusqu'à trente lieues de France dans une journée.

Comme nourriture, jamais orge ni avoine, le grain ne pousse pas en Islande; aussi le poney se contente-t-il de paître, et l'hiver il se nourrit d'un mélange de foin séché et de morues pilées. Si le poney islandais était introduit en France, on aurait un cheval pour rien, et un cheval économique, puisqu'il suffit de lui laisser manger le regain des prairies.

En Ecosse, quand ils se trouvent dans des prés meilleurs que ceux de l'île *Désolée*, ils prennent très-vite de l'embonpoint, sans pour cela perdre de leurs qualités.

Il n'est pas possible de trouver plus de sagacité dans un animal que dans ces chevaux.

Pendant des nuits absolument obscures, au milieu des neiges, des pluies et des ouragans, par les sentiers les plus tortueux et les plus ravinés des montagnes, des rochers et des blocs volcaniques, on ne les voit jamais faire un faux pas.

Lorsque l'on s'égare et qu'on ne sait plus, pour retrouver un gîte, si l'on doit prendre à droite ou à gauche, on n'a qu'à lâcher la bride au poney et à se laisser conduire par lui; on peut être certain qu'il vous portera au gîte hospitalier. Lorsque des poneys arrivent près d'un endroit marécageux, d'une fondrière, ils s'arrêtent d'abord et flairent le terrain comme s'ils voulaient le sonder; s'ils reculent, c'est qu'il y a danger certain de s'embourber, auquel cas les plus forts coups de fouet ne les forceraient pas



d'y entrer. On ne leur connaît qu'un défaut, c'est la répugnance absolue qu'ils ont à marcher seuls, loin de leurs compagnons.

Si parfois il arrive au voyageur de rester en arrière, le poney qu'il monte s'inquiète, pousse un hennissement douloureusement plaintif, puis s'élance au galop pour retrouver la caravane.

Que de services rendraient ces poneys aux particuliers et à l'armée si on les acclimatait en France!



## AUX ASTHMATIQUES

Les décès causés par **asthme, bronchite et catarrhe** sont terrifiants. Cela ne serait pas si pastilles, bonbons, canes, les, sirops tant vantés par leurs auteurs étaient efficaces; ils ne valent donc rien. Les malades, indignement exploités, n'ont qu'une ressource : le **Traitement AUBRÉE**, médecin-pharmacien à la *Ferté-Vidame* (Eure-et-Loir), sans danger, peu coûteux, guérissant malades déclarés incurables. N'attendez pas que la mort vous surprenne, demandez gratis brochure explicative.





### AMOUR DE CRABE.

Au beau pays de France, sur les confins des contrées normande et picarde, au débouché d'une large échancrure de falaise s'étendent, comme deux longs bras, les jetées d'un petit port devenu station balnéaire. Une vieille et pittoresque église accrochée au flanc d'un coteau, le voisinage d'un château royal, aujourd'hui désert, la proximité de la ville dont Vatout a immortalisé le maire, en faut-il plus pour faire reconnaître le Tréport.



## I

Là, sur la plage de sable étendue à perte de vue, vivait un crabe.

N'en déplaise à l'orgueil humain, la clarté nécessaire au récit de cette véridique histoire nous oblige à présenter tout d'abord ce crabe, héros chevaleresque et jaloux, martyr de Cupidon.

Le crabe vit dans la mer, se blottit sous les rochers, s'enterre dans le sable et se perd sous... chut!... Les savants l'ont rangé dans la famille des crustacés; ils l'ont dit méchant, gourmand, voleur, inintelligent. Les maîtres-queux l'ont dédaigné, comme trop petite monnaie de la langouste; les médecins l'ont déclaré indigeste. Houspillé, chassé, poursuivi par les petits de l'espèce humaine, engeance sans pitié comme sans générosité, le crabe, au dire de bien des gens, serait une erreur de la création, un ébauché, un raté de Celui qui a fait de si belles choses...

C'est pourtant un philosophe digne d'observation et d'étude que ce porte-maison qui pense, qui agit, que nous trouvons horrible parce qu'il ne nous ressemble pas; féroce parce qu'il se défend contre notre gourmandise ou simplement l'inutile cruauté de nos enfants. A première vue, il est vrai, son facies est rébarbatif, peu rassurant même; avec ses deux yeux en saillie, sa carapace toute nue, il affecte des allures de syndic de faillite chauve et retors. Cette espèce de genou à marche oblique, précipitée, accidentée, ne dit rien qui vaille; on le fuit d'instinct, on l'insulte, on le pourchasse comme si Dieu, dans sa majestueuse indifférence, n'avait pas fait la terre assez



grande pour contenir à la fois et la superbe de l'homme et la modestie du crabe.

Notre crabe tréportais se rangeait parmi les beaux sujets du monde crustacé ; il avait grandi et grossi à l'abri des coups de mer et des coups du sort, et de cette quiétude étaient nés chez lui l'ennui, la lassitude du bonheur, le spleen. Il avait cessé de goûter le charme de cette existence sans nuages, de cette vie calme, sans batailles, comme sans mauvaises rencontres.

Une belle et douce journée de septembre, alors qu'il promenait son désenchantement sur la grève que lentement abandonnait le flot, ses caprices le conduisirent vers une roche isolée, peu fréquentée de ses compagnons.

... Il vit un être ravissant, dont la splendeur l'éblouit, une déité aérienne dont la vue faillit lui faire perdre la tête. Lui, l'amant de la Lune, il crut que sa maîtresse était descendue sur la terre. Puis des voiles retombèrent, la belle disparut ; mais un objet léger et volage, capricieux de sa nature, que la brise agitait de petits frémissements, demeura là où, pendant un court moment, s'était arrêtée seule, sans témoins, celle qu'une voix lointaine et tendre appelait : Ophélie ! Ophélie !...

Cet objet ainsi abandonné, c'était un fragment de poème, et sur ce fragment resplendissait en traits fulgurants un seul vers, rien qu'un...

Je souffre, ver de terre, amoureux d'une étoile...

Ces mots sublimes furent comme le phare magique qui montra au désenchanté le monde sous un aspect tout nouveau... Les nuages se dissipèrent...



en un instant, il posséda le poème de la vie; il se trouva compris, apprécié et traduit par le grand Olympio lui-même... Il voulut revoir le rayon éclatant, le météore de sa vie, la belle qui l'avait couvert de son éclat. Il jura de ne rentrer dans son caillou que mort ou victorieux.

## II

L'humanité cependant ne se doutait guère de la violence de cet Ètna qui venait de faire explosion dans le cœur et sous le crâne d'un crabe. Représentée par une foule multicolore, bruyante, froufroulante, de bonne humeur, elle ne s'occupait nullement de l'humble crustacé, qui, pour le moment, se croyait le roi de l'Univers.

Elle lisait, causait, criait, se baignait et nageait, devant ou dedans une vaste boîte en sapin de Norwège à trois compartiments... un casino, pour tout dire, s'ouvrant largement sur la mer, inondé d'air et de lumière. Dans un salon de lecture, sur une table immense couverte de l'inévitable tapis vert, s'étaient étalés journaux et revues, gazettes à images ou non venant soi-disant s'offrir aux lecteurs, mais plus souvent tombant aux mains de mamans qui, sans souci du règlement, consentaient à se les approprier pour envelopper les brioches des marmots ou réparer en toute hâte les suites de leurs oublis.

## III

Un matin, parti sous-préfet d'une sous-préfecture picarde, Francis Durangel s'était rendu au Tréport



ou plutôt il était venu y échouer. Salué à son arrivée par le facteur du poste télégraphique, il avait daigné sourire, flatté d'un tel empressement. D'une main, il avait reçu la dépêche, de l'autre, il avait glissé un généreux pourboire...

Et ses yeux avaient lu?... l'annonce de sa destitution.

Après un chiffre, rien de plus brutal qu'un télégramme!

Quelle surprise! quelle déconvenue! quelle chute!... pour Francis, le beau sous-préfet, comme on l'appelait familièrement. Jusqu'à nouvel ordre, le pays était donc de force à se passer d'un administrateur qu'au temps de sa prospérité on avait cité comme dévoué, vanté comme habile, eucensé comme puissant. On le mettait en disponibilité, mot poli dont la signification ne l'est guère.

Après trois jours de malédictions à huis clos, de philosophie affectée au grand soleil, de lettres écrites, de télégrammes envoyés à tous ceux qui, parmi les amis, connaissances, relations, obligés et créanciers, pouvaient prétendre au rôle de terre-neuve d'un sous-préfet à demi noyé, le disponible s'avoua qu'il fallait enfin se faire une raison.

Sous-préfet sans sous-préfecture, demi-vieux garçon ayant croqué un oncle trop maigre pour son appétit, il ne lui restait plus rien, si ce n'est les souvenirs et le temps : celui-ci pour méditer ceux-là aussi profondément qu'il le voudrait. Une jeunesse peu studieuse l'avait constitué fruit sec ; un caractère bon enfant l'avait rendu camarade agréable ; un gousset convenablement garni — alors — avait attiré autour de lui beaucoup d'amis ; quant aux



opinions politiques, il les comprenait toutes comme il buvait de tous les vins.

Un soir, au retour d'une partie de canot, il apprit, en blanchissant l'absinthe, qu'on venait de changer le ministère; le progrès ayant marché, ses camarades arrivaient au pouvoir... En deux cents de piquet, il perdit huit choppes; en trois, il les regagna avec faculté d'échange contre une sous-préfecture, ce que, par distraction, il accepta. Le lendemain



Un soir, il apprit qu'on venait de changer de ministère.

matin, tous ses amis et débiteurs avaient obtenu de lui quittance en règle : un service en appelle un autre, cela va de soi... Naïf encore, Francis eut bien quelques scrupules, manifesta quelques craintes,



parla de son inexpérience, hasarda quelques réserves... un *vermouth* eut raison de tout ce verbiage.

Bref!... il compta sur les grâces d'Etat.

Hélas ! maintenant, il était loin le temps où, sultan d'une sous-préfecture, adulé, admiré, craint, envié, il n'avait qu'à jeter le mouchoir pour ramasser en même temps une belle fille et une belle dot... En un clin d'œil, il avait été au bord du fossé, puis la culbute s'était faite, et il gisait au fond du gouffre, n'étant plus rien, n'ayant plus rien.

Il n'avait rien ? Il se trompait. Il avait une promesse et une quittance.

La promesse :

Un de ses amis, colosse de Rhodes, autant par la taille que par l'attitude, puisqu'il avait un pied sur chaque rive de la politique du jour, sans compter les mains qu'il réservait pour les partis de l'avenir, — cet ami, sur une lettre pressante du Disponible, lui avait adressé, poste pour poste, l'espoir d'un étrier pour remonter sur la bête administrative. Il n'y avait donc qu'à attendre.

La quittance :

Elle venait de lui parvenir signée de Lagrange et Cerf. Ce n'était rien moins que celle du prix de faveur payé pour insertion d'une annonce dans vingt ou vingt-cinq grands journaux de Paris, des *Débats* au *Tintamarre*.

« Un homme jeune, de la haute administration, ayant géré une fortune territoriale — sa sous-préfecture — voudrait terminer dignement une jeunesse vouée à des études sérieuses, en unissant son sort à celui d'une orpheline ou d'une veuve sans enfants. La position offerte étant réputée belle, surtout



d'espérances, on désire, sans l'exiger, une situation en rapport avec celle du postulant. Toutefois, les agréments de l'esprit et les qualités du cœur primeront les avantages extérieurs. — Rien des agences. »

Telle était la promesse, telle était l'offre, tel était l'avoir unique de Francis, le disponible, en y ajoutant quelques protêts et nombre de factures sans acquit.

Or, ce qui préoccupait en ce moment le Disponible, c'était de savoir si son annonce circulait dans la presse parisienne, si les promesses de son ami avaient quelques chances d'aboutir. En d'autres termes, il devenait nécessaire de surveiller les mouvements préfectoraux. Mais, comme si elles avaient voulu narguer les soupirants, les gazettes devenaient insaisissables ; elles ne faisaient que paraître pour disparaître aussitôt, véritables Benoîtons intellectuelles.

L'ex-sous-préfet cachait mal son impatience. Il fredonnait, il maugréait, il enrageait, et son doigt, qui machinalement s'égarait dans son gousset vide, semblait indiquer que, là aussi, il y avait de l'impatience.

#### IV

Un soir, tandis que le soleil se couchait et que la lune se levait, le Disponible et le crabe se rencontrèrent.

Sans se connaître, tous deux sentirent qu'un lien secret les unissait, le lien du malheur, le chagrin que le Créateur, dans l'infini de son esprit d'ordre, n'épargna pas plus aux gens d'esprit qu'aux bêtes. Ces deux infortunes se devinèrent, se comprirent.



L'homme respecta l'animal et même il aida à la réalisation de ses secrets désirs.

## V

Quelques instants après cette rencontre, quand on revit le Disponible au salon de lecture, il avait on ne sait trop quel air, innocent au premier abord, moins franc au second, sarcastique au troisième.

Dans ses yeux sournoisement baissés, en apparence perdus dans une antique *Gazette des Eaux*, on percevait un regard curieux, inquiet, impatient, préparé à quelque événement.

Autour de lui, le même personnel de rares lecteurs et de papoteuses infatigables.

Tout à coup une dame, un peu opulente de formes, assise sur le canapé, se leva pour sortir. Elle atteignait la porte quand se fit entendre un de ces bruits anodins, son léger, crépitement assourdi, quelque chose à double entente...

Oh ! la vilaine bête, s'écria la dame d'un petit air effrayé, en s'esquivant...

Comme on ne vit rien, on se contenta de croire, de sourire, de chuchoter. C'était une feinte, une retraite en bon ordre... Honneur au courage malheureux !

Était-ce une épidémie ? A peine s'était-on remis d'une alarme aussi chaude qu'une autre personne se leva et battit en retraite, elle aussi, et cette fois tout juste en bon ordre.

Dans toute autre circonstance, l'événement eût passé pour insignifiant ; mais, singulier phénomène, tout le monde était tourmenté ; il y avait de l'inconnu dans l'air ; on était inquiet, nerveux, agité, nullement



rassuré... La seconde sortie avait jeté un froid... On parla tout bas de toutes sortes de choses, de coqueluche et de choléra, de variole, et — les petits chevaux faisant rage tout à côté, — de descente de police. Bref ! l'appétit, l'heure du bain, ou la prudence, mère de la sûreté, tout servit de prétexte pour une retraite générale. Et le vide se fit ainsi autour du Disponible, qui, souriant d'un air vainqueur, s'admira en lui-même. Rien de tel qu'un premier succès pour dérider le front le plus soucieux. Il était seul devant la grande table du tapis vert, il avait à sa disposition les feuilles publiques les plus diverses, les journaux de toutes les opinions avouables ou non.

## VI

Le Disponible était seul.

Mais non. La belle et svelte Ophélie était encore là. Que ne la vit-il ! Il eût été ébloui. Il eût remarqué la délicatesse de son teint un peu chaud encadré par les boucles d'une luxuriante chevelure ; des yeux !... une bouche !... quelque chose de parfait. Une taille de Diane. Ajoutez une apparence de laisser-aller rêveur et vaporeux. En un mot, tous les attributs d'une nature cultivée et d'une élégance native, perfections que complétait l'habitude bien visible de l'opulence.

La belle enfant, plongée dans la lecture d'un journal de modes et qui attendait sans doute le retour de sa mère, eut un soubresaut et changea de couleur. De rose qu'il était, son visage pâlit. Elle parut calculer la distance qui la séparait de la porte.



Cette distance de quelques pas lui sembla un océan à franchir, et son trouble s'en accrut.

Lui, le Disponible, ne voyait rien, ne devinait rien. Il avait constaté l'insertion de son annonce.



Elle avait un laisser-aller rêveur et vaporeux.

Cela lui parut d'un bon augure; son visage s'éclaircit, ses yeux se dilatèrent. Il se crut près du but entrevu par ses rêves ambitieux.

Maintenant, qu'avait fait le colosse de Rhodes?  
*L'Officiel* se chargea de répondre.



Las d'être debout, le colosse de Rhodes s'était assis sur le fauteuil sous-préfectoral promis à l'amitié. Les affaires sont les affaires !

Tout fuyait, tout s'écroulait, tout se brisait : château espagnol et pot au lait. L'infortuné se retrouvait donc dans cette situation finale du pensionnaire de Neugate qui a senti la trappe se dérober sous ses pieds. Il se vit, non comme Marius sur les ruines de Carthage, mais sans ressources et sans prestige dans un casino, et percevant déjà le bourdonnement des folliculaires qui s'égayaient de sa déconvenue. Un soupir étouffé l'arracha à ses amères réflexions.

Il l'aperçut alors, elle, la belle Ophélie, et, d'un coup d'œil, il comprit que ce trésor de beauté n'était pas pour lui. Tant de splendeur était morceau de préfet, et lui... lui n'était même plus sous-préfet.

Il eut un geste discrètement désespéré.

Cependant le « morceau de préfet » semblait en proie à un cruel supplice ; on le devinait à sa physionomie ; on le voyait à son trouble croissant, à ses jolis poings crispés... Mais quel était-il donc, ce supplice ? car tout à coup, tout ce beau corps se mit à frémir comme saisi d'un amoureux transport ; car ce regard tout à l'heure si terne s'allumait de feux d'un étrange éclat ; car de cette gorge soulevée à mouvements pressés partirent quelques notes d'un rire nerveux dénotant de l'enchantement et non plus, cette fois, de la douleur... Un moment sa bouche serra convulsivement ses lèvres purpurines...

— Ah ! monsieur !... s'écria-t-elle enfin, à bout de forces, quand, à demi revenue à elle et sans conscience de son agitation, elle eut reconnu que personne



autre que Francis ne se trouvait à portée de lui prêter secours.

— Ah!... monsieur!... je me sens mal... Appelez ma mère.



Ah!... monsieur, je me sens mal... Appelez maman.

Aussitôt levé, le Disponible, en chevalier galant, s'approcha...

— Vous souffrez, mademoiselle?... Qu'y a-t-il? que puis-je faire?

Elle, sans paraître l'entendre, chercha à se lever : les forces lui manquèrent. Elle voulut parler... effort inutile... L'effroi peint sur son visage la rendait plus charmante encore...

— Secourez-moi! s'écria-t-elle enfin... non, appelez plutôt ma mère.

A son tour, lui fut troublé. Tant de charme



l'éblouissait... Une douleur si vive suivie d'une réaction si extraordinaire l'effrayait... Que penser? que faire?

— Mademoiselle, je suis à vos ordres, parlez... Où est madame votre mère?... Et au moins dites-moi son nom... je vais la faire chercher...

Pour toute réponse, elle se renversa sur le canapé, comme si une nouvelle crise l'avait saisie, crise singulière dont les manifestations visibles émurent délicieusement le sous-préfet. Alors si malheureux tout à l'heure, il s'avoua en ce moment le plus favorisé des hommes. Il entrevit une suite de lignes d'un galbe merveilleux, d'admirables rondeurs et des fuyants, des fuyants à faire perdre la tête à un archevêque.

Vers le... haut de ce galbe, quelque chose d'étrange se tenait cramponné... Découverte dans sa retraite, surprise en flagrant délit d'indiscrétion par trop marquée, la chose parut féroce; elle s'agita, se démena, brandit, d'un air menaçant, des pinces acérées.

Etait-ce le vautour de Prométhée? Non. Etait-ce le vampire indien? Non... Etait-ce?... non. Mais c'était lui, toujours lui, le crabe amoureux, le crabe perdu par un vers d'Olympio, le complice d'un fonctionnaire révoqué, le trompeur qui, abusant de la mauvaise humeur de celui-ci, s'était fait introduire dans le salon du Casino. Il avait perdu une patte restée sous la bottine d'une douairière; mais que lui importait! il avait revu Ophélie, Ophélie, la déesse de la plage, l'étoile de sa vie.

La gravité de la situation traça à l'ex-magistrat son devoir. Bien qu'en disponibilité, il prit sur lui



d'exercer à nouveau son rôle de protecteur de la société... Il ne vit plus la femme, mais l'*administrée*... Mentalement, il passa son habit à broderies, ceignit son écharpe, ajusta son bicorné, prit son air officiel et... honni soit qui mal y pense... immolant le respect dû à un ensemble aussi parfait, il poussa droit au monstre, le saisit d'une main ferme et l'enleva du sanctuaire de lin et de mousseline où il croyait s'être choisi une retraite enchantée.

Ne sentant plus la pince acérée du rêveur crustacé, *Elle* reprenait ses sens... *Lui* se réveillait de sa contemplation muette. Tous les deux se sentirent soudain pétrifiés par les mille regards d'Argus, moqueurs, sarcastiques, interrogateurs, féminins, masculins, enfantins qui, des huit fenêtres du salon, regardaient en cherchant à se rendre compte.

*Elle* crut subir la destinée de la femme de Loth. *Lui* s'imagina endurer le sort d'Actéon, bien qu'il n'eût encore encouru aucune malédiction, aucun blâme, aucun reproche, même muet, de la déesse.

## VII

Il allait sortir d'embarras et se venger de sa position fautive en glissant sous le talon de sa botte l'auteur de cette aventure, qui certes, au lieu d'un pareil supplice, avait le droit de réclamer l'honneur de figurer en épingle à la cravate du Disponible, quand parut sa mère à elle, sa tendre mère, celle qu'avait appelée sa voix langoureuse... celle qui venait enfin, trop tard, par malheur, ... — par bonheur, pensa le Disponible.

Elle vit, cette mère, ... sa fille pâle encore... A



ses pieds, un monsieur qu'elle ne connaissait pas, et entre les doigts de ce monsieur, un crabe en furie. Ce tableau l'étonna.

— Oh ! ciel ! s'écria-t-elle, le premier moment de saisissement passé... que vois-je ? vous, ma fille, ce monsieur, cette vilaine bête...

— Eh ! madame, articula le Disponible, c'est un crabe...

— Ce n'est qu'un crabe, en vérité?... Alors vous m'expliquerez...

— Il n'y a rien à expliquer, madame, répondit le beau Francis, en achevant de reprendre ce sang-froid qui sied si bien au fonctionnaire, même en désespérance.

— Ah ! je comprends, poursuivit la tendre mère, ma fille aura pris peur... Oh ! la petite sotte... C'est laid, un crabe ; mais, mon enfant, ma fille, remets-toi ; ce n'est qu'un crabe, ça pince sans faire de mal.

— Oh !... qu'un crabe ! murmura la belle enfant...

— Un laid animal, j'en conviens, mais, pour Dieu ! n'aie plus peur... Monsieur le tient et ne le laissera plus s'échapper.

— Oh ! ne le lâchez pas, s'écria la victime encore épouvantée et qui, d'un pudique mouvement, ramena les plis de sa robe sur ses pieds...

— Oh ! non, ne le lâchez pas, appuya la mère ; ces animaux, quand on n'y prend garde, se faufilent partout... et où était-il, ce crabe ?...

— Ah ! voilà... mademoiselle..., madame... je ne sais, essaya de répondre le Disponible...

— Sous vos pieds, mon enfant ?...

— Non, répondit la jeune fille...



- Sur le divan, peut-être?...
- Non...
- Mais alors, je ne comprends plus ..
- A quoi bon chercher, madame, interrompit le Disponible, puisque nous le tenons, ce crabe?...

## VIII

Trois mois après, ils étaient à Paris, regardant sans horreur comme sans haine, le caressant même d'un regard attendri, un monstre à carapace plongé dans l'alcool d'un ravissant bocal rapporté de Venise.

Deux êtres vivants ayant contemplé ce qui ne devait se révéler qu'à un seul, l'un d'eux devait disparaître. L'homme, se disant le plus beau, le plus fort, le plus raisonnable, condamna le crabe : la force prime le droit... du premier occupant... Mais, par un reste de reconnaissance, il lui infligea une peine semblable à celle que subit Clarence : le crabe périt immergé dans un bain de fine champagne...

P. LAURENCIN.

---

## HYGIÈNE ET MÉDECINE

---

### COMMENT ON DEVRAIT DORMIR.

Il paraît que nous ne savons pas dormir d'une façon rationnelle, bien que le sommeil soit encore l'occupation à laquelle nous consacrons le plus de temps. Nous ne savons pas prendre, pour cette bienfaisante opération, la position qui nous conviendrait le mieux.

Telle est, du moins, l'opinion du docteur J. Menli-



Hilty, de Buchs, qui veut que l'on dorme les pieds en l'air, et non la tête sur l'oreiller. Rien n'est plus facile, dit-il : on supprime graduellement un oreiller, puis un autre, puis enfin le traversin, et l'on s'habitue parfaitement à dormir ainsi ; enfin, l'habitude une fois prise, on relève graduellement l'extrémité du lit correspondant aux pieds, de façon que ceux-ci soient de vingt centimètres environ en contre-haut de la tête.

Cette façon de dormir a pour avantage de faciliter la circulation et de permettre une meilleure irrigation, c'est-à-dire une meilleure nutrition et une réfection plus complète des centres nerveux. C'est là son grand argument, auquel il ajoute l'objection, que nul n'a démontré encore les avantages du sommeil avec la tête surélevée. « Le cerveau, dit-il, étant l'organe le plus sensible et le plus actif, exige une bonne et suffisante nutrition pour faire face à toutes les exigences de notre époque, qui surmène nos nerfs. Une nutrition adéquate ne peut être fournie que par un sang complètement oxygéné et circulant librement ; mais le libre cours de celui-ci vers la tête est quelque peu entravé par l'attitude normalement verticale du corps humain, ce qui exige un surcroît de travail de la part du cœur. Une position qui facilite matériellement, sans produire de trouble quelconque, l'accès du sang vers le cerveau, permet à celui-ci de réparer ses pertes à tous égards dans le temps le plus court possible, après le travail de la journée, et rend les centres nerveux aptes à reprendre avec une nouvelle vigueur la bataille de la vie, se recommande certainement à tous. »



L'auteur ajoute que la position qu'il préconise, non-seulement facilite la réparation des fatigues nerveuses, mais diminue le travail du cœur. Il n'y a pas de congestion cérébrale à craindre; la glande thyroïde sert de régulateur pour la distribution du sang. Tels sont les conseils de M. Menli-Hilty. On peut essayer de sa méthode, qui ne paraît pas présenter d'inconvénients graves. Reste à savoir si elle offre de sérieux avantages.

#### **CE QUE VALENT, AU POINT DE VUE DIGESTIF, QUELQUES SUBSTANCES USUELLES.**

Des expériences, qui ont porté sur l'alcool, la bière, le café noir, le tabac, le sel et l'alun, ont démontré quelle est la valeur digestive de quelques aliments. Ces expériences ont été faites sur les animaux, en même temps qu'à l'aide de digestions artificielles. Ce double procédé a son importance, car tandis que les digestions artificielles démontrent l'action des substances sur les actes chimiques de la digestion, l'observation sur les animaux prouve que, après excitation de la muqueuse et une hypersécrétion de suc gastrique, la substance étudiée peut être absorbée, et ainsi n'avoir aucune action sur les phénomènes chimiques ultérieurs.

L'alcool retarderait à peine les digestions artificielles, quand il est en petite quantité, tandis que, même à doses fort minimales, il entraverait le processus digestif chez les animaux. L'arrêt de la digestion dû à la bière était encore plus prononcé que l'effet correspondant de l'alcool, même en grande quantité. Le vin aussi ralentit plus ou moins



les digestions artificielles, le vin rouge surtout; car le vin blanc a une action beaucoup moins marquée.

Une eau alcaline (l'eau de Borsceker) fut trouvée nuisible aux digestions artificielles, tandis qu'elle favorisait la digestion naturelle.

Le café noir active la digestion, qu'elle soit naturelle ou artificielle : aussi l'expérimentateur le considère-t-il, pris à petites doses, comme un excellent stimulant de la digestion.

L'extrait de tabac ne trouble pas, en général, les digestions artificielles. Quand elles étaient arrêtées, c'était par le fait de la neutralisation du suc gastrique par la nicotine; mais il fallait pour cela de fortes doses, que les grands fumeurs n'atteignent jamais.

A faibles doses, le sel de cuisine est un excitant de la digestion naturelle et artificielle; à doses élevées, il en provoque l'arrêt.

L'alun, que beaucoup de boulangers emploient dans la fabrication du pain, retarde la digestion chimique à la dose de 1 0/0, et à une dose double, il arrête complètement la transformation de la dextrine en sucre de raisins.

### UN FROMAGE EMPOISONNÉ.

Un physiologiste de l'Université de Michigan (Etats-Unis), M. Vaughan, a découvert que, s'il est placé dans certaines conditions encore peu connues, le fromage peut subir une espèce de décomposition d'où résulte la formation d'une substance vénéneuse au premier chef.

M. Vaughan a appelé cette substance le *tyroto-xicon*.



Ainsi altéré, le fromage ne se modifie guère dans son goût, et alors que non prévenu on le mange sans méfiance, il peut empoisonner. La nature du tyrotoxicon n'est pas encore déterminée ; ce que l'on sait seulement, c'est que cette matière, si l'on en juge par les phénomènes constatés, serait la même que celle qui a été trouvée dans certaines crèmes, notamment dans celles que l'on sert sous le nom de glaces.

Si M. Vaughan ne se trompe pas, il faut avouer que l'on ne pourra plus rien manger sans trembler.

En effet : le vin est frelaté de cent manières ; l'alcool est empoisonné faute d'une épuration suffisante ; les graisses sont margarénées, etc., etc.

### LES MÉDECINS CHEZ LES VISIGOTHS.

Parmi les Visigoths, les médecins convenaient d'une somme pour la guérison d'un malade, et si le malade mourait, le médecin n'était pas payé. S'il estropiait quelqu'un en le saignant, il payait une amende. Si le malade mourait aussitôt après la saignée, le médecin était livré aux parents du mort, pour le punir à leur gré, lorsque le défunt était une personne libre. Si le malade qui était mort aussitôt après la saignée était un serf, le médecin en était quitte pour donner un autre serf à la place.

### POISSON SANS CERVEAU.

Le regretté M. Vulpian, mort prématurément en juin 1887, avait étudié un cas particulier de persistance de certains phénomènes instinctifs et des



mouvements volontaires chez les poissons osseux, après l'ablation des lobes cérébraux.

Une carpe, qui avait subi, le 18 mars 1886, l'ablation de ses deux hémisphères cérébraux, est morte le 29 septembre de la même année. Elle paraissait en parfaite santé le 27, c'est-à-dire l'avant-veille du jour de la mort : le 28, elle était manifestement souffrante, et le lendemain matin, on la trouvait morte.

L'aquarium dans lequel vivait cette carpe est situé tout auprès d'une cuve en pierre dans laquelle on avait jeté, dans les derniers jours du mois de septembre, des pièces en putréfaction et lavé les bords qui les contenaient : c'est à cette circonstance que M. Vulpian croit pouvoir attribuer la mort du poisson ; pourtant, l'examen du crâne n'a montré aucune altération pouvant servir de base à une explication de cette mort.

Quoi qu'il en soit, la carpe a non-seulement survécu à l'ablation de son cerveau, mais continua à manifester la possession des facultés cérébrales pendant toute la durée de sa vie après l'opération. Après deux ou trois jours déjà, l'animal commence à nager, et si on lui jette des petits morceaux de blanc d'œuf durci, il se précipite avidement à leur poursuite et s'en nourrit.

Cette expérience montre que l'instinct et la volonté, facultés dont le siège, chez les batraciens, les reptiles, les oiseaux et les mammifères, paraît être dans les lobes cérébraux, peuvent se manifester, chez les poissons osseux, après l'ablation complète de ces lobes.



## LE SEL COMME PRÉSERVATIF DE TOUTES LES MALADIES.

Un professeur de l'Université de Gand, le docteur Burggraëve, a consacré un gros travail à un nouveau moyen qu'il indique de dépasser la centaine. C'est, dit-il, tout un système de rénovation. Il est bien simple, au reste ; il consiste dans un emploi rationnel du sel, qui, selon lui, est le préservatif de toutes les maladies.

Aussi voudrait-il qu'il ne restât, dans aucun pays, de droit sur le sel, qu'il fût à la libre disposition de tous, comme l'eau et l'air.

Le docteur Burggraëve affirme que bien se porter n'est pas, comme on pense communément, affaire de hasard. Les lois qui régissent la vie sont, d'après lui, des phénomènes calmes et réguliers ; il suffit de veiller à ce qu'ils se déroulent sans obstacle.

Or, le sel, selon sa théorie, est le grand agent régulateur.

A-t-on le sang trop riche ? Le sel le rendra moins chargé. A-t-on le sang pauvre ? Le sel le refera, lui rendra les éléments nécessaires.

On n'accusera pas M. Burggraëve de chercher un remède compliqué !

M. Burggraëve cite, à l'appui de la puissance qu'il attribue au sel, des exemples.

La punition la plus sévère qui existait en Hollande, autrefois, pour les soldats, était de leur donner du pain sans sel. Or, si ce régime durait quelques mois, il était rare que le prisonnier survécût...

Vers la fin du siècle dernier, une épidémie terrible se déclara en Saxe, ayant quelque analogie avec le



scorbut. Elle fit des progrès si rapides dans les classes nécessiteuses que le gouvernement ordonna une enquête. Dès lors, on constata un fait singulier, c'est que les mineurs, quoique réduits à la même misère que les autres ouvriers, étaient restés, eux et leurs familles, complètement exempts de la maladie.

Or, l'alimentation des mineurs ne se distinguait de celle des autres ouvriers qu'en un seul point : c'est que, appartenant à l'Etat, ils recevaient le sel gratis. On essaya du sel comme moyen curatif, et la maladie disparut comme par enchantement.

Dans la phthisie, le médecin belge assure que le sel est souverain. Il cite l'exemple d'un jeune homme qui se mourait, après tous les siens frappés du même mal. Il semblait perdu, et le docteur ne lui ordonna de prendre de l'eau salée que par acquit de conscience... Il le perdit de vue. L'année suivante, un vrai colosse abordait le médecin dans la rue et se faisait reconnaître de lui. C'était le phthisique, tout à fait guéri, grâce au sel.

Pour le choléra, le sel est, — toujours d'après M. Burggraëve, — souverain. Il cite l'exemple de paysans russes qui, pendant une épidémie de choléra, se garantirent du fléau en mettant une forte dose de sel dans leur lait.

Il indique aussi le sel comme la vraie panacée pour toutes les maladies. Seulement, dit-il, c'est si simple qu'on n'y avait pas encore songé.

Le sel, empêchant les maladies, assurerait donc la longévité d'une façon certaine.

Il faut à l'homme, dit-il, pour se bien porter, vingt grammes de sel par jour, en temps ordinaire.



Tout l'art du médecin de cette médecine élémentaire devra être de savoir mesurer la dose dans l'état morbide.

En tout cas, la médecine semble en revenir aux choses simples.

### CE QU'ON PEUT RÊVER EN CINQ SECONDES.

On a souvent parlé de la rapidité avec laquelle les images se succèdent dans les songes, le nombre de verres du diorama où nous nous arrêtons à contempler des tableaux qui semblent courir l'un après l'autre. — Voici qui aidera à calculer cette vitesse :

J'étais assis à côté d'un chef de division à la préfecture de X... ; nous relevions un compte fantasti-



Nous relevions un compte fantastique.

que, additionnant des unités qui n'étaient pas certainement du même ordre. — Un employé vint s'accouder sur la table. — Je lève la tête, et je lui dis : « Vous avez oublié de faire la soupe. — Mais non ! mais non ! Suivez-moi. » — Nous sortîmes ensemble, traversant les grands corridors ; et je me trouvai derrière lui... dans la cour du collège où



j'ai été élevé. — Il entra dans une aile du bâtiment, bien connue, par où l'on montait dans les classes. — Et, sous l'escalier, il me montra un fourneau sur lequel était une coquille d'huître, avec un peu de blanc au fond. (La veille, j'avais fait de la gouache.) — « Mais vous avez oublié les légumes ! Allez chez le portier, au bout de la cour, vous les trouverez sur une table. » — J'attendis longtemps ; enfin je vis qu'il me faisait des signes, il n'avait rien trouvé. — « Mais c'est à gauche ! » En effet, je le vis traverser la cour, portant un énorme chou. — Je pris dans ma poche un couteau, qui y est à demeure ; au moment où je commençai à couper, je fus réveillé par le bruit d'un bol de bouillon qu'une servante posait lourdement sur le marbre de ma table de nuit.

Il me paraît évident que l'idée de potage m'a été suggérée par l'odorat, au moment où l'on ouvrait ma porte ; or, il faut tout au plus *cinq secondes* pour arriver jusqu'au lit.

#### LES PLANTES DANS LES HOPITAUX ET LES CHAMBRES DES MALADES.

Dans tous les pays, l'idée de placer des plantes vivantes dans les salles d'hôpital commence à s'imposer.

Déjà à Paris, le conseil municipal, sur la proposition de M. Chautemps, a décidé que le service des jardins de la ville ferait placer et entretenir dans les salles des hôpitaux un certain nombre de plantes et de fleurs.

Cette proposition, pour laquelle l'urgence avait été prononcée, est ainsi conçue :



« Le service des jardins de la ville placera et entretiendra dans les salles des hôpitaux un certain nombre de plantes et de fleurs. »

L'aspect des plantes vertes est peut-être la distraction la plus consolante pour les malades, et quelques fleurs peuvent donner un peu de gaieté et de distraction aux hôtes attristés de ces salles d'hôpital.

Mais on a objecté que les fleurs peuvent devenir une cause d'insalubrité.

En ce qui concerne les fleurs, il est bien évident qu'il y a un choix à faire, et qu'il ne peut être question de fleurs à arôme intense.

Quant aux plantes, elles sont loin de présenter les mêmes inconvénients, ainsi que le fait observer le docteur Chautemps.

L'expérience est faite, du reste, depuis longtemps dans les principaux hôpitaux de Londres.

M. de Parville a décrit, à ce propos, une expérience intéressante de M. Gréhant, professeur à la Sorbonne : « Mettons des poissons dans l'eau d'un globe hermétiquement clos. Au bout de quelques heures, les poissons donneront des signes non équivoques d'asphyxie ; encore un peu et ils mourraient. Ils mourraient parce que, pour respirer, ils auraient bientôt absorbé tout l'oxygène de l'air du globe et l'auraient remplacé par l'acide carbonique que dégage leur respiration.

« Maintenant, introduisons dans le globe exposé en pleine lumière des plantes aquatiques ou aériennes. Même après une journée d'attente les poissons ne donnent plus signe d'asphyxie et se portent à merveille. C'est que les parties vertes des plantes exposées à la lumière absorbent, comme on sait,



« l'acide carbonique et dégagent de l'oxygène. L'acide  
« carbonique fabriqué par les poissons est détruit  
« par les plantes, et la vie de la plante assure la vie  
« de l'animal. Singulières harmonies de la nature !  
« L'expérience de M. Gréhant est une variante inté-  
« ressante de l'expérience fondamentale de Lavoisier  
« sur la respiration. »

### UN TRAITEMENT DE TRONCHIN.

Le *Journal d'oculistique* du docteur Fano raconte le fait médical suivant, qui s'applique à un cas d'affection des yeux dit scotome central de la rétine. Le traitement très-simple du fameux Tronchin, médecin du duc d'Orléans, eut, comme on va le voir, les plus heureuses conséquences.

Le patient, le comte Dufort de Cheverny, se plaignait d'avoir, depuis trois ans, un point noir qui suivait exactement l'endroit qu'il fixait. Tronchin, qui était alors premier médecin du duc d'Orléans, depuis 1766, dit au consultant que ce dernier était menacé de la goutte sereine, c'est-à-dire d'une paralysie du nerf optique. Il lui prescrivit de se faire frotter les jambes tous les soirs avant de se coucher, avec une brosse de chiendent, semblable à celle dont on se sert pour brosser la tête des enfants. Même friction à faire le matin. Coucher tête nue, les rideaux du lit ouverts, sur un oreiller de crin. Couvrir les pieds. Éviter de fixer le grand jour, ce qui est blanc, et l'eau courante.

Ce traitement procure une certaine amélioration, dans l'espace de trois semaines. Au bout de ce temps, Tronchin prescrit au malade de plonger la tête, le matin en sortant du lit, dans une terrine remplie



d'eau de puits. Cette immersion sera faite trois fois de suite, à cinq minutes d'intervalle, le patient étant occupé à se promener.

Ce traitement ayant été fait pendant trois semaines, il survint une nouvelle amélioration. Puis insensiblement les éblouissements, les migraines s'éloignèrent; il y eut encore, dans la suite, quelques migraines douloureuses, consécutivement à des excès d'exercice à cheval. Dufort y remédia par une douche d'eau de fontaine sur la tête. Il vécut jusqu'en 1802, jusqu'à l'âge de 71 ans. Il survécut donc à Tronchin, qui, né en 1709, mourut en 1781.

### UN MORT VIVANT.

Les journaux du Kentucky racontent une histoire bien singulière, dont ils garantissent cependant l'authenticité.

Un nommé George Daniels, de Clinton, étant malade depuis plusieurs mois, tomba en état de léthargie. On le crut mort et on le mit dans un cercueil, où il resta vingt heures, en attendant pour son enterrement l'arrivée de ses parents demeurant dans d'autres localités. Ceci se passait le mercredi. Le jeudi, vers minuit, les personnes qui veillaient le prétendu mort ont été atterrées en entendant un profond soupir dans l'intérieur du cercueil. Toutes s'enfuirent aussitôt, à l'exception d'un Allemand du nom de Wabbeking. De nouveaux soupirs et des gémissements s'étant fait entendre, Wabbeking a dévissé le couvercle du cercueil, et bien vite on reconnut que Daniels n'était pas mort. Retiré de la bière,



il fut remis sur ses pieds et maintenu debout pendant quelques instants ; il eut quelques mouvements convulsifs, s'étira les membres comme quelqu'un qui vient de se réveiller d'un long sommeil, et se mit à parler. Quand ses parents et ses amis sont venus le lendemain matin pour l'enterrement, ils le trouvèrent assis dans son fauteuil et paraissant s'amuser beaucoup de leur surprise.

M. Daniels prétend avoir eu conscience de tout ce qui se passait autour de lui pendant qu'il était en état de léthargie ; mais il était incapable de faire le moindre mouvement ou même de remuer les lèvres. Il a répété textuellement les paroles par lesquelles les médecins ont annoncé sa mort à ses parents ; il avait entendu les sanglots de ceux-ci et s'était parfaitement rendu compte de tous les préparatifs qui se faisaient pour son enterrement. M. Daniels est âgé de quatre-vingt-deux ans.

### LE MARIAGE ET LA GALANTERIE CHEZ LES ROMAINS.

Un des chapitres les plus intéressants du livre de M. Maurice Pelisson, un de nos universitaires les plus distingués : les *Romains au temps de Pline le Jeune, leur vie privée*, est consacré au mariage. Il est curieux de voir en quoi, sur cette importante question sociale, les mœurs de l'ancienne société romaine diffèrent de celles des sociétés modernes. D'abord on trouve cette différence capitale que chez les Romains l'entrée en ménage n'avait généralement point de préface. Les questions de sentiment n'in-



tervenaient presque jamais dans la conclusion d'un mariage. On se mariait sans se connaître, sans parfois s'être vu avant le jour des fiançailles. L'affaire se décidait entre les parents, qui se guidaient exclusivement dans leur choix par des raisons de conve-



Romain et son enfant.

nance, de fortune, de situation. D'ailleurs, l'âge où se mariaient les jeunes filles ne leur permettait guère d'avoir des préférences. La loi fixant cet âge à douze ans, l'usage voulait qu'on attendît jusqu'à quatorze; mais dix-neuf ans était l'extrême limite qu'on ne pouvait pas dépasser.

Les hommes se mariaient vers leur trentième année.

Les jeunes filles recevaient donc leur époux de la main de leurs parents, et il n'y a pas d'exemple de résistance à la volonté paternelle. Sous ce rapport,



il y a une différence notable entre nos mœurs et celles des Romains. Nos jeunes filles entendent généralement être consultées sur le choix de leur mari. On ne peut pas vraiment leur en faire un crime.

Comme de nos jours, la question de la dot jouait un grand rôle dans la conclusion des mariages. Cette question primait toutes les autres. Les Romains, on le sait, étaient gens pratiques et médiocrement désintéressés, et pour beaucoup la dot tenait lieu, — ce qui arrive encore quelquefois aujourd'hui, — de beauté, de jeunesse, de naissance et même d'honneur. « Pourvu que la dot y soit, dit un personnage de Pline, le vice n'y est plus. »

Une fois la grosse affaire de la dot réglée, on fiançait les jeunes gens; mais ces fiançailles, qui se faisaient avec une grande pompe, ne changeaient rien dans les rapports des futurs époux. Leur titre de fiancés ne leur donnait pas le droit de chercher à se mieux connaître. Ce que nous appelons *faire la cour* était chose absolument ignorée des Romains, et il en fut ainsi jusqu'après le quatrième siècle. Une fois les fiançailles faites, il fallait s'occuper de la corbeille; mais ce soin n'incombait pas comme chez nous au fiancé, il revenait tout entier au père de la jeune fille. C'est lui qui achetait les bijoux et le trousseau, et même fournissait les serviteurs destinés à suivre la mariée dans sa nouvelle demeure.

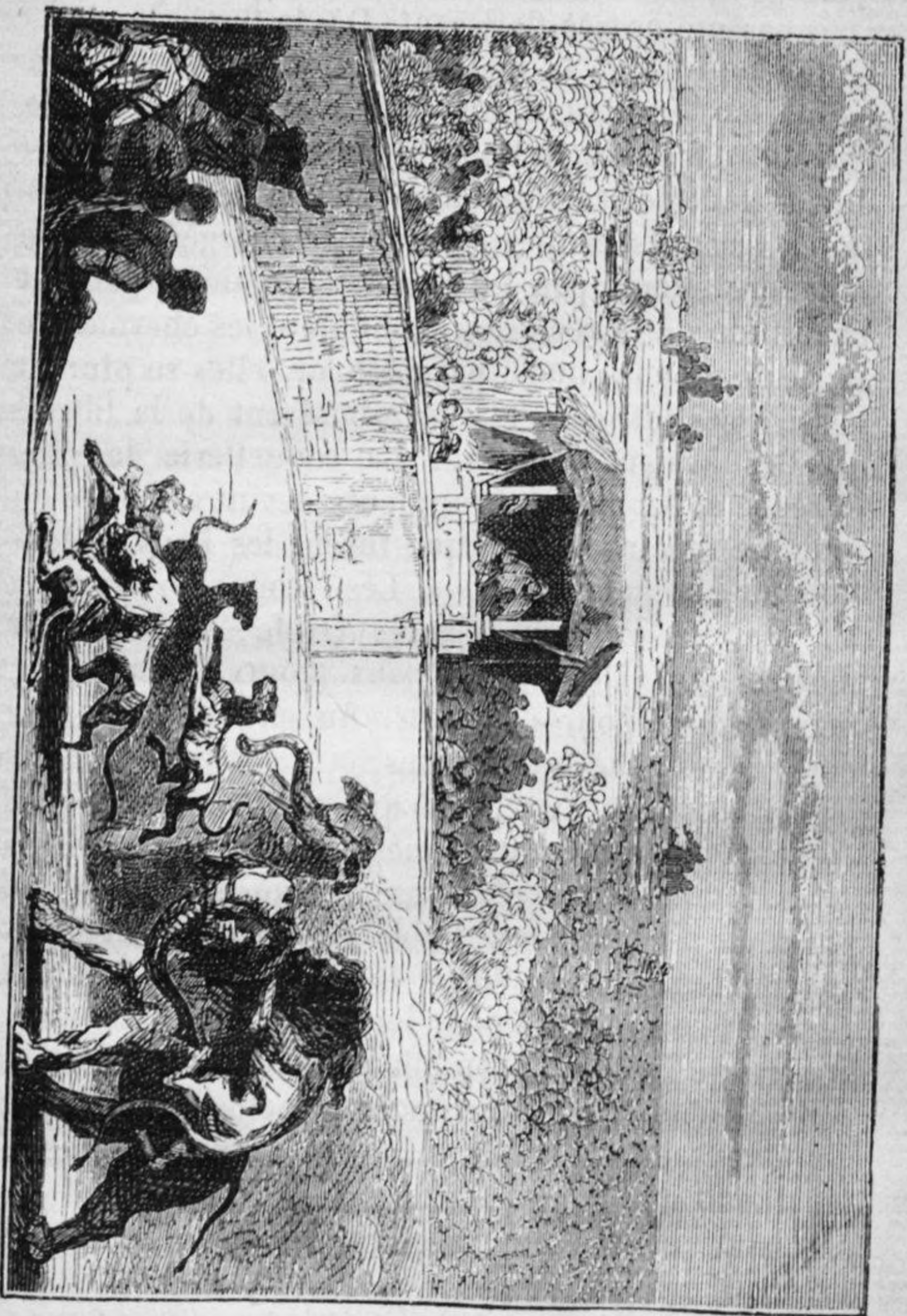
Le divorce était très-fréquent à Rome, surtout après que l'empire eut remplacé la république. On se mariait et on se démariait avec la plus grande facilité. Quelques femmes, dit Sénèque, comptaient les années non d'après les consulats, mais d'après leurs maris, à raison d'un mari par an.



Malgré cette facilité du divorce, l'adultère n'en était pas moins très-florissant. Dès la fin de la république, le type de la matrone antique, qui restait à la maison et filait de la laine, avait cessé d'être l'idéal des femmes de Rome; l'hellénisme avait introduit le goût des corruptions élégantes, et les courtisanes grecques venues en Italie se chargèrent de le répandre. Peu à peu les femmes romaines, perdant l'habitude de la réclusion, connurent les charmes de la vie du monde; mais, par malheur, elles se plurent aussi à ses intrigues et elles abusèrent de la liberté qu'elles avaient conquise. La coquetterie la plus effrénée et la moins scrupuleuse devint à l'ordre du jour. Le théâtre et le cirque furent les lieux d'élection de la galanterie. « Les femmes, rapporte M. Maurice Pelisson d'après Ovide, viennent au théâtre dans leurs plus beaux atours, pour voir, mais surtout pour être vues. Au cirque, elles sont confondues avec les hommes.

« C'est donc au cirque que se déploient le plus commodément tous les manéges de la galanterie. La jeune femme a pris place près de son soupirant; un grain de poussière a-t-il volé sur sa robe, délicatement il le secoue du doigt; le pallium est-il tombé à terre, il se précipite pour le ramasser et le broser; il arrange le coussin où elle s'assied, il agite l'éventail; il n'omet pas d'arranger le petit banc où elle reposera ses pieds; il lui passe le programme et applaudit aux bons endroits, c'est-à-dire quand elle applaudit elle-même. Demande-t-elle un renseignement, il ne faut jamais rester court et dire même que l'on ne sait pas. C'est ainsi qu'un galant homme conduit ses affaires. Après tant de soins, il ne man-





Le cirque à Rome.



quera point d'être invité à quelque repas où doit se trouver celle qu'il aime. Le mari est grand buveur, on en profite; il s'endort au milieu des fumées du vin, et alors, sur la table, sans crainte d'être vu, on pourra écrire du doigt, avec le vin répandu, l'aveu jusque-là retardé. »

A quelques détails près, tout ce tableau n'est-il pas d'aujourd'hui, et ce cirque romain, avec ses galanteries, ne ressemble-t-il pas beaucoup à notre cirque des Champs-Élysées, le jour où nos belles mondaines et demi-mondaines s'y donnent rendez-vous?

#### JOURNALISTE FOUETTÉ PAR DES FEMMES.

M. Peter Rattigan, rédacteur et propriétaire du *Herald* de Millerstown, comté de Buller (Pensylvanie), et en même temps directeur de la poste de la localité, a été le héros d'une drôle d'aventure. Une quinzaine de femmes de la meilleure société de Butler et faisant partie pour la plupart de l'Union des femmes chrétiennes associées pour l'observation de la tempérance, furieuses de ce qu'elles avaient été tournées en ridicule dans un article du *Herald* rendant compte d'une fête de tempérance qu'elles avaient donnée récemment, se sont rendues en voiture à Millerstown, à la tombée de la nuit, et, armées de grosses cravaches, elles sont allées s'embusquer auprès de la poste, à l'heure de la fermeture, attendant le directeur à sa sortie. A peine M. Rattigan avait-il mis le pied dehors, qu'elles sont toutes tombées sur lui à coups de cravache, le frappant impitoyablement. M. Rattigan, pris à l'improviste, ne put même pas



chercher à se défendre et dut se laisser battre par ses belles ennemies jusqu'à ce qu'elles fussent fatiguées de frapper. L'incident, comme on pense, fit beaucoup de bruit dans la localité; mais l'affaire n'en resta pas là, M. Rattigan ayant de nombreux amis bien déterminés qui demandèrent raison aux maris des dames de Butler.

### LE SCEPTRE DE CHARLEMAGNE.

Les légendes s'en vont.

Encore une qui disparaît. Elle a trait au fameux sceptre de Charlemagne que posséderait le Louvre.

M. Germain Bapst, dans une conférence faite à l'Union centrale des Arts décoratifs sur l'histoire de l'orfèvrerie française, a dit la vérité sur ce fameux *bibelot*. Cependant ses auditeurs et vous, lecteurs, lui en voudront peut-être de perdre une des illusions les plus répandues.

On sait qu'à la galerie d'Apollon figure un sceptre connu et toujours étiqueté sous le nom de sceptre de Charlemagne. Or, d'après M. Bapst, ce sceptre ne serait autre chose qu'un beau bâton de chancre d'église. L'histoire du maintien de l'étiquette « Sceptre de Charlemagne » est elle-même des plus curieuses. Lors de son sacre, Napoléon 1<sup>er</sup> manifesta le désir de tenir en main le sceptre du vieil empereur d'Occident. Pour la circonstance, on changea le velours rouge qui entoure le bâton. Quelle ne fut pas la stupeur du joaillier chargé de ce soin lorsqu'il découvrit, gravés sur le métal mis à découvert, ces mots : « Ce bâton appartient à moi, X..., chancre de



Notre-Dame — 1280 — » ! Il avertit aussitôt Duroc, le grand maréchal du palais de l'Empereur.

— Il faut révéler le fait à Sa Majesté, dit le joaillier.

— Gardez-vous-en bien, répliqua Duroc. Hâtez-vous seulement de recouvrir le bâton de velours et ne soufflez mot à personne de ce que vous avez vu. Il est absolument nécessaire que l'Empereur meure avec la conviction d'avoir tenu en main le sceptre de Charlemagne.

Et voilà comment il se fait que nous possédons toujours le sceptre carlovingien.

Ajoutons, du reste, que les nombreuses épées et couronnes dites de Charlemagne ne sont pas plus authentiques que ce bâton de chancre.

### COMMENT ON ACQUIERT UNE STATUE.

C'est une *science* que celle de savoir apprécier et acheter des statues antiques. A ce titre nos lecteurs liront avec intérêt l'anecdote suivante, absolument véridique, — on nous l'a affirmé au Louvre même, — qui se rapporte à l'un des plus charmants sujets du musée des antiques.

Il y a cinq ou six ans, un paysan de Patissia, en fouillant son champ, trouva une statue de marbre. Le premier mouvement d'un paysan grec, en pareille occasion, est de cacher sa découverte. La loi grecque, comme la loi italienne, interdit l'exportation des antiquités. Les étrangers n'en sont pas moins les acheteurs qui payent le mieux; mais, pour traiter avec eux, il faut qu'on les aide à tromper la douane



et à sortir l'achat du royaume. Le mieux est donc d'opérer en secret. Notre paysan cacha sa statue sous un tas de fagots et, ayant appris que l'ambassadeur de France aimait les antiques, il lui vint offrir sa trouvaille pour douze mille francs.

Notre ambassadeur, — alors M. de Moüy, — est le lettré le plus distingué du corps diplomatique actuel. Il voulut voir la statue. Une promenade l'amena un matin chez le paysan; on ôta les fagots pour lui, et il se trouva en présence d'une œuvre charmante du quatrième siècle probablement et d'une valeur marchande bien supérieure au prix qu'on lui demandait.

Il télégraphia à Paris pour annoncer l'offre qui lui était faite. Il garantissait le mérite de la sculpture. On avait confiance dans son goût; on lui permit de conclure.

Comme il n'appartient pas à un ambassadeur de transgresser les lois du pays auprès duquel il est accrédité, notre représentant se contenta de prévenir le paysan que si, tel jour, à telle heure, dans une crique en face de Salamine, il se trouvait par hasard avec sa statue, le canot à vapeur du stationnaire français ancré au Pirée y aborderait, par hasard aussi, et que, toujours par hasard, il y aurait à bord un homme porteur de douze mille francs qui pourrait bien être disposé à l'échange. Notre représentant ne voulait du reste se mêler de rien et se lavait les mains de tout ce qui pouvait arriver.

Le paysan se présenta au rendez-vous avec une voiture chargée de légumes. La crique était déserte; pas un curieux. Les douze mille francs passèrent entre les mains du paysan; la statue tirée du milieu



des carottes et des choux, fut embarquée sur le canot, et on en admire aujourd'hui la grâce au Louvre dans la salle de la Vénus de Milo, où elle figure sous cette modeste désignation : *Jeune fille athénienne*.

Vous direz : Voilà une bonne histoire, et il serait heureux qu'on la renouvelât souvent. Les Anglais et les Allemands sont, en effet, en mesure de la recommencer aussi souvent que l'occasion s'en présente. Le British Museum et le Musée de Berlin, soit par leurs conservateurs en voyage, soit par les directeurs d'écoles archéologiques à Rome et à Athènes, qui ont des fonds à leur disposition pour ce genre d'achats, peuvent acquérir des objets de première main aussitôt que l'existence en est révélée. En France, il a fallu la rencontre d'un ambassadeur passionné d'art et d'un ministre ayant confiance en lui, c'est-à-dire une circonstance fortuite et qui peut ne jamais se reproduire, pour que le Louvre entrât en possession d'une pièce remarquable.

### UN TRAIT DE NEUVILLE.

Les débuts de Neuville, le peintre célèbre de tant de beaux épisodes militaires, notamment des fameuses *Dernières cartouches*, avaient été difficiles. Les peintres Bellangé et Yvon lui firent mauvais accueil.

Picot ne fut pas plus tendre à son égard.

Le jour où de Neuville sonna chez lui, il pleuvait à verse. Le postulant n'ayant pas trouvé de voiture, se précipite ruisselant de pluie et fait sa demande. Picot le considère, et, reprenant son travail :



— Mon ami, lui dit-il, ce ne sont pas des pin-  
ceaux qu'il vous faudrait.

— Quoi donc? balbutie Neuville.

— Un parapluie.

Neuville s'en va sur ces paroles, profondément  
blessé.

Quelques années plus tard, il exposait au Salon  
le 5<sup>e</sup> *Bataillon de chasseurs à la batterie Gervais*,  
qui obtint une médaille. Le jour du vernissage, au  
moment de fermer les portes, il faisait un orage  
abominable. Neuville s'apprête à sortir quand, sur  
le seuil du palais, il aperçoit Picot consultant le  
ciel, afin de savoir au bout de combien de temps il  
lui permettrait de mettre un pied dehors.

La situation pouvait se prolonger. Neuville s'ap-  
proche de lui.

— Monsieur Picot, lui dit-il, votre conseil était  
bon. Vous souvenez-vous, il y a cinq ans, lorsque  
vous m'avez conseillé de prendre un parapluie?  
C'était, apparemment, en prévision du temps d'au-  
jourd'hui. Voulez-vous me permettre de vous abriter?

— Pardon, de répondre Picot interdit, je ne me  
rappelle pas...

— Si fait, si fait; Neuville, le petit Neuville!

— Oh! fait Picot interdit. C'était vous? Vous  
avez bonne mémoire.

Et Neuville, riant comme un fou :

— Vous voyez bien que non, puisque je ne vous  
en veux pas!

### LA SÉCURITÉ EN CHEMIN DE FER.

Un conducteur de train américain, auquel on de-  
mandait quelle était la partie d'un train la moins



dangereuse, répondait facétieusement que c'était la partie qui était aux ateliers au moment de l'accident. Mais, plaisanterie à part, on ne sait pas généralement, — en fait, un préjugé populaire indique le contraire, — que le point le plus sûr est le dernier compartiment du dernier wagon. Il est bien certain que, dans le cas particulier où l'accident se produit par l'arrivée d'un train à grande vitesse par l'arrière, cette place est la plus mauvaise. Mais, dans tous les autres cas; rencontre par la tête, obstruction de la ligne, rupture d'un pont, etc., la queue du train est la moins dangereuse et la moins exposée.

D'autre part, l'arrière est la partie la plus agréable au point de vue du pittoresque du voyage, particulièrement en Amérique et en Suisse, où, en se plaçant à la dernière porte d'arrière, le paysage se déroule entièrement sous les yeux. On peut donc accorder ce fait que l'arrière du train est la partie la plus sûre et la plus pittoresque, mais non pas la plus confortable, car c'est celle pour laquelle les oscillations se font sentir le plus désagréablement.

### EN ALGÉRIE.

Sous le titre de *l'Algérie qui s'en va*, M. le docteur Bernard a publié des notes curieuses sur notre colonie, non la colonie actuelle, européenne, française, mais la colonie qu'ont vue les conquérants, l'Algérie encore arabe qui disparaît tous les jours. Voici une légende très-originale que M. Bernard a trouvée en Kabylie, et qu'il nous a racontée dans son volume que vient d'éditer la maison Plon, rue Garancière, 10, Paris.

Il y avait une fois ici un ermite musulman qui



s'appelait Sidi-Feredj, Sidi-Effroudj, Sidi-Feruch, comme vous voudrez. Il vivait bien tranquillement et bien saintement au soleil, quand arriva dans ces parages un brick venant de Malaga.

Sidi-Feruch avait un défaut bien rare chez les mahométans, il était curieux, et il alla visiter ce navire. Cela ne l'amusa sans doute guère, car il s'endormit pendant sa visite.

— Emportons-le, dit le capitaine Roch, commandant du brick. Nous y gagnerons peut-être une forte rançon !

Et il mit le cap sur l'Espagne et marcha toute la nuit.

— Terre ! cria la vigie au point du jour.

C'était la Metidja !

— Comment, s'écria le capitaine, nous voguons vers la côte andalouse, et c'est la terre d'Afrique que nous abordons ! Quel est donc ce mystère ? »

Et il comprit qu'il était victime d'un miracle dont Sidi-Feruch était le seul coupable.

On débarqua le marabout, on fit la sieste, et, au coucher du soleil, on remit à la voile et l'on marcha toute la nuit.

— Terre ! cria la vigie au point du jour.

C'était encore la Metidja !

Et Sidi-Feruch revint à bord.

— Rendez-moi le burnous que vous m'avez volé hier, dit-il à l'équipage.

On lui rendit son burnous, on fit la sieste, on leva l'ancre le soir et l'on marcha toute la nuit.

— Terre ! cria la vigie au point du jour.

C'était toujours la Metidja !

Le capitaine en était confondu.



— Que veux-tu encore, puissant marabout ? cria-t-il à Sidi-Feruch du plus loin qu'il le vit paraître.

— Mes babouches, dit le bonhomme.

— Je te jure que nous ne les avons pas.

— Non ? Eh bien, cherchez !

On chercha et l'on trouva les pantoufles bénites dans un coin où le chien du bord les avait traînées.

Le capitaine n'y tint plus : il prit le couteau d'un gabier, se circoncit lui-même, séance tenante, se fit marabout, et, quand il mourut, c'est ici qu'on l'enterra, *Straderli aerla ya baba*, comme disent au refrain les Algériens, qui chantent la légende de Sidi-Feruch.

Quant à saint Janvier, c'est un matelot du bord qui suivit l'exemple que lui donnait son capitaine.

#### LES MOTS DE M. ANDRIEUX ET LES SOUVENIRS DE M. LEGOUVÉ.

L'éminent académicien Andrieux, qui a laissé des œuvres remarquables, mais un peu oubliées aujourd'hui, notamment des fables, avait d'incomparables idées de drôlerie et d'audace. En voici une quelque peu crue, mais que l'on ne peut résister au plaisir de citer. « C'était, dit M. Legouvé, chez mon père, à un grand dîner où figuraient quelques hauts dignitaires de l'empire, quelques hommes de lettres et plusieurs artistes distingués. Tout à coup, une odeur fétide, venant d'un tuyau de descente, se répand dans la salle à manger. Chacun de dire... tout bas d'abord, puis tout haut : « La singulière odeur ! Qu'est-ce que cela peut-être ? » Ma mère était au supplice. Son



dîner était manqué ! Tout à coup, Andrieux, avec cette petite voix éraillée qui ne semblait pas une voix d'homme : « Madame Legouvé... je crois que ça sent la... » et il lâche le *mot propre* !... ajoutant aussitôt d'un ton ingénu : « Je ne sais pas si je me fais comprendre. » On avait tressauté au premier mot, on éclata de rire au second, le rire emporta tout, embarras, gêne, contrariété ; on ouvrit la fenêtre, l'odeur se dissipa, et le dîner s'acheva en pleine gaieté ; ma mère appelait M. Andrieux son sauveur.

C'est à ce même dîner que se produisit un petit fait qu'on me permettra de citer comme trait des mœurs et des habitudes du temps.

Parmi les convives figurait la célèbre mademoiselle Contat, dans le plein éclat de sa beauté. Le rôti mis sur la table, arrive la salade ; mademoiselle Contat se lève, avec sa brillante toilette de soirée, sa belle poitrine découverte, ses beaux bras nus, puis, prenant le saladier, elle retourne bravement la salade, qui était tout assaisonnée, avec ses blanches mains. Ce fut un cri d'admiration parmi tous les convives ; on déclara qu'elle n'avait jamais paru plus charmante dans aucun rôle, et les convives mangèrent la salade comme elle l'avait retournée, avec leurs doigts. Ce serait déplaisant aujourd'hui ; c'était de bon goût alors. J'entends encore le vieux marquis de Vérac, un modèle accompli du vrai gentilhomme, nous dire avec un accent de persiflage : « Ah ça, vous êtes donc bien sales, aujourd'hui, que vous n'osez pas prendre et manger une côtelette avec vos doigts ? »



## LES GRANDS ESQUIMAUX.

Un missionnaire apostolique, M. l'abbé Petitot, a séjourné plus de trente ans dans les arides et froids pays qui constituent les territoires de l'Alaska et de la baie d'Hudson. Il en rapporte de curieux souvenirs sur les mœurs, les habitudes, les usages des Esquimaux qu'il a évangélisés. Nous extrayons de l'ouvrage *les Grands Esquimaux*, publié par la Librairie Plon, l'extrait suivant :

« Le voyage de *Iyoumatounak* ne fut pas de longue durée. En moins de quatre heures de marche à pied, — les Esquimaux sont très-lents, — il avait atteint le bord de la mer. Il en revint le lendemain matin.

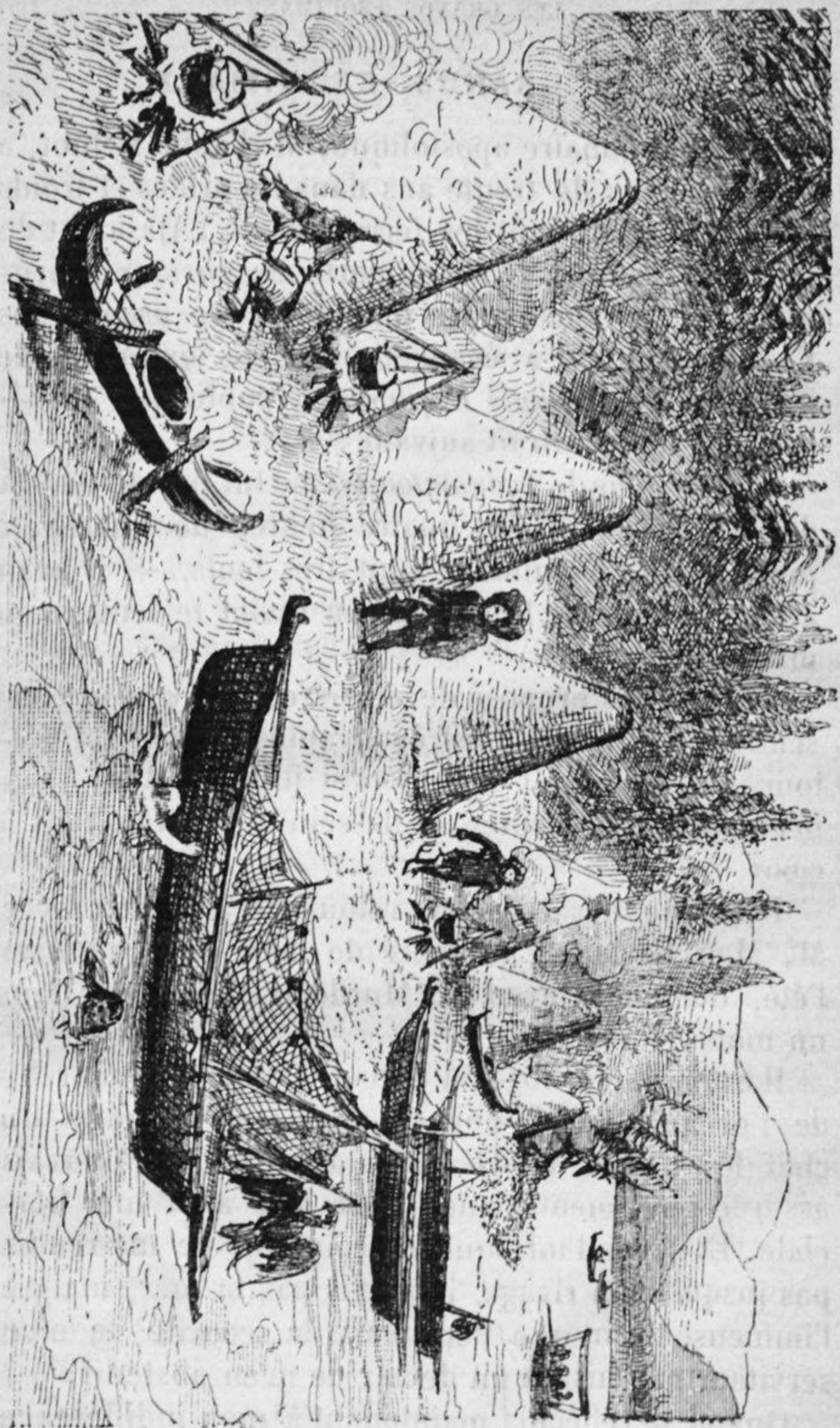
Je lui avais proposé de le suivre, et il y avait consenti. Il fallut toutes les épouvantes du général Bottom, qui se croyait déjà mort si je le quittais, pour m'empêcher d'exécuter un dessein que j'avais tant à cœur.

Puis, ne devais-je pas retourner à la mer avec M. Mac Farlane, au mois de mai, pour y passer l'été, ou même avec M. Murdoch Mac Leod, dans un mois ?

Il est vrai que, logeant à quatre heures de marche de l'océan Glacial, dont je voyais de la hutte du chef les hautes falaises montagneuses, je pouvais assurer sans mentir que j'étais allé à la mer Glaciale. Et cependant, qui le croira ? je ne me rendis pas jusqu'à son rivage, je ne vis pas la mer, malgré l'immense désir que j'en avais, la sécurité de mon serviteur me faisant un devoir de m'en abstenir.

Quand je réfléchis maintenant à mon indifférence





Camp esquiman sur la rivière Nirokirovalouk.



d'alors, je ne me comprends pas moi-même. Il faut avoir vécu des années en ces contrées reculées, il faut être accoutumé à la sauvagerie, au désert, il faut avoir compté sur tant et tant d'autres voyages subséquents, pour comprendre comment l'on n'a pas fait quelques pas de plus, dans une telle occasion pour se procurer la satisfaction et la gloriole de dire : « Je suis allé telle et telle part, j'ai vu ceci et cela », dans tant de circonstances où ces quelques pas n'auraient coûté qu'un simple dérangement de quelques heures.

Ce n'est là qu'un travers des grands voyageurs. Ils se disent : « Que verrai-je de plus, deux ou trois lieues plus loin, que je ne vois ici ? Vaut-il la peine de me déranger pour si peu, alors que je puis me vanter d'avoir vu telle chose, puisque je m'en suis approché de si près, si près, que personne ne me croirait si je disais que je ne l'ai pas vue ? »

Comprendriez-vous l'original qui traverserait la France pour voir la Méditerranée, et qui s'arrêterait à une lieue de Marseille, sans pousser plus loin ? Ou, si vous voulez, ce provincial qui, parti de Bordeaux pour voir Paris, s'en retournerait des barrières ?

Assurément non ; ils seraient absurdes l'un et l'autre. Mais on comprend que des habitants du littoral de la Méditerranée, vivant depuis leur enfance à une lieue ou deux de la mer, ne l'aient jamais vue que de loin, du haut de leurs collines, sans avoir eu même le désir d'aller y tremper leurs pieds. Ne sont-ils pas des habitants du bord de la mer ?

On conçoit que des maraîchers de la banlieue de Paris passent leur vie aux abords de la grande ville



sans avoir jamais admiré le Louvre, ni passé sous l'arc de l'Etoile. Ne sont-ils pas Parisiens?

Eh bien ! voilà ce qui m'est arrivé en cette circonstance, comme en une foule d'autres. Je suis allé jusqu'aux rivages de la mer Glaciale, et je ne l'ai point vue ; j'ai descendu le fleuve Youkon, dans l'Alaska, jusqu'à la moitié de son cours, et je n'ai pas poussé jusqu'à la mer de Behring. J'aurais pu parcourir en entier et en tous sens un et chacun des grands lacs du Nord-Ouest, et je ne l'ai pas fait. Pourquoi? Mais, mon Dieu ! parce que j'étais devenu un habitant du Nord-Ouest ; parce que je comptais y passer toute ma vie ; parce que je ne pensais nullement alors à la publicité. Ma curiosité n'eût pas été plus satisfaite pour quelques lieues de glace ou de neige que j'aurais vues de plus. Elles ne m'auraient rien appris de nouveau.

Comprend-on maintenant ?

Dans la présente occasion, j'avais eu une très-bonne excuse pour modérer ma curiosité. Le pauvre général Bottom, qui sans doute avait été et moqué et menacé dans ses promenades à travers le hameau, se considérait absolument comme jugulé du moment que je le quittais, ne fût-ce qu'une demi-journée. Donc, je restai.

Mais pourquoi *Iyoumatounak* fronça-t-il le sourcil en rentrant dans l'iglou et en reprenant sa place sur le lit-divan, à côté de sa belle moitié en costume de Léda ? Pourquoi chercha-t-il à m'intimider en me disant à brûle-pourpoint que je lui avais donné un onguent scélérat, et qu'il voulait rejeter toutes mes méchantes médecines ?

Cet homme était-il piqué dans sa jalousie d'é-



poux par l'affabilité de sa femme à mon égard, ou bien la colère de *Neypatouna* et son extradition forcée de la hutte avaient-elles déteint sur son humeur de propriétaire ?

Je ne me suis pas avisé d'en rechercher la cause.

L'Esquimau qui est mécontent baisse la tête le plus bas possible, et, si vous lui adressez la parole, il ne vous répond point, mais il s'adresse à un tiers. C'est ce que fit *Iyoumatounak*, sitôt arrivé chez lui.

— *Tsitle*, dit-il à Sidajen, le chef blanc m'a fait me frotter la tête avec un méchant onguent; l'*akou-toyark* (galette) qu'il m'a donnée à manger, en voyage et ici, est une méchante médecine. Je n'ai point trouvé de lard de baleine à la mer; ils ont tout mangé. Et ce sont l'onguent et la galette du chef blanc qui ont été la cause de mon échec. Dis-lui cela, *tsitle* !

— Demande-lui s'il désire un vomitif ou un purgatif, répondis-je à Sidajen.

— Je vais faire la magie contre le chef blanc, répondit l'Esquimau d'un air farouche. Il apprendra ce qu'il en coûte de donner de méchantes médecines à un guerrier *tchiglerk*.

Tout aussitôt il s'accroupit sur le divan, bien en face de moi, prit un bâton flexible terminé par une pelote de peau à laquelle était fixée une lanière qu'il enroula autour du bâton, puis il commença à chanter, en déroulant et enroulant alternativement sa courroie autour du fuseau qu'il faisait tourner rapidement.

Il débuta d'un ton bas et sourd, puis il s'anima petit à petit, faisant vibrer la baguette, la secouant avec colère, lui imprimant des mouvements rota-



toires très-vifs, et entremêlant son chant de paroles bourruées, d'ordres violents, comme s'il s'adressait à un être soumis à ses ordres.

Bientôt *Iyoumatounak*, s'enhardissant de plus en plus, passa du chant aux cris, des cris aux clameurs et des clameurs aux hurlements. C'était toujours des *an ! yan ! èh !* chantés sur le même rythme, mais accompagnés de trépидations, de contorsions, d'affreuses grimaces et d'espèces de convulsions.

Le malheureux suait à grosses gouttes, il soufflait, roulait les yeux, écumait, rejetait de ses vêtements le peu qu'il avait conservé ; il bavait, il se traînait à quatre pattes comme un animal. Enfin, *il faisait son diable*, et, en vérité, il se mit tellement hors de lui que l'on aurait dit que l'homme avait disparu pour faire place à la brute, mais à une brute pensante et parlante. Quoi de plus diabolique !

En s'agitant d'une manière aussi insensée, il avait tant secoué et fait vibrer son fuseau magique qu'il l'avait brisé. Il le remplaça par sa longue dague, et, tout en rugissant et en écumant comme un possédé, il se rapprocha peu à peu de moi, dans un état de surexcitation impossible à décrire.

Il était effrayant, horrible. Son visage avait perdu la forme humaine, ses yeux semblaient vouloir me poignarder. Il s'était tellement rapproché de moi que sa face était presque collée à la mienne, que je sentais son souffle haleter sur ma figure et ses regards de hyène en colère se plonger dans mes yeux.

*Noulloumallok* était absent. Je jetai les yeux sur les deux *Aoularéna*. L'enthousiasme du frénétique s'était communiqué à elles et les avait gagnées par sympathie. Elles chantaient et piaulaient avec lui les



mêmes *èh ! yan ! yan ! èh !* d'un ton aigre et perçant qui me faisait tinter les oreilles. Elles avaient, comme le jongleur, saisi leur couteau, dont elles se frappaient en cadence le dessus de la cuisse ou la paume de la main gauche. Leur regard était aussi vicieux que le sien. On aurait dit que tous trois se grisait de bruit, de cris et de contorsions, comme d'autres se grisent d'alcool et de tabac, pour se donner le courage de faire un mauvais coup.

Assurément, il s'était comploté quelque méchant projet contre moi à la mer. J'ai toujours pensé que cet homme y avait reçu l'ordre ou le conseil de chercher à m'intimider pour m'empêcher d'aller plus avant ou pour connaître à fond la trempe de mon cœur. C'était quelque chose de si neuf, de si inouï, pour cette troupe de forbans, que de voir un étranger jeune, faible et sans la moindre défense, s'aventurer tout seul au milieu d'eux, que l'on pouvait bien leur pardonner un peu de superstition à mon égard.

Ils voulaient voir maintenant si leur diable ne serait pas plus fort que moi, s'ils ne parviendraient pas à me faire bondir le cœur de crainte, si mon courage ne faiblirait pas, si je n'allais pas me mettre à trembler devant eux comme *Neypatouna* avait tremblé et fui devant mes regards et mon geste, le jour d'auparavant.

Dans ce cas, je le compris bien, j'étais perdu, et le Loucheux Sidajen avec moi.

Ce dernier avait un teint verdâtre. Il s'attendait à chaque instant à voir la dague de *Iyoumatounak* se plonger dans mon ventre.

Mais je demeurai calme, froid, impassible, je



dirai plus, méprisant, fixant le sorcier d'un air résolu, quoique sans colère ni irritation, mais avec indifférence.

Quand je sentis son haleine sur mon visage, et mes oreilles tinter de ses stupides clameurs ; quand je le vis promener son couteau à un pouce de ma poitrine, je le repoussai doucement mais résolûment en lui touchant la poitrine, et je lui dis :

— *Kè, tayma !* Allons ! c'est assez !

Puis je pris mon livre, je tournai le dos à l'Esquimau et me mis tranquillement à lire.

Cette action si simple fit expirer le chant et les cris sur les lèvres d'*Iyoumatounak*. Il cessa aussitôt. Mais tout son corps, pris d'un tremblement si violent que le divan en ressentait les commotions, ne put se calmer aussi vite ; son agitation avait été trop forte. Sans doute il se croyait en proie à son esprit familier.

Il reprit ses vêtements en souriant ; mais je voyais qu'il était à bout de forces et de voix. Une sueur abondante ruisselait de tout son corps. En cet état, je crois que j'aurais pu le terrasser sans beaucoup d'efforts, en dépit de sa haute taille et de sa corpulence toute chaldéenne.

— *Ouninnin !* murmura-t-il faiblement. Ce n'était que pour plaisanter !

— Qui en doute ? répliquai-je. Et je continuai ma lecture.

Mais alors ce fut une autre histoire. Le pauvre garçon, s'imaginant que j'allais, à mon tour, lui donner, au moyen de mon livre, un échantillon de mon pouvoir d'enchanteur ou de sorcier, renouvela la scène qu'Atahualpa fit à Pizarro. *Iyoumatounak*



prit ~~mon~~ livre, le considéra, le tourna et le retourna, l'ouvrit et le ferma, l'approcha de son oreille, se mit gravement à me contrefaire en marmottant des sons inintelligibles dans les feuillets, puis finalement laissa tomber le bouquin sur le divan en éclatant de rire.

Je l'avais vaincu en sang-froid, mais pas en magie, évidemment, et il en prenait occasion de se rire de mes prières. »

### LE DUEL DANS L'ARMÉE ANGLAISE.

Le duel est aujourd'hui tombé en désuétude dans l'armée anglaise, comme dans toutes les classes de la société britannique. Il arrive que des officiers échangent des coups de cravache ou se pochent les yeux à coups de poing ; il n'arrive plus qu'ils versent leur sang à raison de ces voies de fait ou d'un outrage quelconque. C'est aux tribunaux ordinaires qu'ils en appellent pour venger leur honneur. La chose est si bien entrée dans les mœurs, que neuf Anglais sur dix, au reçu d'une lettre de provocation, la transmettraient à leur sollicitor et feraient judiciairement poursuivre le provocateur, sans que cette conduite étonnât personne.

Il ne faudrait pas croire que ces mœurs se soient établies naturellement. Elles sont le résultat d'une législation draconienne qui frappe le duel comme un crime et applique la peine de mort au survivant du combat le plus loyal, comme à l'auteur d'un vulgaire assassinat. Encore cette législation a-t-elle eu beaucoup de peine à s'imposer, car le duel, et le



duel à mort, n'a fleuri nulle part comme dans l'armée anglaise. Un livre publié par M. W. Douglas, ex-officier aux hussards du prince de Galles, donne à cet égard de curieux détails. Non-seulement on se battait à outrance, il y a cinquante ou soixante ans, mais on se battait souvent sans témoins, dans un local clos et couvert.

C'est ainsi, par exemple, qu'eut lieu le fameux duel du capitaine Stoney avec un clergyman, le révérend M. Bate, rédacteur en chef du *Morning Post*. La cause de la querelle était un paragraphe insultant pour l'honneur d'une dame. Il avait été convenu que les combattants s'enfermeraient dans une chambre d'auberge, en tête-à-tête, pour se battre au pistolet d'abord, puis, si c'était nécessaire, à l'épée. Les deux balles ayant été échangées sans résultat, on mit l'épée en main. Dès le premier engagement, le révérend eut la cuisse traversée de part en part. A son tour, le capitaine fut bientôt blessé au bras et à la poitrine. L'épée du clergyman s'étant faussée sur le sternum de son adversaire, il demanda à la redresser, et, dans ce but, l'appuya sur le sol, sous son pied. C'est dans cette occupation peu ecclésiastique qu'il fut surpris par les gens de la maison accourus au bruit et qui avaient fini par enfoncer la porte. On sépara les combattants. Ils se donnèrent la main, et, le samedi suivant, le capitaine Stoney épousa la belle dont il avait pris la défense.

Un duel plus original encore fut celui d'un médecin militaire, le docteur Young, avec un officier de cavalerie. Le docteur Young conduisait des dames au Wauxhall, en canot, sur la Tamise, et jouait de



la flûte. Remarquant qu'un canot où se trouvaient d'autres femmes avec des officiers suivait le sien et paraissait prendre plaisir à sa musique, il cessa de jouer. Aussitôt un des officiers lui demanda insollement pourquoi il s'arrêtait. « Parce que cela me plaît, répondit le docteur. — Et moi, cela ne me plaît pas, répondit l'autre. Vous allez reprendre votre musique, ou je vous accoste et je vous jette à l'eau... » Le docteur Young, qui ne savait pas nager, reprit sa flûte et joua jusqu'au Wauxhall. Mais une fois sur le plancher des vaches, il avisa son homme dans une allée écartée et lui tint ce discours :

— Monsieur, pour ne troubler ni ma compagnie ni la vôtre, j'ai pu céder tout à l'heure à votre arrogante requête; mais je dois maintenant vous en demander raison. Si vous avez du cœur, vous vous trouverez demain matin à tel endroit, et nous nous battons à l'épée. Je désire que l'affaire reste entre nous et qu'il n'y ait pas de témoins.

L'officier accepta ces conditions, et le lendemain, à l'heure indiquée, il se trouvait au rendez-vous.

A son extrême surprise, il vit le docteur, qui l'attendait, tirer de sa poche un pistolet et le viser à la tête.

— Quoi! s'écria l'officier, n'était-il pas convenu que nous nous battrions à l'épée?...

— Parfaitement, répliqua le docteur. Aussi n'est-il question pour le présent que d'un petit exercice préparatoire. Vous allez avoir l'obligeance de danser un menuet que je vais vous jouer sur ma flûte, — à moins que vous ne préfériez que je vous brûle la cervelle...



— C'est un guet-apens ! un assassinat !

Le docteur resta inflexible. Il fallait danser ou mourir. L'officier préféra danser. Il dansa donc pendant un quart d'heure. Sur quoi le docteur Young, remettant sa flûte dans sa poche, lui dit :

— Maintenant, monsieur, nous sommes quittes. Vous m'avez fait jouer hier contre mon gré ; je vous ai fait danser aujourd'hui. Je reste à votre disposition si vous voulez vous battre ; mais, en ce cas, ce sera devant témoins... Au plaisir de vous revoir, monsieur...

L'affaire en resta là.

### LA NATTE DES CHINOIS.

M. Paul Antonini, dans son livre *les Chinois peints par un Français*, raconte comment les Chinois en sont venus à adopter le genre singulier de coiffure que nous leur connaissons. Lorsque, en 1620, les Tartares eurent envahi l'empire et s'en furent rendus maîtres, ils montrèrent qu'ils étaient hommes politiques autant que guerriers. Ils adoptèrent le système de colonisation qui avait si bien réussi aux Romains. Au lieu de songer à modifier les coutumes des Chinois, ils les adoptèrent toutes. Respect du passé, culte des ancêtres, vénération pour Confucius, rites pour les grandes cérémonies, les vainqueurs s'approprièrent tout, jusqu'à l'habillement des Chinois. Rien ne fut donc changé pour ceux-ci, sauf le mode d'arrangement de leur chevelure. Avant l'invasion tartare, les Chinois portaient les cheveux un peu longs attachés en arrière. Ils furent invités à les





Voleurs chinois conduits au tribunal et attachés par la queue.



raser, sauf au sommet de la tête, où devait croître une longue natte. L'ordre émanait de Tien-Min, le premier empereur de la Chine de race tartare.

Cet ordre faillit amener une révolution, les cheveux coupés ras étant considérés en Chine, ainsi que cela a été en France aux temps mérovingiens, comme un signe de dépendance, de servitude, d'amoindrissement dans la position sociale. Lors donc que l'ordre formel de Tien-Min exigea que toutes les têtes fussent arrangées à la mode tartare, il parut aux Chinois qu'on imposait sur leur crâne le sceau de la servitude. Ils furent plus contristés de ce signe de la défaite que de la défaite elle-même.

Des milliers de Chinois refusèrent d'obéir et préférèrent la mort à la natte, car il fallait choisir entre les deux, la désobéissance à l'empereur ayant toujours entraîné en Chine la peine suprême. Endurer le martyre pour une mode de coiffure, voilà ce qu'on pourrait appeler le comble de la foi. Donc l'introduction de la natte chez les Célestes a coûté la vie à des milliers d'entre eux. Qui eût dit alors que cette natte si mal accueillie deviendrait tellement chère aux Chinois que leur honneur y semble attaché. Un Chinois se ferait tuer aujourd'hui pour défendre sa natte. On ne saurait leur causer de plus vif déplaisir que d'en parler irrespectueusement, de la nommer, par exemple, *cauda*, comme l'appendice des animaux. Ce serait leur faire la même injure que lorsqu'on appelle « chien » un Européen. Pour être poli, on doit se servir du mot latin *cincinnus* ou de l'expression chinoise *pien-tsé*. Quant à toucher la natte d'un Chinois, non pas dans la pensée de la lui tirer, mais simplement pour la regarder, c'est tout



ce qu'on peut imaginer de plus incivil. Couper la queue, — pardon, — couper la natte à un Chinois est chose pire que de lui briser un membre.

M. Paul Antonini raconte à ce sujet qu'un missionnaire dut la vie au culte que les Chinois ont pour leur natte. Ce prêtre était recherché par l'autorité en raison de l'ardeur de sa propagande. Il se trouvait dans une famille chrétienne lorsqu'on vint le prévenir que la maison était cernée par les satellites d'un mandarin et que ce dernier lui-même demandait à visiter les appartements. Grand émoi chez tous : si le malheureux est pris, c'en est fait de lui. Tout à coup le missionnaire saisit une paire de ciseaux, engage ses amis à se tranquilliser et court vers l'aile droite de la maison, où se trouve toujours l'appartement des femmes et où nul homme étranger à la famille ne doit pénétrer. Le missionnaire disparaissait à peine de la grande salle, que le mandarin y entra. Ne voyant pas son homme, il devine où il a dû se cacher et s'élance à sa poursuite. Mais à peine a-t-il franchi le seuil de l'appartement des femmes qu'il pousse un cri et revient au plus vite, fuyant comme s'il eût été poursuivi. Un instant après le prêtre revenait et présentait à ses fidèles la natte du mandarin. D'un coup de ciseaux il avait déshonoré pour longtemps le malheureux fonctionnaire, et celui-ci avait été si troublé de cette flétrissure qu'il avait abandonné la partie. Cette historiette nous montre le côté faible des Chinois. Dans les négociations toujours si difficiles avec les mandarins, la menace d'un coup de ciseaux serait peut-être plus efficace que celle d'un coup de canon.

---



## MÉDECINE.

*Des Glaires, de leurs effets et des désordres qu'elles produisent dans l'économie animale.*

L'Elixir du docteur Guillié, préparé par Paul Gage, est surtout utile aux personnes qui habitent la campagne, qui sont éloignées des secours de la médecine, et à la classe ouvrière, à laquelle il épargne des frais de médicaments et de temps perdu. Ce n'est pas un remède secret, c'est un perfectionnement d'une formule du Codex.

Une expérience de plus de soixante années a démontré jusqu'à l'évidence que l'Elixir du docteur Guillié, préparé par Paul Gage, était d'une efficacité incontestable contre les fièvres des contrées marécageuses, et surtout contre cette affection si fréquente à la campagne pendant les travaux des moissons, et que l'on a appelée *embarras gastrique* ou *état saburral*. Cette affection, qui réclame immédiatement un évacuant, se caractérise par la perte complète de l'appétit, un enduit blanchâtre de la langue, des envies de vomir, de la fièvre, un état de courbature générale, etc. Le seul moyen d'arrêter cette affection est d'employer un purgatif. Dans ce cas, on est heureux d'avoir sous la main l'Elixir du docteur Guillié.

La vogue extrême dont cet Elixir<sup>1</sup> jouit dans le monde entier, la grande quantité qui s'en consomme tous les ans, sont la meilleure preuve que l'on puisse donner de ses effets, des services qu'il rend tous les jours, et surtout de la bénignité de son usage, puisqu'il peut être administré avec un égal succès à la plus tendre enfance et à la plus extrême vieillesse, sans jamais donner lieu à aucune espèce d'accident.

M. Paul Gage, répondant aux désirs qui lui ont été souvent manifestés, a préparé avec succès, et peut offrir au public des PILULES D'EXTRAIT D'ÉLIXIR ANTIGLAIREUX du docteur Guillié qui contiennent, sous un petit volume, toutes les propriétés toni-purgatives de cet Elixir. — Pour plus amples renseignements, voir aux Annonces.

N. B. Il se trouve dans le commerce bon nombre d'élixirs vendus sous la dénomination d'anti-glaireux qui ne sont qu'une imitation grossière du véritable, préparé par Paul GAGE. Le public est prié de ne jamais accepter l'Elixir anti-glaireux que dans des bouteilles cachetées et portant, sur une des deux étiquettes qui recouvrent la bouteille, le nom du Dr GUILLIÉ. La bouteille doit être en verre vert foncé et porter sur l'épaule un cachet de verre avec un Gentouré des mots Elixir de Guillié. Tout Elixir anti-glaireux vendu autrement n'est qu'une imitation grossière et dangereuse.



**TOUJOURS LA QUESTION DES BLÉS.**

Il est étrange que, dans ce temps où la science offre la solution de tous les problèmes, il règne encore tant d'incertitude sur les moyens de tirer du sol français tout le blé nécessaire à notre nourriture.

Malgré tous nos progrès scientifiques et agricoles, la France, bon an mal an, est encore tributaire de l'étranger pour cinq millions d'hectolitres de blé en moyenne. C'est humiliant pour notre patriotisme, car il est certain que notre sol national est assez propice à la culture du blé pour produire de quinze à vingt millions d'hectolitres de plus qu'aujourd'hui.

Pour cela que faut-il ?

Deux choses :

1° Que la production du blé soit protégée, c'est-à-dire que le cultivateur ne soit pas exposé à être ruiné par la concurrence des blés étrangers. C'est le premier et le moins apprécié des devoirs d'un gouvernement quel qu'il soit, dans une nation agricole.

2° Que le cultivateur, après avoir exigé cela du gouvernement, pratique sa culture suivant une méthode rationnelle et conforme aux règles dictées par la science et l'expérience, règles malheureusement méconnues par la grande majorité des cultivateurs. Essayons de les résumer en quelques lignes :

Avant tout, la terre à blé doit être pourvue suffisamment des éléments essentiels, argile, silice,



calcaire, *humus*, dans des proportions suffisantes. L'absence de calcaire est incompatible avec une bonne récolte de blé. A tout prix, marnez ou chauliez vos terres à blé; fumez-les si l'humus y est insuffisant.

Ensuite, le sol doit être labouré à 25 centimètres et fumé à 15 ou 20 centimètres. Le fumier envoie de ce fonds ses sels dissous aux radicelles de la céréale et la nourrit toujours, même en temps de sécheresse. Le fumier répandu trop superficiellement s'évapore en l'air et ne profite qu'aux herbes parasites qui étouffent et épuisent le blé.

Le fumier ne donnant qu'une partie de ces éléments nécessaires au blé, on y ajoute au printemps un complément d'engrais industriels d'environ 350 kilos par hectare : 200 kilos de superphosphate, 100 kilos de nitrate de soude ou de sulfate d'ammoniaque, et 100 kilos de chlorure de potassium. Tous les syndicats agricoles fournissent ces engrais à prix réduits. Répandre ces engrais à la fin de l'hiver, les enfouir avec un coup de herse.

Choisir pour semence un grain sévèrement trié; chauler avec du sulfate de potasse.

Semer en lignes, soit avec un semoir, soit à la main, dans des raies tracées par un rayonneur, à 15 centimètres de distance, et se défaire de cette idée fausse que le semis en lignes est beaucoup plus coûteux que le semis à la volée. Le premier avantage du semis en lignes c'est d'économiser moitié ou au moins un tiers du grain de la semence. Le second, c'est de faciliter les binages, qui sont la condition première d'une bonne récolte. Le



troisième, c'est que la semence est mieux répartie et enterrée à une profondeur égale.

Rouler le champ à la suite des gelées et des dégels, pour raffermir les racines déchaussées par ces phénomènes atmosphériques.

Au mois d'avril, biner le plant, soit à la houe à cheval s'il est en lignes, soit avec la houe à main. La sécheresse, les mauvaises herbes sont deux ennemis redoutables dont le binage seul délivre le blé.

Couper le blé six jours avant sa maturité, dès que la tige commence à jaunir : ce fait démontre qu'il ne reçoit plus de sève de la terre, et que l'air seul achève de le mûrir. L'engerber tout de suite et dresser les gerbes en pyramides écartées à la base, et coiffer le dessus avec une gerbe renversée. Garder le grain de cette gerbe pour semence.

En observant ces conditions, la culture française obtiendrait très-certainement, dans les contrées les moins riches, des moyennes de 20 à 25 hectolitres de blé, et de 30 à 35 hectolitres dans les bonnes terres. Au lieu d'une moyenne générale de 15 hectolitres donnant 100 à 110 millions d'hectolitres, la France récolterait de 125 à 140 millions d'hectolitres. Au lieu d'importer du blé, elle en aurait à revendre aux peuples voisins. De tous les progrès agricoles, voilà le plus désirable. Que chacun y concoure pour sa part.

Voici un barème instructif à suivre pour donner les engrais nécessaires au blé.

Un hectolitre de blé, paille et grain compris, contient 2 kilos d'azote, 1 kilo d'acide phosphorique, 1 kilo de potasse. Par conséquent, pour



augmenter une récolte de 10 hectolitres, on donnera au sol un engrais commercial contenant au moins 20 kilos d'azote, 10 d'acide phosphorique et 10 de potasse, le tout à un état assimilable pour que la plante s'en nourrisse dans l'espace de trois mois, c'est-à-dire depuis la reprise de la végétation, en mars, jusqu'à l'épiage, à la mi-juin. Il est même utile de donner cet engrais à une dose plus forte, attendu que l'épandage le plus parfait ne réussit pas à donner à toutes les tiges leur ration exacte d'aliments. En ajoutant un quart ou un tiers à la proportion ci-dessus, on est assuré du succès, à moins d'intempéries excessives, bien entendu, avec lesquelles la meilleure agriculture est obligée de compter.

Là où le succès n'est pas obtenu, il faut étudier la nature particulière du terrain, car il est certain qu'il contient des éléments inconnus qui neutralisent l'effet des engrais propres au blé. La prudence commande une grande circonspection dans les essais d'engrais industriels.

LOUIS HERVÉ.

### LES SAUTERELLES A MADAGASCAR.

Un missionnaire apostolique, le P. Camboué, envoyé à Madagascar, a été témoin d'une invasion de sauterelles et du parti que savent tirer les indigènes de ces insectes destructifs au premier chef de toute végétation.

« C'est vers trois heures et demie après midi, écrit-il au *Cosmos*, que les « valala » (nom indigène des sauterelles), ont paru dans la direction du sud-ouest, le vent soufflant fortement de cette même di-



rection. Allant vers le nord-est, les « valala » ont traversé la capitale sans s'y arrêter, laissant seulement quelques trainards aux mains des indigènes, qui en ont fait un plat de supplément pour leur repas du soir.

« Vraiment, je ne crois pas qu'un plat de sauterelles soit jamais matière à gourmandise pour un palais européen. Mais pour les Malgaches, c'est différent. Ecoutez plutôt.

« Il y a quelque temps, l'un de nos missionnaires, le R. P. Laboucarie, visitait ses chrétientés dans la région ouest d'Imerina. « J'étais parti de grand matin, raconte-t-il, et je dus, pour arriver aux villages, terme de mon voyage, traverser des régions fort peu peuplées. Midi passe ; deux heures arrivent, et j'étais encore bien loin de mon but. Les enfants qui m'accompagnaient marchaient d'un air piteux, me demandant où nous dînerions. J'étais assez embarrassé pour leur répondre. Tout à coup, arrivés au sommet d'une montagne, les voilà qui se mettent à pousser à l'unisson des cris de joie, pendant qu'un sentiment tout contraire, celui de la tristesse et du découragement, s'emparait instinctivement de mon âme. Point de village, aussi loin que la vue pouvait s'étendre devant nous, mais seulement un terrain noirci par les flammes dont la fumée s'élevait encore vers le ciel dans le lointain. — Mais, dis-je aux enfants, je ne vois pas ce qui peut vous réjouir. Pensez-vous que le feu ait été mis à ces montagnes pour cuire votre dîner ? — Oui, Père, pour notre dîner ; tous ces terrains brûlés sont couverts de sauterelles cuites !

« Les sauterelles, dont les nuées obscurcissent



quelquefois le soleil pendant des heures entières, sont en nombre pendant le jour, mais s'abattent, le soir, là où la nuit les surprend. Les indigènes, pour les avoir, mettent le feu aux herbes qui les environnent ; ce feu se propage de montagne en montagne, quelquefois pendant plusieurs jours. Le lendemain, vous voyez tout le monde, grands et petits, se munir de paniers et aller faire provision pour plusieurs mois. »

### LE MASSAGE CONTRE LA FATIGUE.

Un journal militaire autrichien qui a publié une série d'articles destinés à préconiser le massage dans l'armée, a donné, à titre de curiosité, un exemple des résultats obtenus :

Une personne soulevant un poids de 1 kilogramme, par flexion de l'avant-bras, une fois par seconde, éprouve une fatigue insurmontable vers le 840<sup>e</sup> mouvement, c'est-à-dire au bout de 12 minutes environ. Si alors on soumet le bras de cette personne à un massage de 5 minutes, elle peut soulever le poids onze cents fois sans fatigue.

Nous ne savons si le journal de Vienne a raison, mais on pense que l'expérience est à faire et qu'elle ne présente aucun danger. Si le massage, dans ce cas particulier, n'est pas bon, du moins n'est-il pas nuisible.

### POÈTE ET PATISSIER.

Cela se passait au temps où Béranger habitait encore Passy.

Un matin, l'auteur du *Dieu des bonnes gens*,



voit entrer chez lui un de ces jeunes patronets qui ont des habits blancs sur le corps, une casquette blanche sur la tête, et une corbeille sur cette casquette blanche.

— N'est-ce pas vous qui êtes l'homme aux chansons ? lui dit l'élève de Carême en posant sa corbeille sur la table.

— Oui, mon ami.

Le patronet salue et ajoute :

— Je vous apporte une bonne affaire.

— Je vous en remercie bien sincèrement.

— Voici ce que c'est. Je vais me marier.

— Je vous en fais mon compliment.

— Avec une petite brune qui a les yeux larges comme un vol-au-vent.

— Diable !

— J'adore ma femme.

— Cela se conçoit bien.

— Aussi, au dessert, je voudrais lui chanter une petite chanson, faite exprès pour elle.

— C'est une attention très-délicate.

— Eh bien, je viens vous prier de me tourner cette chanson : mais, là, une chanson aux oiseaux, une chanson feuilletée le plus possible.

Ici, Béranger ne put se défendre de sourire.

— Ah ! ne craignez rien, reprit le garçon pâtissier ; je ne regarderai pas au prix : trente francs, cinquante francs, ça m'est égal ; on ne se marie pas tous les jours.

— Mon ami, répondit alors le vieux poète d'une voix douce, vous m'offririez mille francs que je ne pourrais pas faire ce que vous me demandez.

Quand il vit que ses prières ne servaient à rien,



le patronet remit sa corbeille sur sa tête, et, tout en descendant dans la rue.

— Ces auteurs, disait-il, c'est tous paresseux !

### POISSONS DANGEREUX.

A bord de la *Favorite*, vieux navire de guerre au rebut depuis cinquante ans environ et que le ministre de la marine avait mis à la disposition de la ville du Havre pour son exposition, un naturaliste, M. Bottard, avait rassemblé tous les poissons dangereux actuellement connus.

Ils étaient divisés en poissons vénéneux et poissons venimeux. Si l'on mange la chair des premiers, on meurt ou l'on est gravement malade ; les seconds sont pourvus d'un appareil à venin très-pernicious ; mais une fois cuits, ils n'offrent aucun danger et leur chair est même très-fine. Il y a une réelle utilité à bien connaître ces animaux ; quelques exemples vont le faire sentir.

En 1774, les frères Forestier, attachés comme naturalistes à l'expédition de Cook, furent empoisonnés par un squal dans les parages de la Nouvelle-Guinée. On réussit pourtant à les sauver, grâce à une médication énergique ; mais un chien à qui les restes du poisson avaient été servis mourut rapidement. Deux mois après, autre empoisonnement sur les côtes de la Nouvelle-Calédonie ; le poisson ingéré était, cette fois, un tétrodon. Les Forestier purent encore être rappelés à la vie. Ces naturalistes qualifièrent, en manière de représailles, ce tétrodon de scélérat ; le nom lui est resté dans la langue scientifique.

En 1826, un navire hollandais eut trois matelots



empoisonnés par un tétrodon, sur la rade de Simon's Bay (cap de Bonne-Espérance). Ces sortes d'accidents sont tellement fréquents sur cette côte que les capitaines de navires anglais se sont vus contraints d'acheter, dès qu'ils arrivaient en rade du Cap, des gravures coloriées représentant les poissons dont l'ingestion présente des dangers. En 1853, cinquante hommes de l'équipage de deux navires français, *le Prony* et *le Catinat*, ayant mangé de petits poissons appelés *clupées*, furent empoisonnés ; sept moururent promptement dans d'atroces souffrances. Mais voici une dernière anecdote qui n'est pas la moins singulière :

Il existe dans les mers du Japon un poisson d'une chair exquise ; rien ne flatte plus délicatement le palais. A le manger, on éprouve, dit-on, un plaisir extrême ; pendant qu'on le digère, ce plaisir ne fait que s'accroître ; un sentiment de bien-être indéfinissable vous envahit, c'est une volupté particulière qu'on ne saurait rendre ; en outre, les tableaux les plus riants se présentent à l'esprit et font naître une douce gaieté. Ces impressions physiques et morales se prolongent durant quelques heures. Enfin, la chair du poisson a passé dans le sang. Alors une crise de joie suprême se déclare : c'est la mort. Le poisson qui produit ces étranges effets est du genre du tétrodon. Beaucoup de Japonais veulent en manger, dit-on, sans souci des terribles conséquences de leur acte. Le gouvernement du Japon a fini par s'émouvoir du goût chaque jour plus vif que l'on témoignait pour cet animal funeste, il en a proscrit la pêche sévèrement. Mais quelle agréable ressource pour les Japonais qui, las de la vie, recourent



au suicide ! Mourir dans une sorte d'ivresse, sans avoir la conscience qu'on va s'abîmer dans l'éternité mystérieuse, c'est une manière de finir l'existence qui peut tenter plus d'un homme dont l'âme a ployé sous le poids de l'infortune.

### EXORCISME MODERNE.

Va-t-on, en Italie, en revenir au moyen âge et au temps des démoniaques et des possédés ? La questure de Rome ne croit pas à la possession par le démon, et elle contrarie avec raison ces souvenirs et ces évocations du temps passé.

Voici une histoire qui nous paraît plutôt relever du petit dieu Éros que des émoles du diacre Pâris ou même de M. Charcot :

Sur les ordres de la questure de Rome, la brigade de San Lorenzo se rendit dans une auberge pour mettre la main sur un jeune homme, Giovanni de Gregori, et deux jeunes filles, Pasqua Alviermini et Giulia di Angelis, tous les trois du village de Agosta, venus à Rome pour se faire exorciser. Ces jeunes filles se disaient dans l'impossibilité de se passer de la présence du jeune homme et réciproquement. (Hum ! hum !) Quand on les séparait, c'est à qui aurait la plus énergique attaque nerveuse ; mais quand on les réunissait, c'était exactement la même chose.

Nos trois personnages, sous l'empire de ces hallucinations, s'étaient transportés à Rome pour se faire exorciser par le cardinal Bianchi. Celui-ci, fort embarrassé, fit répondre qu'il était malade, et alors les patients, ou les impatients, se dirigent vers l'église de Sant'Agostino. Des parents et des amis prièrent du-



rant quatre heures le diable de sortir du corps des jeunes gens. Le diable s'est gardé d'obéir, mais le brigadier, survenant pour prendre la place du diable, et sceptique de sa nature, conduisit tout le monde en prison. La fraîcheur de la paille humide fit mieux que le meilleur des exorcismes.

### DU VRAI FRANÇAIS.

Les habitants de Bâle et même ceux de Bade parlant notre langue, ont retenu tout l'accent qu'avaient nos chers Alsaciens, avant qu'ils se soient mis à apprendre le français.

Deux cuisinières bâloises se rencontrent au retour du marché :

— Définiez, ma gère amie, ce que che rabborte dans mon banier... Tenez, che vais vous en égreire la bremière lettre sur mon livre de débense.

(Et elle écrit un beau C majuscule.)

— Fous afez du... champon, dit l'autre.

— Non...

— Un chigot ?

— Pas ça...

— Une *chelinotte* ?

— Non... des *crenouilles* !

### LE PRÉ AUX CLERCS.

Les histoires de duel sont à l'ordre du jour. M. Carle des Perrières a raconté dans le *Gaulois* un souvenir amusant à propos d'une rencontre récente.

J'ai bien ri la dernière fois qu'un cortège composé de cinq messieurs et de deux landaus me faisait parcourir la banlieue. En arrivant au Vésinet, nous avisâmes les tribunes, dont la porte était restée ouverte.



Il y avait là un endroit fort agréable, ombreux, sablé, à l'abri des promeneurs et des curieux. D'un commun accord, ce fut jugé parfait.

Survint une brave femme qui, s'adressant au médecin, lui demanda ce que ces messieurs désiraient.

— Rien, ma brave femme, ou presque rien : rester seuls quelques minutes ; ces messieurs ont à causer un instant et ne feront aucune espèce de dégâts.

*Exit* la bonne femme.

On met habit bas ; l'affaire dure fort peu de temps.

Au moment où les adversaires se serraient cordialement la main, revient la gardienne, qui, je le suppose, s'était offert ce petit spectacle, cachée à quelques pas. L'un des témoins comprend, et, tirant une pièce d'or de sa poche, la lui met dans la main. L'affaire avait duré cinq minutes en tout ; il avait cru être suffisamment généreux en lui donnant 10 francs.

La paysanne vérifia l'effigie, et levant sur lui un regard surpris, presque choqué :

— Oh ! monsieur, lui dit-elle d'un air digne ; ici, ce n'est jamais moins de 20 francs !

Le Pré aux Clercs à prix fixe, comme c'est moderne !

## AUX ASTHMATIQUES

Les décès causés par **asthme**, **bronchite** et **catarrhe** sont terrifiants. Cela ne serait pas si pastilles, bonbons, capsules, sirops tant vantés par leurs auteurs étaient efficaces ; ils ne valent donc rien. Les malades, indignement exploités, n'ont qu'une ressource : le **Traitement AUBRÉE**, médecin-pharmacien à la *Ferté-Vidame* (Eure-et-Loir), sans danger, peu coûteux, guérissant malades déclarés incurables. N'attendez pas que la mort vous surprenne, demandez gratis brochure explicative. ~



## SANTÉ VAUT MIEUX QUE RICHESSE

---

Pour avoir santé et longue vie, nous ne saurions trop vous engager à avoir recours aux excellentes **Pilules Gicquel**, remède si souverain contre la **Constipation**, la **Bile** et les **Glaire**s, source de la plupart des maladies. C'est le plus sûr moyen pour prévenir et pour guérir : *Embarras d'estomac et d'intestins, Manque d'appétit, Gastrite, Maux de tête, Etourdissements, Névralgies, Migraines, Congestions cérébrales, Congestions pulmonaires.*

Les **Pilules Gicquel** sont un précieux médicament contre la *Fièvre bilieuse ou Muqueuse*, la *Fièvre intermittente ou des marais*, l'*Anémie*, la *Faiblesse générale*. En débarrassant les muqueuses du tube gastro-intestinal de la bile et des glaires qui y sont accumulées, elles permettent à ces organes d'absorber et de porter dans toute la circulation les éléments nécessaires à la vie. — C'est un puissant agent contre *Hydropisie, Maladies du cœur, du foie*. — Les *Douleurs*, la *Goutte*, *Rhumatismes* seront puissamment combattus par l'emploi des **Pilules Gicquel**. Elles agissent tout à la fois comme un purgatif doux et efficace et comme un puissant dépuratif du sang; aussi sont-elles employées avec succès contre les affections de la peau, *Dartres, Eczéma, Glous, Acreté de sang*.

Les **Pilules Gicquel**, ne contenant aucun principe minéral, mais au contraire étant composées du suc extractif des plantes amères, agissent d'une façon remarquable toutes les fois que le sang, pour une cause ou pour une autre, a besoin d'être purifié, d'être débarrassé des impuretés qu'il peut charrier.

On devra les prendre au commencement des repas, dans une cuillerée d'eau ou de bouillon, sans rien changer à ses habitudes de vie ordinaire.

Dans toutes les pharmacies vous pourrez vous procurer les véritables **Pilules Gicquel**, au prix de **1 fr. 50**.

---

## POISSON MORT !

A Cabourg, sur la plage.

On sonne la cloche pour déjeuner.

— Et maintenant, comtesse, dit Taupin d'une voix sépulcrale, nous allons manger du poisson mort.

— Fi ! l'horreur !

— Comment ? Est-ce que vous avez l'habitude de manger le poisson vivant ?



**LE SOUFFLET EN PROvence.**

Le soufflet a toujours eu une qualification spéciale. C'est la plus grosse injure que l'on puisse recevoir, c'est aussi la marque d'humiliation la plus grande à laquelle on puisse s'abaisser, comme l'acte de la plus grande soumission que l'on puisse montrer. L'Évangile dit que si l'on reçoit un soufflet sur la joue droite, il faut tendre la joue gauche; l'évêque qui confirme donne au fidèle un léger soufflet destiné à rappeler la maxime évangélique.

Le soufflet, dit un Provençal, M. Cascarelet, s'oublie si peu, que pour les enfants de nos rois, quand on voulait qu'ils se souvinssent de quelque chose, on le leur gravait dans la mémoire tout simplement en leur administrant une gifle.

A Carpentras, à Aix, quand on exécutait un condamné, les frères de la famille amenaient leurs enfants autour de l'échafaud, et, au moment de la chute de la guillotine, ils appliquaient un bon soufflet sur les joues des petits, afin qu'ils se rappelassent l'exemple.

A la montagne, on fait bien pis; les pauvres gens, quand vient l'hiver, dirigent leurs enfants vers la basse Provence pour qu'ils gagnent leur vie en chantant : *Digo, Janeto, te vos-ti louga*. Mais c'est bien pénible de franchir le seuil de la porte; les petits pleurent, et ne se consolent pas. Et savez-vous ce que font les mères pour décider ceux qui partent? Elles les accompagnent assez loin, jusqu'à la descente; puis quand vient le moment de se séparer, en manière d'adieu, elles appliquent quelques gifles aux



pauvres petits. Et les voilà de courir droit devant eux !..... et ils sont guéris de leur ennui. Les chattes font ainsi, quand elles sèvrent leurs petits.

Mais un soufflet qui s'administrait comme un sacrement, c'était quand on plantait un terme.

D'ordinaire, lorsqu'on fait cette opération, on plante, en terre, une pierre, et l'on fixe contre elle deux morceaux d'un moellon que l'on brise pour cela, et qui s'appellent *agachoun*.

Plus tard, quand on veut voir si le terme est en place, on découvre les *agachoun* ; et si on les trouve où il faut, c'est une preuve que la pierre n'a pas été remuée.

Mais, à Sisteron, on ne se contentait pas de cela.

L'ami Paul Arène me racontait qu'étant petit, il courait un jour les champs avec un camarade, cherchant des mûres le long des haies. Voici que deux voisins allaient planter un terme.

— Petits ! leur crièrent-ils, venez voir un peu ça.

« Nous autres, me disait Arène, nous accourûmes curieux, et nous regardâmes les deux hommes planter leur pierre, puis casser un moellon, et enterrer les *agachoun*. De plus en plus ébahis devant leur cérémonie que nous n'avions jamais vue, le camarade et moi nous regardions, bouche bée, quand tout à coup les hommes nous dirent : *Mignot*, dites, avez-vous bien vu ?

— Nous avons bien vu...

Et pan ! ils nous appliquèrent à chacun un emplâtre sur la joue.

— Aïe ! aïe ! aïe ! vieux capons, criâmes-nous, pourquoi nous frappez-vous ?

— Ainsi, répondirent-ils, vous vous appellerez



le jour où Barthélemy Ravous et Jean Faisse plantèrent le terme.....

Je ne l'ai jamais oublié, me disait Arène ; et quand je reviens à Sisteron, je ne puis m'empêcher d'aller voir par là-bas si le terme est encore à sa place. »

### DÉTERMINATION DES CARACTÈRES PAR LES FORMES DU NEZ.

M. Schack, peintre d'histoire danois, qui a beaucoup voyagé en Europe et qui a pu observer les diverses races d'hommes, a établi les différences des caractères d'après les aspects des différentes parties du visage. Le nez n'a pas été oublié par lui, bien au contraire, car il attribue aussi une grande valeur indicative de la nature physique et morale d'un individu à la forme de son nez. Selon lui, d'abord la dimension de cette partie du visage est généralement en rapport avec le développement des poumons et de la poitrine ; — feu l'acteur Hyacinthe, du Palais-Royal, devait, si notre auteur ne se trompe pas, avoir des poumons excessivement développés ; — c'est pourquoi les artistes de l'antiquité donnaient de grandes narines aux statues exprimant la force et le courage ; car l'exercice, en fortifiant la respiration, distend les narines. Toutefois, l'effroi et la colère peuvent produire le même effet. En outre, l'ampleur des cavités nasales concourt à donner du volume à la voix. Il est rare que les belles voix de basse-taille aillent avec un petit nez.

Le nez, considéré dans son expression physiognomonique, peut, dit M. Schack, nous rendre compte de la valeur et de l'utilité pratique de celles de nos facultés qui lui ont communiqué son aspect. Il nous



fait connaître également l'intensité de notre activité intellectuelle, la finesse et la délicatesse de nos sentiments moraux. Le nez, qui appartient à la fois aux parties mobiles et immobiles du visage, reflète fidèlement les mouvements fugitifs de nos inclinations. Il indique toujours bien nettement la qualité de nos forces intellectuelles. Que de choses, on le voit, dans un nez, et comme les personnes qui tiennent à déguiser leur caractère et à dissimuler leurs passions doivent se méfier de leur nez ! Il n'y a pas pire indiscret.

Chez l'enfant, le nez est la partie la plus insignifiante et la moins développée du visage. Ce n'est qu'à l'époque de la puberté qu'il prend son développement. Lorsque, malgré les progrès de l'âge, il conserve sa forme enfantine et fait peu saillie, ou pourra s'attendre à trouver un caractère incomplet et non formé, comme chez les enfants. Un nez bien développé indique, au contraire, la fermeté, l'empire sur soi-même, la réflexion, la profondeur du caractère. La forme du nez dépend aussi du degré de civilisation. Les contours élégants de cet organe sont l'apanage des races arrivées à un haut degré de culture intellectuelle et morale. Les peuples grossiers et sauvages ne possèdent, en fait de nez, qu'une sorte de petite masse rude et informe qui se rapproche du museau des animaux. La forme du nez sert donc à caractériser les races et même les nations. Ainsi les Grecs et les Romains n'ont pas eu le nez de même forme. Chez les premiers, représentants du génie artistique et du bon goût, le nez avait une forme droite et déliée, tandis qu'il était recourbé chez les Romains, qui représentaient plutôt la force et la raison. Virgile,



cependant, quoique Romain, avait le nez grec, comme l'ont eu, dans les temps modernes, nombre de poètes et d'artistes : Pétrarque, Milton, Rubens, Murillo, Titien, Laure, Béatrice, Mme de Staël, Richelieu, l'empereur Alexandre, Napoléon ont eu des nez composés du type romain et du type grec : à côté de ces types bien tranchés, on trouve de grandes variétés et tous les intermédiaires possibles dans la forme de la racine, la base ou la taille du nez.

Après avoir passé en revue un très-grand nombre de variétés de formes et indiqué les rapports de ces formes avec le caractère, M. Schack établit les règles générales suivantes : ruse et finesse chez les sujets à petit nez retroussé, — cette forme de nez est assez fréquente chez les soubrettes ; — goût et délicatesse chez ceux qui ont le nez droit et fin ; jugement, raison et égoïsme chez ceux qui ont le nez recourbé ; lourdeur et manque de tact chez ceux qui ont le nez informe et grossier.

Avec ces règles, il n'est plus nécessaire de s'adresser aux agences de renseignements pour connaître le caractère des gens ; il suffit de regarder la forme de leur nez, ce qui est infiniment plus commode et peut-être moins trompeur.

#### LA GOURMANDISE.

Un savant allemand, du nom d'Hufeland, est l'un des premiers hygiénistes qui ait recommandé la simplicité et la mesure dans la nourriture. Pour lui, nous n'avons pas d'ennemi plus redoutable que la gourmandise. Sans se contenter de cette assertion, il la justifie par tant de preuves qu'il semble impossible de rien répondre de sérieux.



Les faits confirment d'ailleurs pleinement ses théories. Il cite l'exemple du Vénitien Cornaro, qui réalisa des merveilles à l'aide de la sobriété. Cornaro a écrit, à quatre-vingt-trois ans, la relation de son genre de vie. Il atteignit l'âge de cent ans sans connaître « ni les incommodités, ni la maussaderie qui sont le partage ordinaire de la vieillesse ». A l'en croire, son caractère se serait trouvé, comme sa santé, prodigieusement amélioré quand il se décida à prendre uniquement douze onces d'aliments solides et quatorze onces de vin par jour. Naturellement morose, haineux, irascible, il devint un modèle de patience et de douceur.

Même dans les contrées plus froides que l'Italie du Nord, on a vu des centaines se trouver fort bien d'une sobriété presque brahmanique. En 1792, mourut dans le Holstein un paysan nommé Stender, dont la principale nourriture était le gruau; il mangeait, mais très-rarement, un peu de viande salée; son humeur était aussi pacifique que celle de Cornaro; il atteignit l'âge de cent trois ans sans avoir jamais été malade. Dans le même siècle, en 1770, un Tyrolien, le baron Barravicino de Capellis, mourut à l'âge de cent quatre ans, laissant enceinte sa quatrième femme : ce vieillard se contentait d'œufs, auxquels il ajoutait de temps en temps un peu de viande rôtie. Quelques années auparavant, en 1759, s'éteignait dans le Cornouailles un Anglais qui avait atteint l'âge patriarcal de cent quarante-quatre ans, John Essingham; il n'avait jamais bu de liqueurs fortes dans sa jeunesse, s'était toujours montré fort sobre et ne mangeait de viande qu'à de rares occasions; jusqu'à l'âge de cent ans, il n'avait jamais été indisposé.



Sans qu'il soit permis de tirer des conclusions de ces faits isolés, on peut affirmer, sans crainte d'être contredit, que ce n'est pas ce qu'on mange, mais ce qu'on digère, qui nourrit.

### LES VILLES BUVEUSES DE BIÈRE.

Quelle est, en France, la ville où se consomme le plus de bière ? C'est Lille. Et celle qui consomme le moins, c'est Nantes.

Voici, du reste, comment les statisticiens établissent la consommation de cette boisson.

Jusqu'ici, en France, c'est la ville de Nantes qui consomme le moins de bière : 4 litres par an et par habitant. Viennent ensuite : Angers, 5 litres ; Rennes, 6 litres ; le Mans, Caen, Saint-Etienne, Nîmes, chacune 7 litres ; Bordeaux et Cette, 8 litres ; Lyon et Marseille, 9 litres ; Toulon, Orléans, Montpellier, 10 litres ; Toulouse, Limoges, Clermont-Ferrand, 11 litres ; Paris, 12 litres par habitant, ainsi que Nice, Tours et Troyes ; Rouen et Béziers, 14 litres ; Brest, 16 litres ; Grenoble, 17 litres ; Lorient, 18 ; Versailles, 19 ; Dijon, 20 ; le Havre, 22 ; Besançon, 27 ; Saint-Denis, 36 ; Reims, 39 ; Nancy, 48 ; Boulogne-sur-Mer, 78 ; Amiens, 100 ; Dunkerque, 145 ; Roubaix, 211 ; Tourcoing, 222 ; Saint-Quentin, 234 ; Saint-Pierre-lez-Calais, 238, et enfin Lille, 301.

A Munich, la consommation dépasse pour une année 400 litres par tête !

---

**FRAXINOSE VERLAC**, infallible contre rhumatismes. (*V. aux annonces.*)



## FARIBOLES

A la police correctionnelle, comparaît un gaillard de vingt-cinq ans et fort comme un Turc.

— Accusé ?

— Mon président !

— Avez-vous des moyens d'existence ?

— Mais oui.

— Lesquels ?

— Un appétit robuste !

Le président est obligé de se rendre à cet argument.

\* Dans une école :

\* \* L'INSTITUTEUR. — Lorsque d'un nombre entier vous retirez quatre fois un quart, que reste-t-il?...

Silence complet.

— Comprenez-moi bien : si vous coupez une poire en quatre morceaux que vous mangez, qu'est-ce qu'il en reste?...

Tous les gamins ensemble :

— M'sieu!... les pepins.

\* \* Entre deux jeunes femmes, dont l'une relève de maladie.

— Dis donc un peu ? Qu'est-ce que les médecins voient donc dans la langue, qu'ils vous la font toujours montrer ?

— Tiens, parbleu ! une pièce de vingt francs !

\* Écho de plage :

\* \* — Comment, mon cher, vous allez vous baigner en sortant de table ? Quelle imprudence ! vous vous noierez !

— Allons donc ! il n'y a rien à craindre, je n'ai mangé que du poisson.



### LE THÉÂTRE DES ZOUAVES.

Nous empruntons à un travail de M.P. Laurencin : *Nos Zouaves*, le croquis suivant qu'il trace du théâtre que les zouaves établirent sous le canon de Sébastopol pendant le célèbre siège de cette ville en 1854 et 1855.

Campée devant Sébastopol, l'armée vivait ou plutôt subissait une existence qui n'avait rien de particulièrement séduisant. Dur hiver suivi d'un été brûlant, sol tenace, difficile à ouvrir, d'une blancheur aveuglante; vivres médiocres en médiocre abondance; corvées pénibles, se répétant chaque jour, puis le choléra, le scorbut, les fièvres : tel était le bilan des misères des vainqueurs de l'Alma et d'Inkermann.

Comme intermèdes de fête, l'attaque de jour, le combat de nuit à la lueur fantastique du sillon des bombes, la victoire alors fidèle aux couleurs françaises.

Mais au-dessus de ces misères, même au-dessus de cette gloire, planait, vif et léger, l'esprit français, ou plutôt la philosophie nationale, se souciant peu du lendemain et de ses terribles inconnus, et ne daignant s'occuper du présent que pour le rendre acceptable.

Le véritable ennemi, le plus redoutable, ce n'était pas le Russe, adversaire loyal, parfois chevaleresque, avec lequel on pouvait lutter corps à corps, mais l'ennui, triste, morne, déprimant, l'ennui qui engendrait la nostalgie et tuait, plus lentement sans doute, mais plus sûrement, le pauvre soldat dont la



pensée s'attardait au souvenir du clocher et du foyer familial.

Distraire une armée qui campe tantôt dans la poussière et tantôt dans la boue, que brûle le soleil ou noie la pluie, que lassent et énervent les interminables opérations d'un siège, constituait une entreprise bien faite pour décourager les imaginations les plus inventives et les plus intrépides.

Les zouaves cependant essayèrent et réussirent.

Renommés déjà par leur brillante valeur, incarnation de ce sens *débrouillard* qui est une des qualités les plus reconnues du soldat français, ils ne perdirent jamais, même aux jours les plus tristes du siège, cette gaieté et cet entrain qui les avaient caractérisés en Afrique. Aux salles de bal qu'ils avaient ouvertes au début du siège, les zouaves du 2<sup>e</sup> régiment ajoutèrent bientôt un théâtre.

Quelques madriers, des planches, des toiles clouées sur châssis, des décors peints par les artistes du régiment constituèrent l'édifice, que sa position sur le front de bandière, du côté d'Inkermann, et près d'un moulin, fit appeler tantôt le théâtre d'Inkermann, tantôt le théâtre du Moulin, quelquefois aussi le « Théâtre de la guerre ».

Comme répertoire, on eut celui des théâtres de Paris; comme acteurs, des zouaves de bonne volonté. *Jeunes premiers, raisonneurs et pères nobles* se découvrirent aisément; mais les rôles de duègnes, de coquettes et de jeunes premières furent d'autant plus difficiles à rassembler qu'il fallut, avant tout et dans l'intérêt d'une demi-vraisemblance, faire au dieu de la comédie le sacrifice de ces barbes superbes dont les zouaves tiraient vanité. La garde-robe masculine



et féminine s'improvisa grâce à l'aide des cantinières.

Le feu de l'ennemi n'était pas un obstacle aux représentations, et la chansonnette sentimentale comme le vaudeville burlesque eurent souvent pour accompagnement la basse du bombardement ou le sifflement de quelques boulets que lançait la batterie russe dite du Piton-Blanc, que les zouaves, à cause du peu de rectitude de son tir, avaient surnommée la batterie Gringalet.

Il y avait de la verve dans le jeu des acteurs, de la bonne humeur dans la rédaction comme dans l'illustration des programmes pour annoncer le spectacle : *les Saltimbanques, les Anglaises pour rire, la Chambre à deux lits, Ma femme et mon parapluie, la Permission de dix heures, le Vieux Loup de mer*, etc., des chansonnettes improvisées par les lettrés du régiment, et qui presque toutes prenaient les Russes et quelquefois les Anglais pour point de mire de leurs traits.

Du côté du public, c'était la franche gaieté. Chefs de tous rangs, même des plus élevés, sous-officiers, soldats, avant d'aller, peut-être pour la dernière fois, à la tranchée ou à l'assaut, venaient se faire un peu de bon sang au théâtre d'Inkermann, applaudir ses artistes et verser leur offrande dans le plateau que leur tendait un vieux zouave quêtant au profit des blessés.

*Bellone* cependant avait le pas sur *Thalie*, et parfois le drame réel dominait la comédie.

Le 6 juin 1855, une affiche annonçait, pour le dimanche 10, une représentation extraordinaire au profit des blessés. Mais le 7, Pélissier fit enlever le Mamelon-Vert.



Comme conséquence de ce fait d'armes, la représentation annoncée dut être remise au lundi 11 juin, avec changement de spectacle, l'affiche annonçant que deux des artistes avaient été tués et plusieurs autres blessés pendant l'attaque du 7 au 8 juin.

### IDÉES ASTRONOMIQUES DES PIEDS-NOIRS.

Les Indiens Pieds-Noirs sont considérés par M. R. G. Haliburton comme la race la plus remarquable de l'Amérique du Nord. Ils présentent le bizarre mélange d'un peuple complètement sauvage possédant des vestiges nettement accusés d'une civilisation très-avancée. Ils ont des cycles ou de grands siècles, exactement semblables à ceux des Mexicains et des Hindous. Ces cycles sont au nombre de quatre, dont trois déjà écoulés. Nous sommes actuellement dans le quatrième. Un grand prophète ou être divin nommé *Napa* existe durant chacune de ces périodes. Les Pieds-Noirs ont aussi un zodiaque de 24 constellations, dont le zodiaque imparfait des Aztèques est loin d'approcher. Ils donnent les mêmes noms que nous à la ceinture d'Orion, à Sirius et aux Hyades, et désignent la dernière étoile du Taureau par le nom de Taureau des montagnes. Ils possèdent des vierges, vestales sacrées, un carême ou période sacrée de quarante jours, connaissent le temps d'occultation des Pléiades et célèbrent des fêtes et des cérémonies qui semblent appartenir aux nations civilisées de l'ancien monde. Ils ont encore les « Sept Perfections », c'est-à-dire les Pléiades, ce qui offre une ressemblance avec les « Sept Perfections » des bouddhistes chinois.



**BALLONS LUMINEUX.**

On a fait, à Bruxelles, des expériences sur un nouvel aérostat lumineux dont la télégraphie militaire pourrait, sans doute, tirer parti. On se sert d'un ballon de dimensions restreintes et on le remplit de gaz hydrogène pur, afin de lui donner une grande force ascensionnelle : l'opération peut être faite très-rapidement.

A l'intérieur du ballon, on place une lampe électrique incandescente pourvue d'un appareil de sécurité destiné à éviter les explosions et mis en communication, au moyen d'un conducteur métallique, avec une pile Jablochkof très-puissante, d'un poids presque nul et fonctionnant au moyen d'un appareil Morse. De cette façon, le ballon peut être éclairé à la volonté de l'aéronaute, qui, pour communiquer avec la terre et transmettre des dépêches, n'a qu'à appuyer sur le bouton de l'appareil ; il se produit alors un courant intermittent qui produit dans l'obscurité les points ou les lignes formant l'alphabet télégraphique.

Des expériences analogues ont été faites en Angleterre, au camp d'Aldershot, sous la direction de M. Bruce, qui a présenté un ballon cubant de 114 à 140 mètres cubes et portant six lampes incandescentes d'une force de 15 à 100 bougies, alimentées par une batterie de 25 éléments. Les résultats ont été satisfaisants.

**LA FRAISE AU POINT DE VUE MÉDICAL.**

Si la fraise, dit l'*Hygiène pratique*, est un des aliments les plus recherchés et les plus estimés, elle



est aussi de la plus grande utilité comme médicament, si l'on en croit les anciens auteurs. D'après eux, elle produisait souvent des cures merveilleuses. Ainsi dans la *Dissertation* publiée par Linné sur ce sujet, on lit que le célèbre naturaliste a non-seulement fait disparaître, par le seul usage des fraises, les accès d'une goutte violente dont il était, depuis longtemps, tourmenté, mais qu'il a dissous, en très-peu de temps, les concrétions tophacées (grosseurs dures) qui se forment si souvent auprès des articulations dans le cours de cette maladie. Dans un accès de goutte, il consumma un jour une quantité prodigieuse de fraises, il dormit toute la nuit, et, le lendemain, il put se lever et reprendre son travail qu'il avait abandonné depuis quinze jours. Les années suivantes les accès reparurent, mais Linné les guérit de la même manière, et il passa vingt années sans plus rien éprouver.

Les fraises guériraient aussi les affections calculieuses; les personnes qui sont affligées de la gravelle s'en trouveraient à merveille.

D'après van Swieten, des maniaques auraient été rendus à la raison en quelques semaines par l'usage journalier de plusieurs livres de fraises.

Apulée vante les fraises écrasées avec du miel, quand il s'agit de soulager les douleurs qui ont leur siège dans la rate.

Enfin, d'après Hoffmann et Schulz, elles auraient guéri, même à un degré avancé, la phthisie pulmonaire.

Si dans tous ces faits il y a naturellement de l'exagération, il faut cependant admettre qu'il y a aussi du vrai. Il est, en effet, parfaitement prouvé, par



l'analyse, que les urines des personnes qui font une grande consommation de fraises deviennent alcalines, et ne contiennent plus cet excès d'acide urique qu'elles possèdent toujours chez les calculeux et les graveleux. Les cerises ont à un plus haut degré cette même propriété de rendre les urines alcalines, et vous savez que, si elles n'ont pas un parfum aussi suave que celui de la fraise, elles sont d'une digestion plus facile.

Les fraises écrasées dans de l'eau fournissent une boisson tempérante et rafraîchissante, très-utile dans certains cas d'inflammation et de fièvre.

#### LE PONT D'AVIGNON.

Sur le pont d'Avignon tout le monde y danse, cela va sans dire; mais que de gens, dit le *Rappel*, ne connaissent ce pont que par ce non moins fameux refrain!

Au douzième siècle, lors de sa construction, personne ne voulait croire à ce chemin de pierre jeté sur le Rhône. Il parut une inspiration divine dont la légende s'empara. Les bonnes gens surtout ne se lassaient pas de s'extasier sur cette possibilité de passer désormais d'une rive à l'autre du vaste fleuve, soit à pied, soit à cheval, en voiture, à toute heure, en tout temps, en toute saison, si rapidement et avec tant de sécurité.

Ce pont établissait un véritable lien de fraternité entre la Provence, le comtat Venaissin et le Dauphiné. Il mettait fin à des difficultés de communication et à des dangers sans nombre.

Sa construction fut certainement un des événements les plus remarquables de cette époque et



excita peut-être plus d'étonnement et d'admiration qu'en notre siècle l'apparition des premiers chemins de fer et des bateaux à vapeur.

Le pont d'Avignon fut construit dans l'espace de onze ans; il avait 420 mètres de long et 18 arches. C'est de ce temps que vient le mot de « pontifes » ou faiseurs de ponts, que prirent les religieux d'un couvent bâti tout près, du côté de la ville.

\* Paf, du *Charivari*, contemple un monsieur  
\* \* fort éméché qui flageole sur l'asphalte.

— Et dire que l'on compte sur l'alcool pour équilibrer le budget!

\* Un cordonnier montre sa mâchoire à un  
\* \* dentiste.

— Crébleu! fait celui-ci, où donc sont vos gencives?

— Ah! fait tristement l'autre, vous n'ignorez pas que les dents des cordonniers sont toujours les plus mal chaussées!

### CARTE POSTALE.

Madame X... surprend son concierge en train de lire une carte postale à elle adressée.

— Comment, s'écrie-t-elle, vous lisez mes lettres?

— Oui, madame, les cartes postales, je les lis toujours, pour voir si c'est pressé.

---

Contre constipation, bile, glaires, embarras d'estomac et d'intestins, manque d'appétit, nous ne saurions trop vous conseiller l'emploi des **Pilules Gicquel**. 1 fr. 50 la boîte. Dans toutes les Pharmacies.



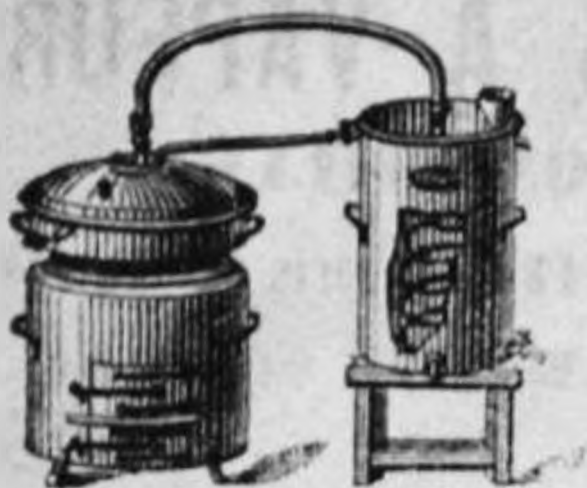
# TABLE DES MATIÈRES

	Pages
CALENDRIER.....	2
L'ANNÉE 1888. — Signes du zodiaque.....	14
Tableau des grandes marées en 1888.....	18
CALENDRIER DU JARDINIER.....	20
PROPHÉTIES.....	24
ASTRONOMIE ET MÉTÉOROLOGIE.....	37
ASTROLOGIE ET DIVINATION.....	50
HORTICULTURE ET AGRONOMIE.....	70
VARIÉTÉS SCIENTIFIQUES.....	77
HYGIÈNE ET MÉDECINE.....	107
Le mariage et la galanterie chez les Romains.....	120
Journaliste fouetté par des femmes.....	125
Le sceptre de Charlemagne.....	126
Comment on acquiert une statue.....	127
Un trait de Neuville.....	129
La sécurité en chemin de fer.....	130
En Algérie.....	131
Les mots de M. Andrieux et les souvenirs de M. Legouvé....	133
Les Grands Esquimaux.....	135
Le duel dans l'armée anglaise.....	143
La natte des Chinois.....	146
MÉDECINE.....	150
Toujours la question des blés.....	151
Les sauterelles à Madagascar.....	154
Le massage contre la fatigue.....	156
Poète et pâtissier.....	156
Poissons dangereux.....	158
Exorcisme moderne.....	160
Du vrai français.....	161
Le Pré aux Clercs.....	161
Aux asthmatiques.....	162
Santé vaut mieux que richesse.....	163
Poisson mort.....	163
Le soufflet en Provence.....	164
Détermination des caractères par les formes du nez.....	166
La gourmandise.....	168
Les villes buveuses de bière.....	170
Fariboles.....	171
Le théâtre des zouaves.....	172
Idées astronomiques des Pieds-Noirs.....	175
Ballons lumineux.....	176
La fraise au point de vue médical.....	176
Le pont d'Avignon.....	178
Carte postale.....	179



## NOUVEL ALAMBIC BRULEUR

FIXE OU BASCULANT



Bté s. g. d. g. **Système DEROY**, pour distiller VINS, CIDRES, PIQUETTES, LIES, MARCS, FRUITS, GRAINS, etc., produisant de l'Eau-de-vie supérieure sans repasse.

**Nouvel alambic à bain-marie à usages multiples.** Breveté s. g. d. g. **Système DEROY**, pour Eau-de-vie, Liqueurs, Essences, Sirops, Confitures, etc., etc.

DEROY fils aîné

Constructeur

73, 75 et 77, rue du Théâtre (Grenelle-Paris).

ENVOI FRANCO DU PROSPECTUS ILLUSTRÉ

---

## GAZETTE DES CAMPAGNES

ORGANE POLITIQUE ET AGRICOLE DE LA FRANCE RURALE

ŒUVRE DE PROPAGANDE AGRICOLE

*Parait le Samedi*

Quai des Grands-Augustins, 55, Paris

62 NUMÉROS PAR AN. — ABONNEMENT D'UN AN : 12 FRANCS.

La **Gazette des Campagnes**, fondée avec le concours d'un grand nombre de députés et présidents de comices, est dirigée par notre collaborateur M. Louis HERVÉ. C'est le plus varié, le plus estimé, le plus indépendant et le plus complet des journaux dévoués aux intérêts de l'agriculture.

*Rue de Châteaudun, 22.*

---

## LE JOURNAL AMUSANT

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Le **JOURNAL AMUSANT**, créé par Ch. Philipon, va entrer dans la quarante et unième année de sa fondation.

Ce journal, qui est, on peut le dire, « universellement répandu », doit son succès toujours croissant au talent si exercé de ses dessinateurs si justement appréciés, au nombre desquels nous citerons : GRÉVIN, STOP, MARS, LEONNEG, J. PELCOQ, BARIC, GAUTIER, MONTBARD, BLASS, DAUMIER et autres. Ces dessinateurs, qui pour la plupart sont des maîtres, donnent dans chaque numéro leur note humoristique et toujours variée.

Le **JOURNAL AMUSANT** ne traite ni de matières politiques ni religieuses. Il s'applique surtout à faire « sourire sans blesser ». — Il ne publie que des gravures inédites.

Prix d'abonnement : 5 fr. pour 3 mois, 10 fr. pour 6 mois et 17 fr. par an.

*Les abonnements partent du premier de chaque mois.*



# SPÉCIALITÉ DE MACHINES A VAPEUR

**FIXES, DEMI-FIXES ET LOCOMOBILES**

3 Diplômes d'honneur pour les machines à vapeur en 1885 à Paris et à Anvers

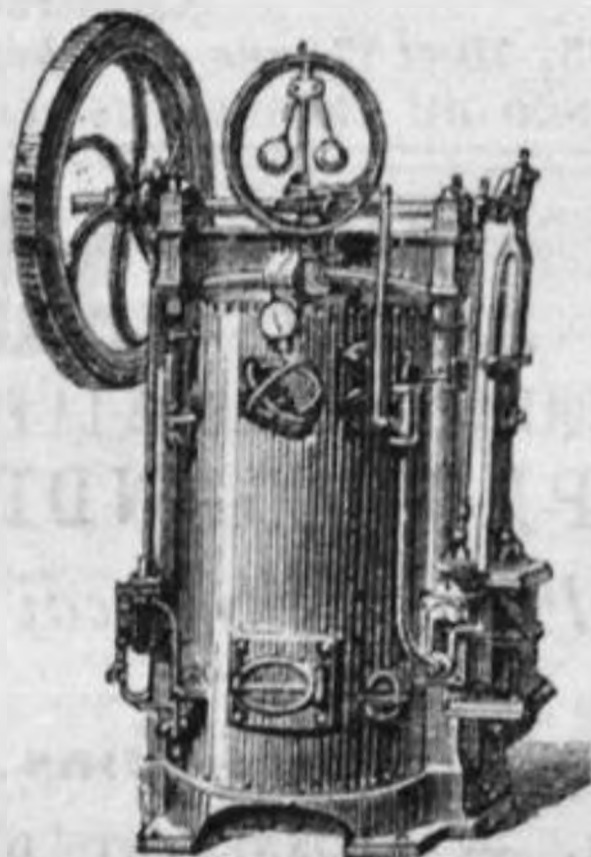
**MACHINE VERTICALE**

de 1 à 20 chevaux

**HUIT  
DIPLOMES  
D'HONNEUR**

DE  
1869

A  
1885

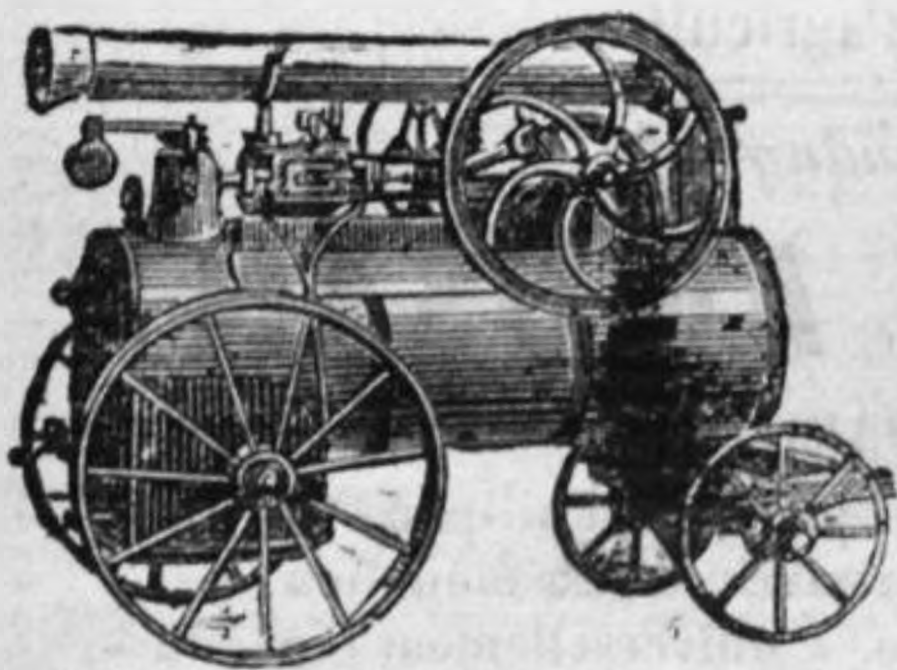


**EXPOSITION  
UNIVERSELLE  
1878**

Médaille d'Or  
CLASSE 52  
Argent  
CLASSE 54

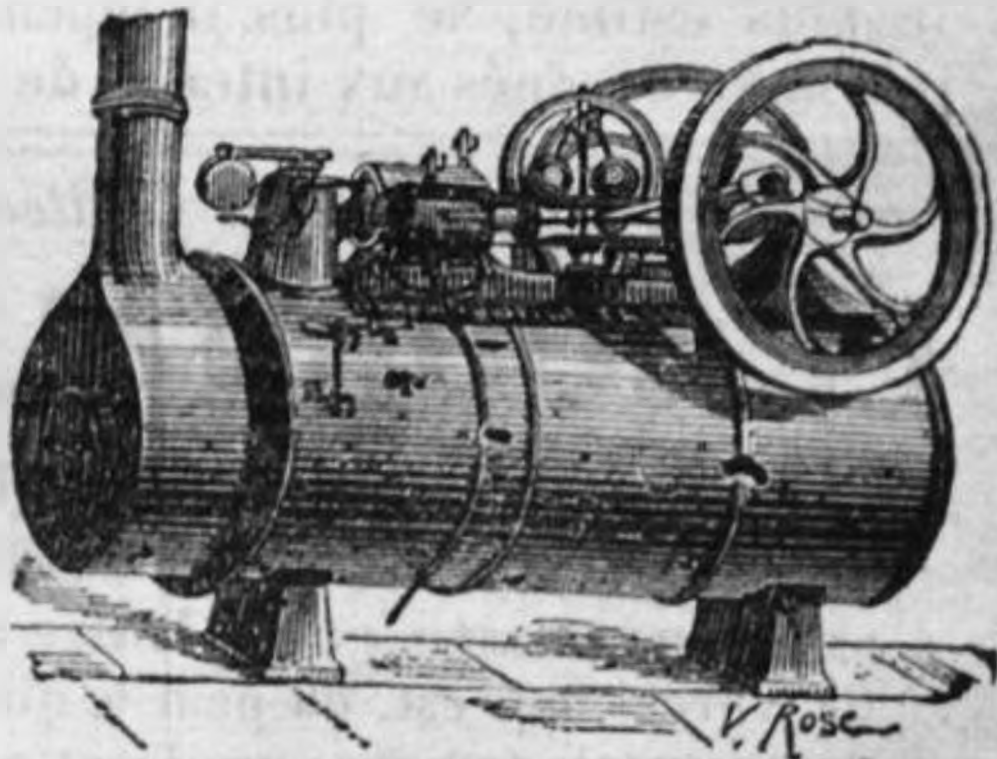
**MACHINE HORIZONTALE**

Locomobile ou sur patins  
Chaudière à flamme directe  
de 3 à 50 chevaux.



**MACHINE HORIZONTALE**

Locomobile ou sur patins  
Chaudière à retour de flamme  
de 5 à 100 chevaux.



Toutes ces Machines sont prêtes à livrer. — Envoi *franco* des prospectus.

**MAISON J. HERMANN-LACHAPPELLE**

**J. BOULET ET C<sup>ie</sup>, SUCCESSEURS**

CONSTRUCTEURS-MÉCANICIENS

**Paris, rue BOINOD, 31-33 (boulevard Ornano, 4 et 6)**



# MAISON J. HERMANN-LACHAPPELLE

J. BOULET ET C<sup>e</sup>, SUCCESEURS

INGÉNIEURS-CONSTRUCTEURS

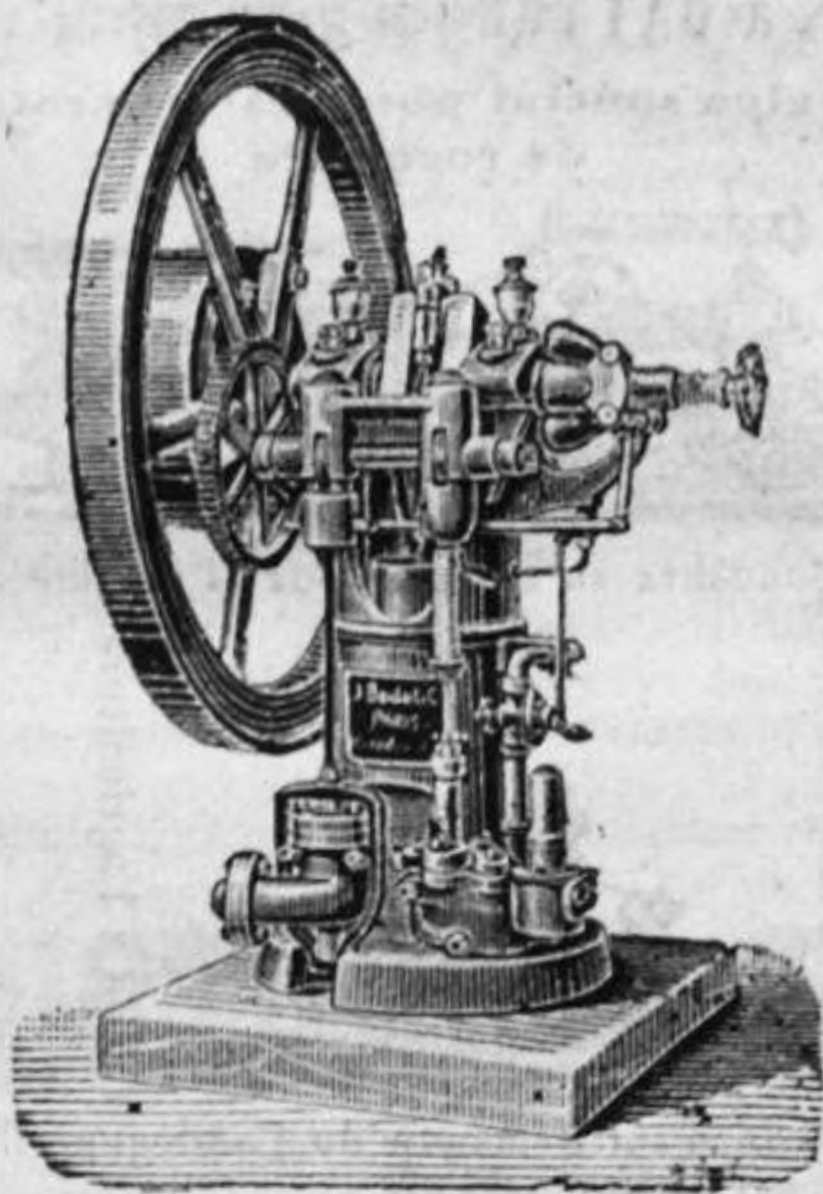
Paris, rue BOINOD, 31-33 (boulevard Ornano, 4 et 6)

## Nouveau MOTEUR A GAZ vertical

LE  
MEILLEUR MARCHÉ

Poids  
très-minime.

Marche  
très-régulière.



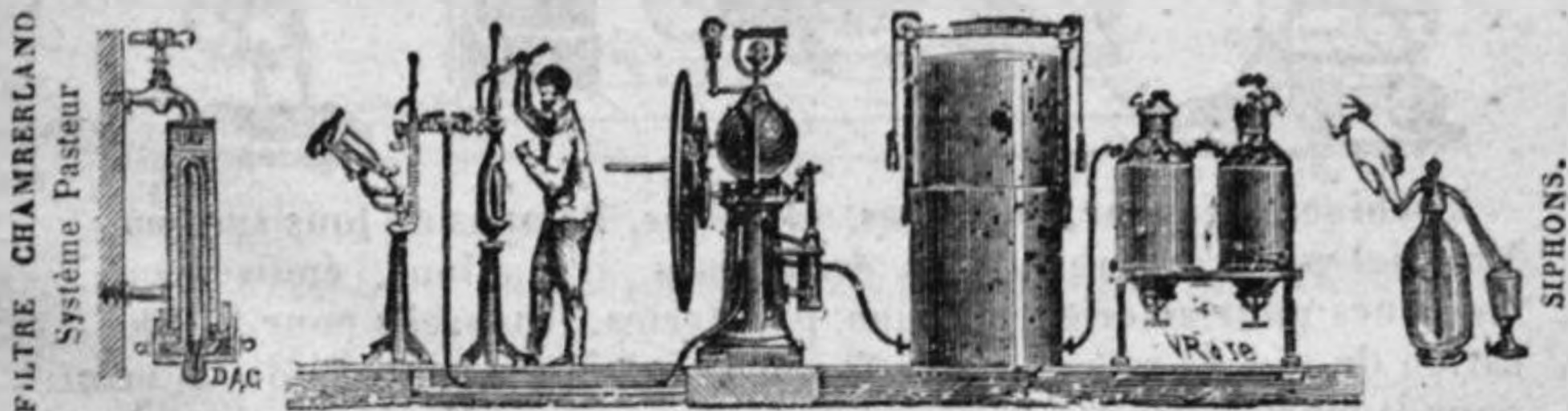
LE  
PLUS ÉCONOMIQUE

Suppression  
du tiroir

Allumeur  
Breveté S. G. D. G.

## APPAREILS CONTINUS POUR LA FABRICATION DES BOISSONS GAZEUSES

Les seuls qui soient réellement complets et continus



La Maison J. BOULET ET C<sup>e</sup> est seule concessionnaire pour la fabrication des Filtres **Chamberland**, système **Pasteur**, le seul qui puisse donner des eaux parfaitement pures.

*Envoi franco de tous les prospectus détaillés.*



# SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE MATÉRIEL AGRICOLE

ANONYME. CAPITAL : 2.500.000 FRANCS.

Anciens Ateliers C. GÉRARD \*, fondés en 1847, et DEL (Ferd.), fondés en 1860, à Vierzon (Cher)

Siège social et Dépôt, 5, rue de Dunkerque, Paris.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DIRECTION A VIERZON (CHER)

**SPÉCIALITÉ de MACHINES à VAPEUR** fixes, 1/2 fixes et locomobiles; et de  
**MACHINES à BATTRE** pour grande, moyenne et petite culture

Ateliers et service spécial pour les réparations et pièces  
de rechange

4 Grands Prix  
6 Diplômes  
d'honneur.

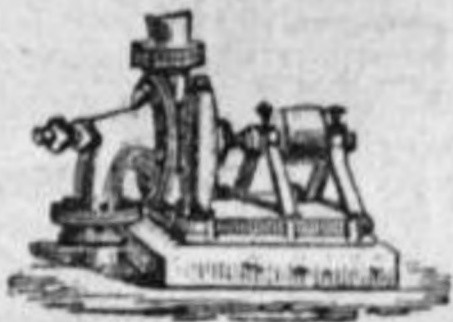


281 Médailles d'or  
142 Médailles  
d'argent.

Adresser la Correspondance au Directeur de la Société à Vierzon (Cher).



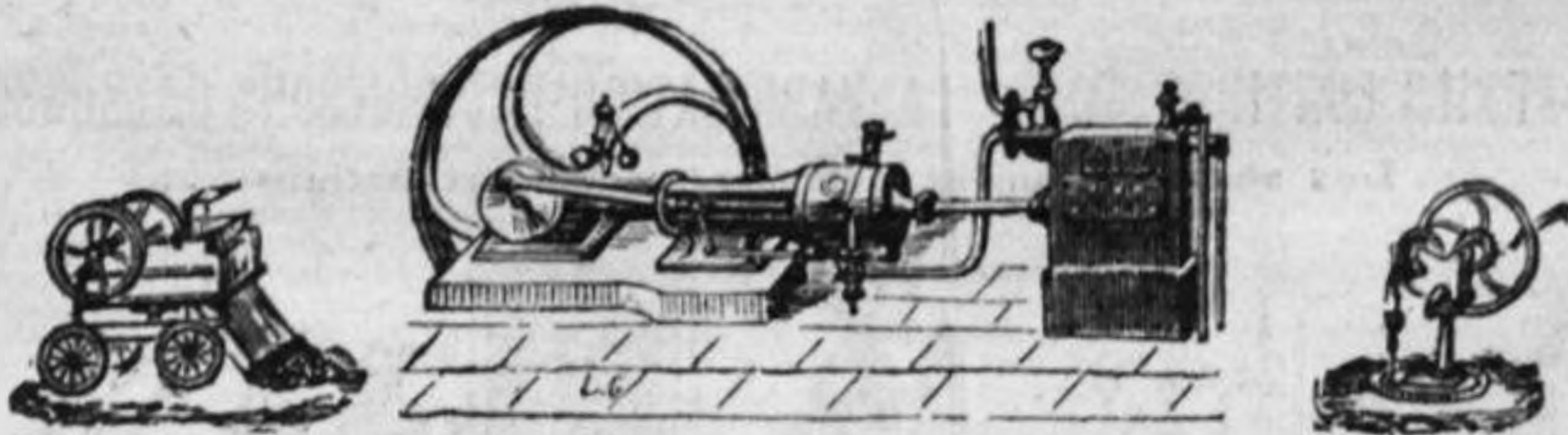
Vente à longs termes



Crédit à l'agriculture



Envoi franco sur demande du Catalogue illustré.



Machines à vapeur, Battuses, Manéges, Pompes de tous systèmes. Matériel pour la submersion des vignes, irrigations, épuisements. Machines pour scieries, moulins, papeteries. Appareils pour la fabrication du vin de raisins secs. Thermo-siphons. Appareils de laiterie pour la fabrication des beurres et des fromages. Machines dynamo-électriques. Fabrique d'appareils de tous genres. Installations d'éclairage électrique pour villes, industries, châteaux, etc. Appareils portatifs complets pour fêtes. Entreprise de travaux de nuit, etc.

EXPORTATION





J. MORET & BROQUET

**BROQUET & S<sup>r</sup>**

Usine à vapeur et bureaux :

121, rue Oberkampf, Paris

La seule Pompe réunissant toutes les conditions pour répondre aux usages suivants :  
Arrosage, Incendie, Transvasement des Vins, Bières, Huiles, etc., etc.; mues à bras ou au moteur.

Envoi franco du Prospectus



## ALAMBICS-VALYN

Portatifs à tout chauffage, pour Distillations économiques

POUVANT FONCTIONNER PARTOUT

Indispensables aux Maisons bourgeoises, Fermes, Châteaux, Exploitations industrielles, etc.

CUIVRE ROUGE ETAMÉ

Distillation à feu nu ou au bain-marie, à volonté, des fleurs, plantes, fruits, marcs, etc.

Prix sans précédents : 50 f., 75 f., 100 f., 150 f. et au-dessus.

Envoi franco du prospectus.

Seul concessionnaire pour la France et l'Étranger.

**BROQUET & S<sup>r</sup>**, 121, rue Oberkampf, Paris

Avec instruction pratique pour le mode d'emploi.

## DESTRUCTION DES TAUPES



**Moyen infailible**

de détruire en quelques heures toutes les taupes d'une prairie quelconque, d'une

pièce de terre donnée, etc., quelque nombreuses qu'elles soient.

Envoi *gratis* et *franco* de mon prospectus à toute demande affranchie.

LAPORTE, agriculteur à SAINT-ANGEL, par Montluçon (Allier).

Éviter les contrefaçons

**CHOCOLAT-MENIER**



# ÉLIXIR SESTER

SESTER

LIQUEUR  
HYGIÉNIQUE

SESTER

LIQUEUR  
DIGESTIVE

SESTER

DÉLICIEUSE  
LIQUEUR

SESTER

GRANDE  
LIQUEUR DE TABLE

SESTER

LA REINE  
DES LIQUEURS

SE VEND CHEZ TOUS LES LIMONADIERS  
MARCHANDS DE LIQUEURS

Administration : J. CARRAUD Fils, TROYES.

MÉDAILLE DE VERMEIL A L'EXPOSITION DÉPARTEMENTALE DE VAUCLUSE 1877  
POUR LA CRÉATION DE L'INDUSTRIE DES BERLINGOTS DE CARPENTRAS

## BERLINGOTS-EYSSÉRIC

LE MEILLEUR ET LE PLUS AGRÉABLE DES BONDONS DIGESTIFS  
EMPLOYÉS POUR COMBATTRE LE MAL DE MER  
*Indispensables aux Fumeurs pour le rafraîchissement de la bouche.*

Se trouvent chez les marchands de comestibles et dans les buffets des gares

EXIGER LE VÉRITABLE NOM

FABRIQUE DE BERLINGOTS ET DE FRUITS CONFITS, A CARPENTRAS (Vaucluse).

## INSECTICIDE GALZY

Destruction Infaillible

des Punaises, Puces, Poux, Mouches, Cousins, Cafards, Mites,  
Fourmis, Chenilles, Charançons, etc.

Le kilog., 12 fr.; 100 gr. par la poste, 1 fr. 95.

E. GALZY, 71, cours d'Herbouville, LYON.



PRODUIT D'ÉCONOMIE DOMESTIQUE

INDISPENSABLE A TOUS LES MÉNAGES

**POUDRE ARTIGE & C<sup>IE</sup>**

D'AUBENAS (Ardèche)

**Garantie sans Fuchsine.**

Pour teindre soi-même du plus beau noir et beau teint toutes sortes d'étoffes

ÉTIQUETTES

ET

MARQUE DE FABRIQUE

DÉPOSÉES.



ÉTIQUETTES

ET

MARQUE DE FABRIQUE

DÉPOSÉES.

Médaille à l'Exposition de Lyon.

Avec la poudre **Artige et C<sup>ie</sup>**, chacun peut, en moins d'une heure, teindre, rincer, faire sécher et repasser toutes sortes d'étoffes, et cela avec une dépense de quelques centimes.

**Toutes vieilles Jupes, Robes, Habits**, etc., bons encore, mais passés de couleur, peuvent être remis en parfait état.

**Les classes peu aisées** trouvent dans son emploi le moyen d'user, ou de faire user par leurs enfants, tous les habillements qui auraient été mis au rebut.

**Pour les deuil de famille**, elle procure à l'ouvrier, à l'artisan, le moyen d'honorer leurs morts, en teignant eux-mêmes leurs habits, ce qui leur évite de renouveler leur garde-robe, leur état de fortune permettant rarement de si fortes dépenses; c'est, en un mot, un vrai trésor pour les ménages.

**Exiger la POUDRE ARTIGE et C<sup>ie</sup> en paquets bleus, étiquettes trois couleurs, fermés par des ronds orange glacé avec la signature :**

*Artige et Lacombe*

La Poudre **Artige et C<sup>ie</sup>** se vend en paquets pour faire **5, 10 et 20** litres de teinture, accompagnés du moyen très-simple d'opérer, aux prix de **60 centimes, 1 fr. et 2 fr.**

NOTA. Le paquet de **60 centimes** seul peut s'adresser par la poste en joignant **0 fr. 30** pour le port.

*Se méfier des contrefaçons. Exiger notre signature.*

Se trouve chez tous les **Épiciers, Droguistes et Merciers.**

Vente en gros : **L. MORIER, 58, rue Franklin, Lyon.**

N. B. Demander dans les mêmes maisons **LA FLORIDA** (essence exotique au citron), pour enlever instantanément toutes sortes de taches grasses sur n'importe quelle étoffe. Prix : **1 fr. 25.** — Pour essai (pour la France), 1 flacon franco contre mandat ou timbres-poste de **1 fr. 85.**



# GUÉRISON CERTAINE & RADICALE

DE TOUTES LES

**AFFECTIONS DE LA PEAU**

**DARTRES, ECZÉMAS**

**Psoriasis, Acné, etc.,**

**des PLAIES et ULCÈRES VARIQUEUX**

Considérés comme incurables

par les médecins les plus renommés

*Le Traitement ne dérange nullement du travail. Il est à la portée des petites bourses, et, dès le deuxième jour, il produit une amélioration sensible.*



**S'adresser à M. LENORMAND**

MÉDECIN SPÉCIALISTE

ANCIEN AIDE-MAJOR DES HOPITAUX MILITAIRES

41, rue Saint-Liesne, Melun (S.-et-M.).

*Consultations gratuites par correspondance.*

## VÉRITABLES PILULES DU D<sup>R</sup> BLAUD

Elles sont employées avec le plus grand succès, depuis plus de 50 ans, par la plupart des médecins, pour guérir l'anémie, la chlorose (pâles couleurs), et favoriser la formation des jeunes filles.

L'insertion de ces Pilules au nouveau Codex français nous dispense de tout éloge.

Les véritables Pilules du Dr Blaud ne se vendent qu'en flacons et 1/2 flacons de 200 et 100 Pilules du prix de 5 fr. et 3 fr. et jamais au détail.

Chaque Pilule porte le nom de l'inventeur comme ci-contre.

Paris. — 8, rue Payenne et dans chaque Pharmacie.

**BIEN SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.**



## UN PRÊTRE

de ROME a trouvé le secret de soulager instantanément et de guérir radicalement les Cors, Durillons, Œils de perdrix, etc., avec le BAUME ANTONIO. Envoi franco contre 1 fr. 50. Malavant, 19, r. des Deux-Ponts, Paris, et toutes Pharmacies



# PILULES GICQUEL

LE PLUS EFFICACE DES PURGATIFS

SOUVERAINES CONTRE

Constipation, Bile, Glaires, Embarras d'estomac  
et d'intestins, Manque d'appétit, Maux de tête,  
Étourdissements, Névralgies, Migraines, Congestions,  
Fièvres, Anémie, Faiblesse, Hydropisie,  
Maladies du cœur, du foie, Paralysie, Courbature,  
Douleurs, Sciatique, Goutte, Rhumatismes, Dartres,  
Eczéma, Clous, Acroté du sang, etc.

---

Les **PILULES GICQUEL** sont à la fois **purgatives**  
et **dépuratives du sang**.

---

On les trouve dans toutes les Pharmacies au prix de

**1 fr. 50** la boîte.

---

3 Médailles d'Or et d'Argent. — 3 Diplômes d'Honneur

---

## RHUMATISMES, GOUTTE

Guérison *sûre et rapide* par la **FRAXINOSE VERLAC**,  
remède *végétal* interne. — Le Flacon : **2 fr. 50 c.** — Envoi  
*franco* contre mandat-poste adressé à l'Inventeur B. VERLAC,  
pharmacien de 1<sup>re</sup> classe. à SAINT-SERNIN (Aveyron). —  
2 ou 3 flacons suffisent pour un traitement complet.





# VIN de VIAL

***Tonique  
Analeptique  
Reconstituant***

LE TONIQUE  
le plus énergique que  
doivent employer Convalescents,  
Vieillards, Femmes  
et Enfants débiles,  
et toutes les Personnes délicates

***Au Quina  
Suc de Viande  
Phosph<sup>le</sup> de Chaux***

COMPOSÉ  
des Substances  
absolument indispensables  
au développement  
de la chair musculaire et des  
Systèmes nerveux et osseux

Le **Vin de Vial** est l'heureuse association des Médicaments les plus actifs, pour combattre l'Anémie, la Chlorose, la Phthisie, la Dyspepsie, les Gastrites, Gastralgies, la Diarrhée atonique, l'Age critique, l'Étiollement, les longues Convalescences, etc.; en un mot, tous ces états de Langueur, d'Amaigrissement, d'Épuisement nerveux auxquels les tempéraments sont, hélas! de nos jours trop fatalement prédisposés.

**LYON, pharmacie J. VIAL**

**rue de Bourbon, 14**

**Et toutes les bonnes Pharmacies**